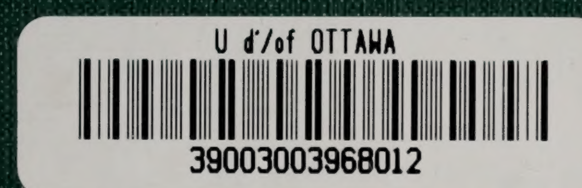
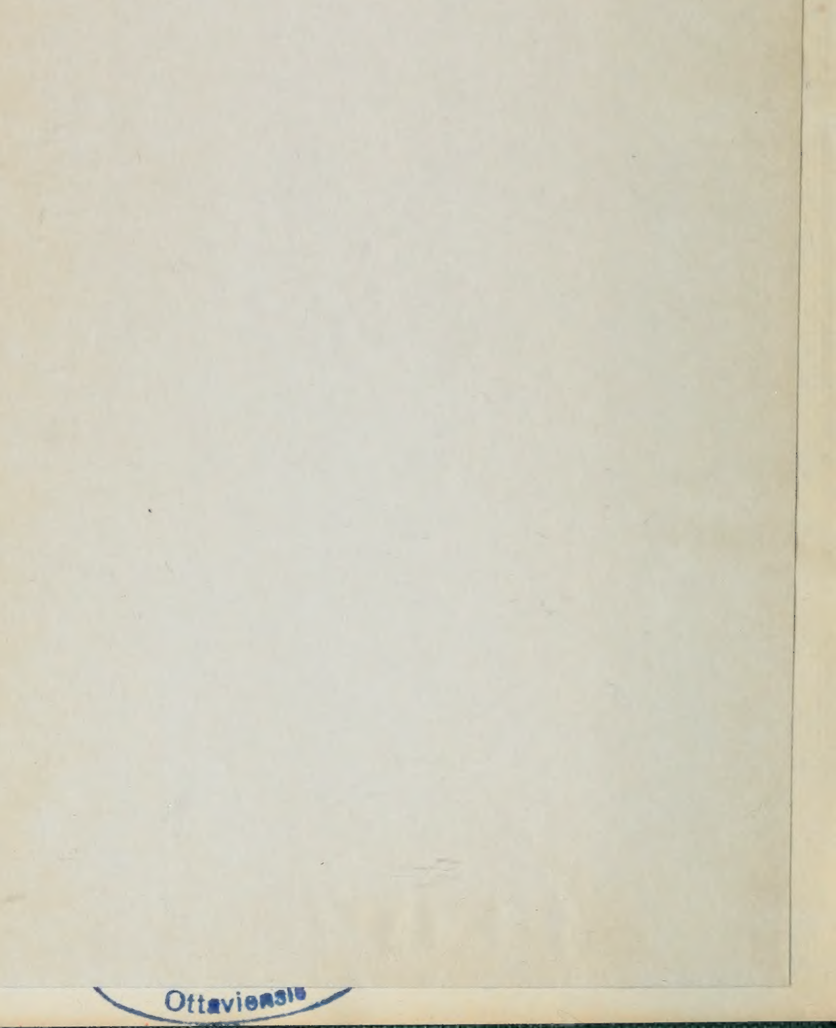

U d'/of OTTAWA
39003003968012


Ottaviensis

HISTOIRE D'ISABELLE

DU MÊME AUTEUR

Amour promis, *Roman*, Calmann-Lévy, édit. **3 50**

Laure, *Roman*, Bernard Grasset, éditeur. . **3 50**

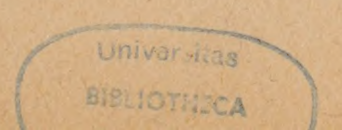
ÉMILE CLERMONT

HISTOIRE D'ISABELLE



PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXVII



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
QUINZE EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE 1 A 15.

NOTE DE L'ÉDITEUR

*On sait qu'Émile Clermont, l'auteur d'*Amour promis *et de* Laure, *ces deux romans qui furent si remarqués, a été tué en 1916, en Champagne, par un éclat d'obus. Les lettres françaises ne pouvaient faire une perte plus grande, plus douloureuse, et les regrets de tous ceux qui aiment l'art, les hautes pensées, les nobles sentiments, s'attacheront longtemps à la mémoire de celui qui semblait voué à la gloire littéraire la plus pure, et dont le destin a rencontré une autre gloire, celle de mourir pour la France.*

Le roman que nous publions aujourd'hui avait paru par fragments, peu de temps avant la guerre, dans la Revue de Paris. *Il paraissait même constituer deux romans distincts, intitulés l'un* le Récit d'Isabelle, *l'autre* Un petit Monde. *Mais ces deux œuvres en réalité n'en font qu'une seule.*

Dans le Récit d'Isabelle, *Émile Clermont a dépeint, avec son talent délicat et nuancé, une de ces âmes féminines si émouvantes et si riches, brisées par les jeux cruels de la destinée, auxquelles son imagination aimait à s'attacher. Tous ceux qui ont goûté dans* Laure *le précieux pouvoir d'évocation de la vie intérieure, et les analyses subtiles des sentiments, retrouveront dans le* Récit d'Isabelle *ces mêmes qualités.*

Un Petit Monde, *qui lui fait suite, est un roman inachevé, ou plus exactement incomplet : il semble bien qu'il devait rentrer, ainsi que le* Récit d'Isabelle, *dans une série de plusieurs œuvres, où, à l'exemple de la* Comédie Humaine, *les mêmes personnages se retrouvaient, chacun d'eux passant tour à tour au premier plan. C'est ainsi que la figure originale et curieuse du comte d'Omeuse, à peine esquissée dans le récit d'Isabelle, est en pleine lumière dans* Un petit Monde. *Ce roman n'est plus seulement une étude d'âmes, comme les premiers livres de l'auteur ; c'est aussi une étude sociale qui, par certains côtés, fait songer aux* Paysans *de Balzac. Émile Clermont a voulu y dépeindre une sorte de Jacquerie paysanne con-*

tre ce type nouveau et moderne du seigneur féodal que représente le comte d'Omeuse. Toutefois ce drame n'est encore qu'ébauché ; tous les ferments de la révolte y sont rassemblés ; mais il était réservé à un troisième roman de la voir éclater dans toute sa violence.

Ce roman, Émile Clermont n'a pas eu le temps de l'écrire. C'est pourquoi nous avons cru devoir supprimer du Petit Monde *les pages proprement sociales : ces pages n'auraient eu tout leur sens et toute leur portée que si l'œuvre eût été complète. Nous nous sommes surtout attachés, dans les extraits qui suivent, à choisir les passages où se trouvent éclairés d'un jour nouveau les personnages que nous avons pu connaître déjà par le* Récit d'Isabelle : *Geneviève Arlet, âme pure et noble, son frère Albert Arlet, faible et banal séducteur, la fière Mlle d'Omeuse, qui évoque le souvenir de l'héroïne de Stendhal, Mlle de la Môle, le comte de Coisly, et surtout cette douloureuse Isabelle, âme vibrante et troublée, victime d'un cœur trop ardent, et qui, avec des dons supérieurs et de hautes aspirations, ne sut pas cependant échapper à un destin pitoyable.*

Et ainsi, d'un roman à l'autre, c'est l'histoire d'Isabelle qui rétablit l'unité et le lien : inachevée dans le Récit d'Isabelle, *elle se développe et se complète dans* Un Petit Monde. *Les lettrés aimeront cette œuvre, digne des deux premiers livres de l'auteur, et devant ce témoignage nouveau d'un talent hors de pair, ils sentiront s'aviver leurs regrets d'une mort glorieuse, mais déplorable entre toutes.*

HISTOIRE D'ISABELLE

PREMIÈRE PARTIE
RÉCIT D'ISABELLE

I

Lorsque Claude Lelez, qui exposait pour la première fois cette année-là au Salon de sculpture de la Nationale, trouva un matin, en contemplation devant le petit pâtre nivernais qui était son œuvre, son compatriote et voisin d'enfance Albert Arlet, il éprouva une émotion vive et étrange, qu'il n'a pu s'expliquer ni alors, ni depuis. Il ne lui vint point à l'esprit un flot de souvenirs, non, mais une peine sourde et mystérieuse descendant du fond du passé et qui brisait mille liens obscurs et délicats. Cependant il n'y avait rien ni dans la personne d'Albert Arlet, ni dans

leurs relations anciennes, qui justifiât un pareil émoi.

Lui, Claude Lelez, élevé par sa mère veuve, qui vivait d'une modique pension aux environs de la petite ville de Pougues, dans la Nièvre, il n'avait jadis que bien peu fréquenté cet Albert Arlet, beaucoup plus riche que lui. Albert faisait alors ses études à Nevers ; c'était un joli garçon, nonchalant, distingué, séduisant, du reste aimable et dénué de morgue. Ses parents habitaient à Pougues où son père dirigeait une fonderie. Quelquefois il était venu voir les statuettes que Claude s'essayait à modeler ; il lui avait aussi prêté des livres, et c'était tout. Alors pourquoi semblait-il à Claude maintenant, en le retrouvant par hasard, que quelque chose souffrait et pleurait dans sa mémoire ? Était-ce à cause du souvenir de Geneviève Arlet, la sœur d'Albert, qu'il avait aussi un peu connue et qui était entrée en religion ? Il cherchait : non ce n'était point pour cela.

Or souvent il s'est posé cette question, car il n'y avait à ce trouble aucune raison apparente : mais, s'il n'y avait pas de raison apparente, il y en avait une cachée, profonde, amère, et c'est pourquoi il s'est plusieurs fois étonné, depuis,

d'avoir pu ainsi et dès ce moment subir l'atteinte d'une peine qu'il ne connaissait encore pas.

A la suite de cette première rencontre, des relations se nouèrent entre eux. Albert vint plusieurs fois voir Claude dans son atelier. Claude le trouva simple, affable, de société commode. Albert se plaignait de n'avoir point d'ami à Paris; il disait qu'il s'ennuyait, et quand il parlait de lui, il lui arrivait de laisser échapper des soupirs comme s'il avait eu des préoccupations secrètes et graves.

Il avait terminé l'année précédente ses études d'ingénieur dans une école spéciale; mais au lieu de retourner à Pougues et d'aider son père dans la direction de la fonderie, selon ce qui avait été convenu autrefois, il était demeuré à Paris, apparemment sans occupation. Un jour il confia à Claude qu'il avait de graves difficultés avec sa famille, et même avec le comte d'Omeuse, l'opulent propriétaire de la fonderie ; une autre fois, qu'il avait fait une folie dans sa jeunesse, de sorte que Claude supposa qu'il avait une liaison gênante. Il semblait désirer qu'on l'interrogeât, Claude n'en fit rien: il continua néanmoins à lui parler sur ces sujets, toujours à mots couverts, avec des réticences et des détours.

C'est ainsi qu'un jour Claude sut que la personne à laquelle il faisait allusion souvent, et dont la vie se trouvait liée à la sienne, était une jeune fille de leur pays qui avait abandonné sa famille pour le suivre à Paris. Enfin Claude apprit son nom : et à ce moment il sentit son cœur se gonfler d'amertume comme s'il avait été personnellement trahi, alors que seulement était trahie une ancienne amitié, un lointain amour d'enfance, et se ternissait la plus pure clarté de sa mémoire.

Cette Isabelle Féryl dont Albert réveillait en lui le souvenir, il avait déjà, dans le passé de leur première et commune jeunesse, plaint mille fois sa destinée, parce qu'elle était pauvre, belle, d'une sensibilité frêle et folle, et parce qu'elle vivait dans un milieu où elle était blessée à tout instant, et où aucun des désirs dont frémissait son âme ne pourrait jamais être contenté. Cependant il l'avait connue d'une nature haute et fière, et outre tant de souvenirs déchirés, il souffrait maintenant de la voir perdue dans la misère d'une si basse aventure.

Quand ils avaient l'un et l'autre une douzaine d'années, il la voyait sans cesse et il lui avait voué une sorte d'adoration. Elle habitait alors

avec ses parents, auprès de Pougues, une maison construite dans la forêt. Son père était le modeste régisseur de bois appartenant au comte d'Omeuse, le plus riche propriétaire du pays, possesseur du somptueux château de Maille et de la fonderie de Pougues. Le père Féryl, ancien sous-officier, ancien garde-chasse du comte, était d'esprit court, mesquin ; il se trouvait dès ce temps-là en opposition continue avec sa fille, qui était faite au contraire pour vibrer à tout ce qu'il y a de noble et d'élevé.

Le comte d'Omeuse un jour avait vu Isabelle, et, frappé de son intelligence et de sa beauté naissante, il avait offert à ses parents de la faire élever dans une pension de Nevers. Ils avaient accepté avec reconnaissance, et depuis ce moment Claude n'avait plus été lié avec elle. Il savait que dans sa pension elle était devenue l'amie très chère de Geneviève Arlet, la sœur d'Albert. Quelquefois il l'avait rencontrée à Pougues pendant les vacances ; ensuite il avait lui-même quitté le pays, et n'en avait plus eu que des nouvelles très espacées ; il la croyait alors placée comme institutrice dans une famille du Midi. Mais il avait toujours gardé d'elle un souvenir émerveillé, ainsi que du temps où ils décou-

vraient ensemble la forêt, les printemps, les automnes, et aussi le monde des sentiments et des rêves.

Il évita de laisser paraître sa tristesse devant Albert ; il lui exprima, au cours d'une de ses visites suivantes, le désir de voir Isabelle, de sorte qu'un jour Albert le conduisit chez elle.

Isabelle avait consenti à cette entrevue, et cependant elle dut en souffrir. Lorsque Claude fut devant elle, elle baissa la tête, toute son attitude exprimant la gêne; elle fit un geste comme pour dire :

— Voyez, c'est ainsi, ne me jugez pas. Il faut bien se résigner puisque c'est ainsi...

C'est pourquoi, plus encore qu'auparavant, Claude s'étonna de la folle aventure qui l'avait liée à Albert. Lui qu'il jugeait faible et médiocre, comment avait-elle pu l'aimer jusqu'à se perdre ?

Il trouvait bien en elle cette beauté que son enfance avait promise. Un visage d'un dessin régulier, ferme, délicat, avec une disposition des lignes toujours neuve et ravissante de quelque façon qu'elle tournât ou inclinât la tête ; le front bombé, le nez droit, de longs cils ; ce profil modelé et pur qu'on appelle communément profil de camée. Au coin des lèvres et sous les

yeux quelques traits graves que la réflexion ou le chagrin avaient creusés. Invinciblement Claude songeait à l'amertume de sa situation présente; mais il n'osait pas la plaindre, même en secret, tant il la sentait frémissante, et prompte à deviner et à souffrir. Aussi, quoique affecté de ce qu'il y avait de vulgaire dans sa destinée, il ne savait ce qui risquait de la blesser davantage, ou de cacher ou de montrer sa surprise.

Elle habitait aux environs du Luxembourg un appartement exigu, d'où l'on découvrait une partie du jardin. Dans ces quelques pièces, point d'ornement, peu de meubles, presque rien pour retenir ou reposer les yeux, un aspect morose qui d'abord étonnait, et serrait le cœur. Mais peu à peu, à voir Isabelle constamment repliée sur soi et remuée par le flot de ses réflexions, on lui savait gré de ne s'être point composé quelque intérieur chétif et coquet, évocateur de médiocrité bourgeoise; ce cadre sévère cessait d'étonner et plaisait plutôt.

Claude pendant les premiers temps la trouva distante, craintive, presque hautaine. Un jour il lui dit que sous son casque de cheveux noirs, elle avait par moments une expression altière et même dure. Elle entr'ouvrit la bouche avec un

demi-sourire, et elle murmura en secouant la tête :

— Oh ! non, — d'un ton qui signifiait que cette apparence trompait de bien loin.

Un autre jour, déjà plus confiante, elle lui dit qu'elle vivait sans plus rien espérer. Claude crut qu'elle faisait allusion à des dissentiments avec Albert, il lui laissa entendre qu'il comprenait ses paroles ainsi. Mais elle répondit qu'elle n'avait pas pensé à lui, que même assurée pour toujours de l'affection d'Albert, sa vie lui paraissait déserte, que toute perspective d'avenir lui apportait une impression cruelle d'insuffisance et de mélancolie. Claude la voyait sincère, et malgré beaucoup de regret et de pitié, il lui savait gré de cela aussi qu'elle n'était point satisfaite.

Ainsi se renouèrent lentement les fils de leur ancienne amitié. Isabelle voyait chez lui un respect délicat venu d'autrefois, qui ne se pouvait démentir. Peut-être afin de se justifier, et peut-être aussi parce que le reproche douloureux qu'elle devinait dans le cœur de Claude, loin de la froisser, lui donnait confiance, elle vint à lui conter tout son passé, une fois ceci, une fois cela ; elle revenait volontiers jusqu'au temps de

son enfance, et ainsi il connut peu à peu les hasards qui avaient commandé sa vie.

*
* *

Un jour elle lui dit que lorsqu'elle tournait les yeux vers les jours anciens, il lui paraissait qu'à chaque moment elle avait souffert d'un excès de sensibilité qui était comme une source intarissable de mensonges : désirs, joies, peines se succédaient en elle pour de légers motifs, avec une violence et un éclat cruels, et mettaient aux choses une parure trop lourde qui se déchirait incessamment. Chaque émotion tombée dans son cœur élargissait ses ondes aussitôt et se déployait jusqu'aux bornes de son être ; elle voyait qu'au contraire, chez la plupart des gens, il y avait une partie massive que rien ne saurait entamer, de sorte que leurs sentiments, même vifs, toujours restaient par quelque côté limités et sages ; aussi on ne pouvait la comprendre, elle qui vibrait au moindre choc, et dont l'âme était tout aérienne et mobile. Et lorsque devant elle d'autres personnes disaient leurs impressions, elle se sentait malheureuse et pour ainsi dire à l'étroit, car ce qu'elle avait éprouvé n'était jamais cela préci-

sément, mais toujours quelque chose par delà.

Elle savait qu'elle avait tort d'être ainsi, et quand il lui arrivait, même parmi des étrangers, de laisser échapper quelque indice d'un émoi trop facile ou trop profond, il y avait chaque fois quelqu'un pour lever sur elle un certain regard sévère et presque soupçonneux toujours le même, et qu'elle connaissait bien... Lorsqu'elle se heurtait à de tels esprits, pour qui sa nature était sans vérité, il lui semblait que tout ce qui était en elle vivant, ailé, libre, se brisait et s'éparpillait soudain ; elle se trouvait sans appui et dans une détresse à mourir. Aussi afin de se protéger contre des chocs si douloureux, elle avait appris peu à peu à s'abriter derrière une contenance immobile ; mais au dedans d'elle et pour ce qui était des élans de son cœur à la fois si triste et si capricieux, elle n'avait jamais pu les retenir captifs.

Aux premières années de son enfance, il y avait en elle une abondance heureuse de rêves que rien ne venait contrarier ; l'univers était à ses yeux quelque chose d'étincelant, avec des profondeurs merveilleuses. Puis peu à peu cet écran féerique s'était troué par places, laissant çà et là paraître une réalité dure et dépouillée.

Elle se rappelait certaines circonstances où, toute petite encore, elle avait vu se déformer ses songes avec une étrange mélancolie... Ainsi une fois, ayant sept ou huit ans, comme elle était sur le seuil de sa maison qu'entourait de toutes parts la forêt mystérieuse, elle aperçut, débouchant par un sentier, des bohémiens qui menaient un ours enchaîné : elle qui n'avait jamais vu d'ours que sur les gravures ou dans les contes, avait été éblouie d'un étonnement splendide, comme si ce groupe bigarré était descendu tout droit d'un monde fabuleux. Ils s'avancèrent par la prairie ; l'ours se tenait derrière les hommes ; il avait l'air d'un énorme chien très sérieux, et il tirait un peu sur sa chaîne, comme si on l'avait fait marcher plus vite qu'à son pas.

Les bohémiens s'arrêtèrent devant la maison ; ils demandèrent à Isabelle si elle avait envie de le voir danser, et ils réclamèrent pour cela quelques sous. Transportée de plaisir, elle courut chercher dans sa tirelire ses sous précieux.

L'un des hommes prit un violon et joua un air : mais l'ours aussitôt recula, comme s'il avait eu peur de danser ; alors Isabelle consternée vit un bohémien lever son gourdin et le frapper brutalement ; le pauvre ours fit un vain mouvement

pour fuir, puis il se dressa péniblement sur ses pattes de derrière, et se mit à sauter de l'une sur l'autre en tournant. Il se tenait le plus loin possible de son maître, mais bien inutilement, car dès qu'il venait à ralentir ses pas ou qu'il chancelait, les coups pleuvaient sur lui : alors il reprenait sa danse, dodelinant tristement de la tête avec un air presque humain.

Isabelle, tout son bonheur écroulé, et voyant le mal dont elle était cause, à grand'peine se retenait de pleurer. Elle était déchirée de pitié pour l'ours captif, et elle s'effrayait qu'il y eût besoin de tant de douleur pour la joie qu'elle s'était promise.

Puis, la danse finie, la troupe se remit en marche et disparut dans les bois.

Isabelle demanda des explications à ses parents ; on lui répondit que ces gens faisaient danser l'ours de force pour gagner leur vie ; mais cela, elle l'avait bien vu, et ce qui lui pesait était une inquiétude obscure et plus lointaine qu'elle ne parvenait même pas à traduire en questions. Longtemps elle resta, dans le soir tombant, à la place où cette scène s'était passée. Pour son imagination qu'avait violemment secouée cette vision magique et trop réelle, maintenant tout

était triste, et plusieurs fois elle frissonna en jetant les yeux sur la forêt qui semblait avoir autour d'elle resserré sa ceinture.

C'était souvent qu'on lui faisait ainsi des réponses banales et évidentes qui abrégeaient le sens de ses questions. Au début elle restait peinée et comme humiliée de ce désaccord obscur, et peu à peu seulement elle s'aperçut que le monde d'émotions qui était en elle lui faisait une solitude dans sa propre maison. Les personnes qui l'entouraient étaient comme les miroirs qui reflètent les surfaces des choses, mais ne retiennent l'impression de rien : les incidents les plus communs de l'existence quotidienne étaient toute occupation, toute conversation, toute mémoire, et elle, à travers cette poussière d'images, cherchait en vain les indices d'une vie plus secrète. On eût dit que ses parents éprouvaient une sorte de malaise devant l'expression de tout sentiment vif, et plusieurs fois comme elle était entraînée vers eux par un élan soudain d'affection, elle s'était vue accueillie avec gêne ou écartée d'un geste brusque ; repentante et blessée, elle s'enfuyait au fond tremblant d'elle-même. Ou bien c'étaient de continuelles observations ; de tout

ce qu'elle était ou faisait, on disait toujours que c'était trop : trop ceci, trop cela, trop sensible, trop pieuse... Elle n'avait pour se préserver que le silence, car les inspirations de sa nature qui lui semblaient les meilleures étaient celles qui étonnaient le plus. C'est ainsi que, dès ses premières années, la vie spontanément éclose dans son cœur se blessait à la vie du monde.

Le comte d'Omeuse, un jour qu'il se promenait à cheval sur ses terres, en compagnie de sa fille, entra chez Féryl, alors chargé de surveiller les coupes de la forêt, et par hasard il se mit à causer avec Isabelle. Elle avait alors environ treize ans. Après lui avoir posé un certain nombre de questions, le comte plaça la main sur ses cheveux comme pour les caresser, puis lui renversant la tête en arrière de manière qu'elle eût les yeux levés vers lui, il lui demanda si elle serait contente d'aller en pension pour étudier. Elle répondit sans hésiter qu'elle serait très contente. M. d'Omeuse s'écarta pour causer avec Féryl ; puis ses parents tout émerveillés expliquèrent à Isabelle que, grâce à la générosité du comte, elle irait à l'automne suivant en pension dans un couvent de Nevers, comme les demoiselles. Elle remercia en balbutiant, étonnée d'un

changement si grave et si subit. A quelque pas de là, Mlle d'Omeuse qui était à peu près de son âge, debout, tenant une cravache à la main, très élégante, coiffée d'un chapeau mousquetaire, considérait cette scène avec une physionomie boudeuse, et sans mot dire.

Isabelle eut la fièvre les jours suivants, tant elle était émue par la pensée de cet avenir inconnu où elle allait entrer. Cette vie de pension, parmi des religieuses, dans un milieu distingué, se parait par moments à ses yeux d'un éclat féerique ; mais d'autres fois elle avait peur. Elle interrogeait ses parents : mais ils ne pouvaient la renseigner sur rien.

Mme et Mlle d'Omeuse vinrent un jour la voir : elle fut ravie d'abord, car elle pensa que la comtesse causerait avec elle comme avait fait M. d'Omeuse ; mais elle s'aperçut tout de suite qu'elle s'était trompée ; car celle-ci, avec un air bonasse et bienveillant, lui parlait cependant sans amitié, c'est-à-dire sans désir de la connaître. Mlle Béatrice, qui lui avait à peine dit bonjour, s'enquit avec un air important si elle avait un trousseau et des robes suffisantes. Pendant ce temps la comtesse disait, en lui tapotant les joues :

— Comme elle est mignonne !... le même âge que ma fille ! mais Béatrice est plus grande...

Puis se tournant vers celle-ci :

— Béatrice, mets-toi à côté d'elle pour que je voie la différence.

Mais Béatrice, que probablement la seule idée de cette comparaison humiliait, resta immobile comme si elle n'avait rien entendu.

— Voyons, Béatrice, — reprit la comtesse d'un ton impératif, — va te mettre à côté d'elle. Quand je t'ordonne...

Béatrice, les lèvres serrées, les sourcils contractés, regardait le sol d'un air obstiné, en personne qui ne céderait jamais. Ce refus jeta une longue gêne. Isabelle, interdite, hésitait à comprendre.

On lui demanda si elle avait pris la résolution de bien travailler en pension ; on lui conseilla beaucoup de piété. Puis ces dames remontèrent en voiture et partirent, lui laissant le cœur serré de voir que celles dont un caprice avait changé sa vie pouvaient passer près d'elle sans soupçonner l'inquiète et immense attente qui touchait son front, comme une aurore.

*
* *

Quelques semaines après, par une matinée d'octobre mouillée et froide, sa mère la conduisit à Nevers, dans le couvent.

— Je n'oublierai jamais ce jour, racontait-elle, à cause de la grande joie que j'eus à retrouver Geneviève Arlet, la sœur d'Albert. Je ne la connaissais pas beaucoup encore ; mais dans le temps où elle préparait avec moi sa première communion, elle m'avait témoigné de la sympathie, j'avais été touchée de voir qu'elle était bonne pour moi, et j'avais eu un désir extrême qu'elle devînt mon amie. Mais alors trop de choses nous séparaient. Nous ne nous étions plus rencontrées par la suite, et sûrement elle ne soupçonnait pas que je pensais souvent à elle.

Lorsque j'arrivai à la pension avec ma mère, je frissonnais d'inquiétude, car au bord de cette vie nouvelle tout était pour moi signe et présage : or justement ce matin-là tout était bien triste.

Le couvent était situé sur une colline un peu en dehors de la ville ; on y arrivait par une

vilaine rue en pente dont le sol était glissant de pluie, et le bâtiment massif, se découpant en haut sur le ciel gris, semblait devoir peser sur ceux qui y entreraient. Le parloir où nous nous dîmes adieu n'était pas fait pour dissiper cette impression. C'était une vaste pièce morose au parquet nu, avec un cordon de chaises le long des murs, ayant pour seul ornement quatre gravures pieuses qui se faisaient vis-à-vis dans des cadres de bois. Aucun bruit de l'extérieur ; on n'entendait que le tic-tac d'une horloge, et il y avait dans un angle une petite fille debout, qui sanglotait, appuyée contre sa mère. Alors j'aurais voulu m'en aller, et je serrais de toutes mes forces les mains de ma mère pour qu'elle prît part à la peur que j'avais. Du reste par la suite et même quand j'ai été grande, j'ai toujours redouté ces matins de rentrée : il y a quelque chose de moisi dans l'air, tout a un aspect déshabitué, et puis on devine dans les petites têtes enfantines bien des chagrins.

Lorsque ma mère fut partie, on me conduisit jusqu'à la lingerie, qui était située tout en haut du bâtiment. Au fur et à mesure que les pensionnaires arrivaient, on les y envoyait pour ouvrir leurs malles et ranger leurs vêtements

avec l'aide de quelques religieuses. Aussi il y avait foule ; les amies séparées depuis le commencement des vacances s'embrassaient, bavardaient, oubliaient tout le reste ; les religieuses les rappelaient sans cesse auprès d'elles ; et cela faisait beaucoup de tumulte. Moi je ne connaissais personne. J'avais retrouvé ma malle dans un coin ; c'était une petite malle, vieillotte, grise, entourée d'une corde ; je la regardais, et je pensais que je devais avoir là ce même air chétif, qui faisait pitié. Les religieuses me voyant seule envoyèrent deux fillettes pour me tenir compagnie, en attendant qu'on pût s'occuper de moi ; mais elles ne savaient de quoi me parler, et je me souviens que je leur dis de retourner auprès de leurs amies, ajoutant avec une conviction parfaite que, pour moi, j'étais si triste que jamais rien n'arriverait à me consoler.

Puis je vis entrer Geneviève, on lui fit fête, toutes voulaient l'embrasser, toutes avaient quelque chose à lui dire. Et il me semblait qu'en effet il y avait sur elle un signe de perfection qui devait nécessairement captiver. Mais je n'osai pas m'approcher d'elle, car elle était si entourée que j'étais persuadée qu'elle ne ferait pas attention à moi, et cette pensée me fut tellement dou-

loureuse qu'un brouillard passa devant mes yeux comme si j'allais pleurer.

Mais voilà qu'au contraire Geneviève m'ayant aperçue, laissa brusquement tout le monde et s'avança vers moi ; elle paraissait heureuse, son regard brillait ; et du fond de mon chagrin je fus subitement ravie de joie, car je vis bien qu'elle ne venait pas à cause de ma solitude et de mon embarras, mais par sympathie toute pure. Oh ! je lui pris les mains avec un élan de reconnaissance, et ce que j'avais dans le cœur de tendresse, je le lui donnai dans ce seul instant. Nous causâmes, et j'éprouvai aussitôt près d'elle le même sentiment de sécurité et de douce entente que jadis ; mon chagrin s'envola sans même que j'y prisse garde. Nous ouvrîmes ensemble ma malle, elle m'aida à ranger mes affaires ; et j'aurais été complètement heureuse si je n'avais eu déjà l'inquiétude qu'une fois ce premier moment passé, elle ne me confondît avec ses autres amies. Car j'aurais voulu qu'elle m'aimât toujours, et toujours comme si nous venions de nous retrouver.

Aussi je lui dis, en lui prenant la main :

— Oh ! Je vous en prie, je vous en prie, ce sera sans cesse comme à présent, n'est-ce pas ?

Je vis qu'elle me comprenait tout à fait ; elle parut légèrement émue et ses yeux frissonnèrent ; elle me répondit :

— Oui, je le veux aussi.

Je lui racontai que le couvent m'avait semblé en arrivant sombre et presque hostile. Nous étions à ce moment restées seules dans la lingerie.

— Mais non, — fit-elle en secouant la tête doucement, — mais non, vous vous êtes trompée, vous verrez que vous serez bien.

Je lui dis que si j'avais eu cette impression mélancolique, c'était sans doute à cause du vilain temps qu'il faisait.

— Mais non, — continua-t-elle secouant encore la tête, — vous vous trompez.

Elle m'emmena jusqu'à une fenêtre qu'elle ouvrit : alors je fus surprise et émerveillée, car la vue était vaste et belle, et contrairement à ce que j'avais pensé, tout annonçait un beau jour.

On apercevait à gauche la ville de Nevers sur son mamelon arrondi et hérissé de clochers, au pied du couvent un parc qui allait presque jusqu'à la Loire, et des plaines au delà du fleuve. La voûte de pluie du matin s'était brisée, et les nuages disloqués laissaient entre eux des rivières

de ciel bleu. Les rayons du soleil qui glissaient à travers la brume, comme des baguettes d'or, faisaient des jeux de lumière magique sur les toits de la ville et sur les eaux de la Loire. Il était midi, et l'angelus sonnait dans plusieurs églises ; des bandes joyeuses de pigeons s'ébattaient dans les airs.

Geneviève se tourna vers moi en souriant, et désignant ces choses d'un geste :

— Vous voyez bien, — me dit-elle, — que vous vous trompiez.

Ses yeux étaient frais et bleus comme les rivières du ciel ; je me jetai à son cou en lui disant :

— Oh ! c'est qu'à présent tout est changé !

J'ai vécu six années avec elle dans ce couvent, et je puis dire que, pendant ce temps, sur notre amitié pas une ombre n'a passé. Elle est ce que j'ai connu de meilleur au monde, je lui étais soumise en tout, et bien que tant d'événements depuis soient survenus, bien qu'elle ait pu avec raison me mépriser ou même me maudire, la joie qui pour moi rayonne de ce souvenir est encore intacte et ne s'est point ternie.

Peut-être même y eut-il trop de lumière sur ce temps que j'ai passé près d'elle, car la vie

m'a été ensuite plus lourde à porter. Alors je n'obéissais qu'à elle que j'aimais et qui lisait le fond de mes pensées : et c'est pourquoi depuis j'ai toujours eu l'air rebelle, car je n'ai pu me soumettre à ceux qui ne me connaissaient pas. Alors je menais une existence pour ainsi dire idéale, où les circonstances matérielles et extérieures avaient peu de part, et où les événements ne naissaient presque que de son cœur et du mien. Au regard de sa sensibilité merveilleuse, les incidents les plus communs des jours se nuançaient à l'infini : aussi lorsque plus tard j'ai été privée de ce reflet de son âme, tout m'a paru terne et désenchanté.

J'étais sûre que mes sentiments, dès que je les lui confierais, s'enrichiraient d'échos imprévus et prendraient chez elle une nouvelle vie ; et plus j'allais loin en moi et vers mes secrets, plus j'étais certaine de la rencontrer. Seulement, tandis que j'avais l'esprit inquiet, mouvementé, plein de heurts et de hasards, on eût dit qu'elle rien ne l'atteignait : elle me comprenait, devinait, savait, mais c'était par une sorte de générosité naturelle et par une expérience merveilleuse. Elle était constamment calme et pareille, tandis que moi, toujours hésitante entre la joie

et les larmes, je me jetais d'un extrême à l'autre pour de légers motifs.

Aussi la voyant supérieure et plus haute, je me suis étonnée parfois qu'elle m'eût donné son amitié ; et comme un jour je lui demandais pourquoi elle m'avait ainsi préférée, elle me répondit que c'était parce que j'avais une âme libre et mobile, que c'était là une chose très rare et le bien le plus précieux. Elle, comme moi et mes autres compagnes, nous étions persuadées que nos destinées étaient écrites au ciel, — ou le monde ou Dieu, — et nous cherchions en nous les signes de la vie pour laquelle nous étions nées. Elle me disait donc une fois que, tandis que pour un grand nombre de personnes, un tel choix est de peu de prix et même souvent de peu de sens, parce qu'elles ne disposent que d'une faible partie d'elles-mêmes, — pour moi, au contraire, la vie de mon âme dominerait ma vie, qui était véritablement à donner, et appartiendrait toute à son destin.

Geneviève avait eu raison, d'ailleurs, de m'annoncer que je serais heureuse dans cette maison ; l'existence qu'on y menait devait être en harmonie avec mes désirs d'alors, car j'y ai eu, surtout pendant les premières années, un senti-

ment de bien-être que je n'ai éprouvé nulle part depuis, que sûrement je n'éprouverai jamais. Ce couvent, quand je me le représente sur sa colline, me fait l'effet d'une forteresse au pied de laquelle coulaient les fleuves de la vie du monde sans qu'on les remarquât seulement. C'était une petite cité toute marquée de Dieu et à peine détachée de son royaume. La vie matérielle ne comptait pour ainsi dire pas, et il régnait un accord unanime sur les choses invisibles. Chaque jour semblait consacré à une tâche divine, et pour diviser les années revenaient les fêtes radieuses de l'Eglise, dont on célébrait le sens mystique. J'ai accueilli alors jusqu'au fond de moi-même cette influence d'en haut; seulement je me suis demandé souvent si celles en qui s'était gravée une fois l'impression d'une pareille vie ne risquaient point de traîner ensuite, partout, un espoir difficile à contenter...

Alors ce qui était douloureux, en un certain sens ne l'était pas ; ce qui était passager, en un sens ne l'était pas. L'arrière-fond céleste sur lequel se déroulaient les jours donnait une signification même au hasard et à la souffrance, tout paraissait enveloppé de ses raisons suprêmes, et à chaque moment un mouvement passionné

d'amour et de résignation pouvait, comme un heureux coup d'aile, conduire jusqu'aux portes de la lumière. Alors les plus vifs élans du cœur trouvaient aisément leur repos et leur objet ; mais après que les sentiments se sont ainsi imprégnés d'absolu, et qu'on s'est habitué à n'aimer que leurs formes extrêmes, plus tard, à travers la vie, la possibilité de telles émotions merveilleuses ne cesse de luire aux extrémités de l'âme comme une aurore inutile.

Nos relations avec nos compagnes et avec les religieuses étaient empreintes de douceur, comme il convient près des sources de la paix et de l'amour ; je me souviens de regards suaves et détachés qui semblaient voir l'intérieur des choses. La vie était facile, douce ; même on y parlait rarement des épreuves de l'existence, mais plutôt d'espérance et de bonheur, et toutes acceptaient facilement ces présages et ces promesses, se représentant le monde avec des âmes de fillettes, un monde clair et lumineux qui leur ressemble.

*
* *

Cependant, après quelques années et dans les derniers temps que j'ai passés là-bas, il glissait

déjà quelques ombres sur cette sérénité. Car je devenais grande, et je commençais à me rendre compte que l'avenir se présentait à moi sous un aspect sévère et presque hostile. La plupart de mes compagnes étaient de famille riche, au moins aisée, et il n'y avait pas, entre le milieu de la pension et celui qui les attendait à la sortie, le contraste qui existait pour moi. Quand je venais passer quelques jours chez mes parents, j'éprouvais un malaise continu, car ce qu'on m'apprenait à considérer comme noble, élevé, digne d'être aimé, là personne n'en avait seulement idée.

Mes parents me disaient souvent que j'étais devenue orgueilleuse, et que, depuis que je fréquentais des jeunes filles riches, je les dédaignais; ce reproche était immérité; mais il s'agissait d'un mal bien plus grave. Si quelqu'un d'avisé s'était chargé de mon éducation, il aurait veillé, je crois, à me donner plus de savoir utile et commun, et moins de goût pour cette vie intérieure profonde, qui ne ressemble en rien à la sagesse.

Je n'éprouvais point de jalousie à l'égard de mes compagnes riches, mais j'avais parfois près d'elles un regret douloureux et le sentiment

d'une injustice, car pour le reste elles ne différaient point de moi, et cependant elles ne paraissaient pas douter que leur situation sociale fût un avantage inhérent à leur personne. Je ne dis point cela pour Geneviève, qui ne ressemblait à aucune autre... Au couvent on savait ma situation, on s'inquiétait volontiers de ce que je ferais par la suite ; mais cette sollicitude même souvent m'était à charge. Les religieuses me demandèrent plusieurs fois si je ne voudrais point rester avec elles au couvent, et cette offre m'était pénible. Car bien que je fusse très contente dans cette maison, l'idée que ce bonheur pourrait être mon bonheur pour toujours, me glaçait. Tant qu'on est enfant, la religion a un aspect souriant, car elle ne déchire rien dans l'âme, au contraire, elle contente les plus belles aspirations ; mais plus tard on voit qu'elle veut de durs sacrifices ; combien de désirs à dix-huit ans, combien de rêves que révolte la vie de cloître, si monotone, et qu'on tient tout entière dans un seul regard ! On voudrait vivre vraiment, réellement ; une existence consacrée à la méditation paraît avoir quelque chose de vain et de chimérique. Je me souviens qu'à cet âge je faisais attention plus qu'autrefois, et surtout d'une autre

façon, à la nature qui nous entourait, aux nuits limpides, aux soirs dans le parc, à la douceur des printemps ou des automnes ; j'y trouvais un charme presque douloureux, dont l'impression durait; nous étions habituées à regarder la beauté de chacune des saisons comme un présent de Dieu : mais j'éprouvais alors une foule d'émotions qui me venaient directement d'elles, et non plus seulement de la main qui les donne.

Lorsque je parlais à Geneviève de cette sorte de rumeur de la vie qui était pareille à un appel de choses éloignées, je voyais bien qu'elle devinait le murmure que je voulais dire, mais elle ne l'entendait pas... Pour moi, je regardais presque avec un égal effroi les deux avenirs qui m'étaient proposés ; mais comment malgré tout ne pas espérer, comment croire que la vie sera brutale, hostile, et qu'entre deux routes sévères qu'elle montre, il n'y a pas place pour d'autres promesses ? Je me rappelle bien cette dernière année de couvent, où j'avais à la fois tant de craintes et de si ravissants espoirs. Combien j'ai passé d'heures de rêverie à contempler le paysage qui se déroulait au-dessous de la fenêtre de ma chambre ! J'ai vu de là-haut de lents crépuscules et de bien belles aurores : je me souviens d'une

surtout, qui m'avait tant frappée parce qu'elle était grave et mystérieuse ; non pas une vaste aurore brillante, mais au contraire étroite, déserte : le ciel sans abîmes comme une parfaite coupole bleue ; le soleil mat à l'horizon, avec des ombres obliques et étranges de tous les objets ; une ombre longue de la tour sur les toits de la cathédrale ; au-dessus de la ville immobile, dans l'azur reposé, un vol de pigeons décrivait des cercles immenses, seuls à cueillir la lumière. Ce décor rendait attentif, anxieux, il semblait que quelque chose allait s'y révéler qui toucherait l'âme de plus près.

Bien que la vie du monde se présentât à Geneviève sous de plus heureux présages, elle la redoutait autant que moi. Il n'y avait pas en elle ces songes, ces désirs, à la fois le bien et le mal, un monde errant de pensées : plus elle avançait en âge, plus elle paraissait pure et détachée. Elle, comme tant d'autres, s'inquiétait pour moi des années à venir ; et cette crainte même, qu'elle n'exprimait guère et que je devinais surtout à des détails de sa sympathie, m'était douloureuse comme une clarté trop vive et trop certaine sur ce qui m'affligeait déjà.

Elle me disait que cette lumière spirituelle que

nous avions aimée dans ce couvent, plus tard nous la chercherions en vain autour de nous, et qu'elle ne tombait que çà et là sur de rares collines. C'était par un beau soir doux et vaporeux, à cette même fenêtre et devant ce paysage qui, quelques années plus tôt, nous avait saluées de son soleil au premier jour de ma venue et de notre amitié. Je lui demandai si, même malgré elle, elle n'aspirait pas quelquefois à un moment splendide qui serait comme une floraison de tout son être, et s'il ne lui semblait pas que, faute d'un tel moment, sa vie aurait passé comme un songe presque sans réalité. Mais elle disait que non, qu'elle ne prévoyait rien de pareil, et ne le souhaitait pas non plus, que toujours serait comme maintenant.

Elle prit sur ma table un livre qu'elle ouvrit, et l'ayant feuilleté, elle m'y fit lire une phrase qui était à peu près celle-ci : « Si nous réprimions les mouvements vifs et capricieux de notre imagination, nous commanderions pour ainsi dire aux oiseaux du ciel. »

— C'est joli, n'est-ce pas ? — dit-elle. — Et elle me regarda en souriant.

Je lui dis avec un peu d'ironie :

— Oh ! toi, tu es sage, sage...

Alors elle, affectueusement :

— Mais toi, tu n'es donc point sage ?... Oui, je sais bien, tu as besoin d'aller jusqu'à l'extrême en toutes choses.

Et elle ajouta que c'était précisément pour cela qu'elle m'aimait...

C'est peu de jours après cette conversation que nous nous séparâmes, et que nous rentrâmes chacune dans sa maison.

*
* *

Je passai chez mes parents quelques mois seulement, car je vis bientôt la nécessité de me faire une existence ailleurs. J'étais là sans occupation ; mon oisiveté, mes goûts choquaient mon père ; il avait une façon gênante de m'observer, presque de m'épier, comme pour se rendre compte s'il allait résulter quelque chose d'important et d'heureux de cette éducation brillante que j'avais reçue. Il me considérait comme une enfant gâtée, qui avait pris de mauvaises habitudes ; cependant il réservait encore son opinion, et semblait attendre les évènements. Mais quels événements ? Que pouvait-il arriver ? Je ne prévoyais rien, et je sentais de jour en jour son

blâme s'amasser sur moi... Ce n'était pas du reste qu'il fût mauvais homme le moins du monde, mais taquin, buté à de très petites choses, et ne voyant pas de droiture hors des voies qu'il avait bien connues. Un jour je me résolus à partir et à chercher une situation d'institutrice ; alors j'eus une sensation de délivrance et je considérai l'avenir avec une énergie nouvelle.

Je ne voyais plus Geneviève ; sa mère, qui avait admis notre amitié tant que nous étions ensemble au couvent, semblait avoir décidé que nos relations s'arrêteraient là. Dès la première fois que j'allai la voir à Pougues, je sentis cette hostilité dans l'air, à l'attitude de toute la famille j'en fus blessée sans mesure, au point de prendre moi-même un visage glacé. Geneviève du reste s'absentait souvent ; elle allait à Lyon où elle avait des parents, et y faisait de longs séjours.

Les religieuses de Nevers, à qui je fis part de mes intentions, me gardèrent quelques mois chez elles, puis me proposèrent de me placer dans une famille d'Autun où je m'occuperais de l'éducation d'une jeune fille. J'acceptai ; je passai là près de deux années, dont je ne vous raconterai pas le détail quoique j'en aie gardé beaucoup de souvenirs impressionnants. C'était dans

une immense maison ancienne, sévère, sombre, bel hôtel particulier datant, je crois, du XVIIe siècle ; il y avait là une fillette de quatorze ans atteinte d'une lésion au cœur qui l'étouffait, et qui, dès les premiers mois de mon séjour, empira au point de ne plus laisser d'espoir de la sauver. Elle se devinait perdue, sans qu'on pût la rassurer ; elle avait une peur affreuse de mourir, elle se débattait dans cette angoisse avec des crises de sanglots, et elle avait des réveils terribles la nuit. Elle inspirait infiniment de pitié, mais capricieuse, tyrannique, ne connaissant d'autre existence que la sienne, et ne supportant d'autorité en quoi que ce fût. J'aurais pu m'en aller, car je n'étais pas venue pour être garde-malade ; mais que faire ensuite ? J'avais peur si je rentrais chez moi que mon père ne me reprochât ma faiblesse et mon défaut de courage.

La fillette n'avait plus sa mère ; son père, qu'elle paraissait beaucoup aimer, s'était remarié avec une femme presque belle et encore jeune, doucereuse, fausse, et d'une grande avarice. La petite la détestait, quoiqu'elle eût parfois vers elle des élans d'affection éperdue dans les moments où elle avait le plus peur de mourir. Elle savait que si elle disparaissait son

père hériterait d'elle ; elle disait que sa belle-mère souhaitait sa mort et convoitait sa fortune ; et elle le lui disait parfois à elle-même. Caresses et colères, la jeune femme accueillait tout avec le même air mystérieux et patient. Mais pour ce qui était de l'héritage, elle avait bien dû en faire le calcul quelquefois, à ce que j'ai vu et entendu le jour de l'enterrement.

Le père de la fillette était un homme d'une quarantaine d'années, qui paraissait plus jeune que son âge ; peut-être était-il malade aussi, son visage avait ordinairement une pâleur mate ; il parlait peu ; il entrait quelquefois chez sa fille, mais rarement. Alors elle l'accablait de caresses ; elle l'appelait près d'elle, et, assise sur son lit, l'entourait de ses bras, en même temps qu'elle coulait du côté de sa belle-mère des regards hostiles.

C'était, au cours de chaque journée, la répétition obsédante des mêmes scènes que la veille, mais plus graves, plus tragiques, dans un voisinage plus pressant de la mort. La pauvre enfant se regardait durant des heures dans un miroir, détaillant les traits de son visage, et répétant avec des larmes qu'elle aurait été belle. Elle me disait constamment qu'elle voulait vivre,

qu'elle serait très riche, très heureuse ; elle n'avait aucun sentiment religieux, rien qu'un désir désespéré de jouir de la vie, et cela de toutes les façons, avouant ou imaginant à ce propos des choses incroyables. Peu à peu j'avais, dans cette demeure, l'impression d'être gagnée, moi aussi, par quelque mal mortel. J'étouffais, comme la petite malade. Je ne la quittais presque pas, si ce n'est deux fois par jour pour aller à la cathédrale ; mais dans cette antique cité d'Autun, étrange, muette, je croyais retrouver en chaque endroit l'atmosphère de cette maison ; au pied de la cathédrale, ce ne sont que ruelles enchevêtrées, profondes, désertes, vers le soir subitement encombrées de prêtres. Partout tant de silence, tant de tristesse, si peu d'amitié...

Je ne remarquais pas, dans la lenteur des semaines, combien cette existence m'épuisait. Mais lorsque tout fut terminé, et que je fus de retour chez moi, — sans que là-bas on m'eût accordé un mot de remerciement, j'éprouvai une lassitude infinie à cause de ces visions funèbres, de tout ce temps consumé en vain, de ce tragique effort inutile. Ce que je regardais avait, à mes yeux, un certain aspect terni, et je me demandais si je retrouverais jamais la bravoure

avec laquelle, deux années plus tôt, j'étais partie.

Après ces innombrables jours si pauvres de bonheur et ensevelis dans l'ennui, prévoyant toute ma jeunesse aussi vide, il me semblait, presque comme à la fillette dont j'avais vu l'agonie, que la vie m'échappait...

A ce moment-là, je fus demandée en mariage par un jeune homme de Pougues qui était garde dans les forêts de M. d'Omeuse, et qui pouvait avoir dans la suite une situation analogue à celle de mon père. C'était, à l'apparence, un parti qui me convenait ; mais il n'y avait entre lui et moi aucune idée, aucun sentiment commun, de sorte que cette union me faisait l'effet d'une chose impossible. Mon père cependant s'irritait d'un refus dont il entendait mal les motifs ; des scènes pénibles survenaient, qui allaient plus loin que je ne voudrais dire.

Je me décidai un jour à aller trouver M. d'Omeuse, qui m'avait jadis montré de la sympathie. J'espérais qu'il pourrait m'aider à me tirer d'embarras — bien que depuis ce temps il n'eût pas paru s'occuper beaucoup de moi. C'était lors d'un de ses séjours au château de Maille. Il m'accueillit très bien, me fit même quelques compliments, et causa longuement avec moi. Je

me confiai à lui volontiers parce qu'il avait l'air de me comprendre parfaitement. Il ne tint point mes peines pour des caprices d'imagination ; il les prit au contraire au sérieux, et comme pour y mettre un terme, il me proposa de venir à Paris auprès de sa fille Béatrice, à qui je tiendrais compagnie et rendrais quelques menus services, disant que j'aurais la plus grande liberté.

Je fus émue de son offre et d'une perspective si nouvelle. Lui-même vint parler à mes parents, qui furent aisément persuadés. De sorte que je changeai encore une fois d'existence.

*
* *

Me voici donc arrivant quelques semaines plus tard dans cet hôtel d'Omeuse, où s'étale une splendeur dont jusque-là je n'avais pas seulement idée. Les choses mêmes ont là un air de bien-être et de repos, et on y respire une atmosphère heureuse, quoique pesante et molle. Il faut avoir vu cette enfilade de salons somptueux, ce ruissellement d'or, ces fêtes continuelles. Au sortir de la pauvreté, tant de luxe, quoi qu'on puisse faire, frappe l'imagination ; cela ne plaît

point toujours, et, cependant, malgré soi, on en garde dans la mémoire un mirage troublant.

Pour moi, à vrai dire, j'y ai vécu près d'une année dans un malaise continuel. Le comte, puisqu'il voulait me placer ainsi auprès de sa fille, aurait dû, au préalable, s'assurer des dispositions de celle-ci ; mais en chaque circonstance, il fait ce qui lui plaît, sans jamais s'embarrasser de rien. A mon arrivée à Paris, la première fois que je me trouvai en présence de M[lle] d'Omeuse, je fus confondue, car j'eus la sensation très nette que j'étais pour elle une gêne. Non pas hostile, mais étonnée, distante, point satisfaite ; elle m'examina de la tête aux pieds comme pour juger si je n'avais pas trop l'air d'une paysanne, et elle conclut par un petit signe de tête rassuré. Elle me dit d'un ton pincé que son père avait voulu me rendre service en me faisant venir à Paris, et qu'elle était animée à mon égard des mêmes sentiments que lui. Puis, ayant ajouté quelques mots sur mon installation et sur la chambre que j'occuperais, elle me laissa là.

S'il était vrai, comme elle le faisait entendre, qu'elle n'avait nul besoin de moi, ma situation était absurde. Pourquoi étais-je là ! Je me trou-

vais si humiliée que j'aurais voulu sur-le-champ quitter la maison. Je me dominai pourtant, comme il le fallait ; et je me promis de faire de mon mieux pour me rendre utile à Mlle d'Omeuse et gagner sa sympathie.

Pour ce dernier point, je ne doutais pas alors d'y réussir, et vraiment cela aurait dû être : je me sentais si intacte de cœur et d'esprit, si franche, si désintéressée, avec un tel besoin de dévouement, que je ne pouvais imaginer que la prévention que j'avais constatée chez elle persistât, quand je me serais appliquée de toutes mes forces à la dissiper. J'étais prête à l'aimer, de la façon la plus discrète, la plus effacée s'il le fallait ; je lui aurais volontiers donné mon affection entière : mais elle n'en a jamais voulu. Elle n'a pas été bonne avec moi ; pas une fois elle n'a essayé de me connaître. Je crois qu'elle était persuadée qu'il y avait un abîme infranchissable entre elle et moi, que nous ne pouvions avoir un seul sentiment pareil. Si je tentais de lui exprimer une opinion, après un long intervalle de silence, elle répondait par un : « Ah ! » sec et distrait, de sorte que bientôt je ne m'y aventurai plus. Si je voulais lui témoigner de l'amitié, elle avait presque l'air de se mettre à

l'abri par un léger recul dédaigneux. Elle n'y apportait pas, du reste, de malveillance particulière, au moins dans les débuts ; c'était le simple effet d'un orgueil qui lui avait glacé le cœur. Mais moi, je n'avais encore rien connu de si offensant et de si injuste.

J'allais d'ordinaire dans son appartement le matin entre neuf et dix heures ; si elle avait des lettres à écrire, des ordres à donner, des toilettes à choisir, je l'aidais. Après m'avoir d'abord considérée comme un embarras, elle prit l'habitude de ma venue régulière, et même l'exigea. Elle se rendit compte qu'elle pouvait avoir en ma bonne volonté une confiance totale, et elle se reposa sur moi de mille choses ; mais toujours avec le même air de supériorité, témoignant son mécontentement dès qu'elle en avait, et me traitant comme si je n'avais pas eu d'existence en dehors des services que je pouvais lui rendre. Je me trouvais là aussi lorsqu'elle recevait ses amies, et je la déchargeais des légers soins que pouvait nécessiter leur présence. La première fois que j'assistai à une de ces réunions, qui avaient lieu d'ordinaire l'après-midi et une fois chaque semaine, elle tint à ce que je parusse sous le jour le plus avantageux. J'eus une jolie

toilette aussi bien faite que celles qu'elle portait elle-même, d'une nuance gris perle qui m'allait bien. Elle entra dans ma chambre comme je finissais de m'habiller, et s'assura, me faisant tourner d'un côté, puis de l'autre, que tout était en ordre. Elle était un peu intimidée, je crois, par cette présentation, car elle craignait l'opinion de ses amies, et tenait à ce que je lui fisse honneur. D'ailleurs, pourquoi me faire paraître à ces réunions ? Je n'y tenais point, et cela avait été décidé sans moi.

A la vérité, ce jour-là, je fus au supplice. Lorsque j'entrai dans le salon où se trouvaient ces jeunes filles, Mlle d'Omeuse me présenta à quelques-unes ; je vis qu'elles avaient déjà été averties de ma présence ; elles me parurent plus simples et plus aimables que Béatrice ; mais elles ne savaient pas bien sur quel ton me parler, et elles montrèrent un léger embarras qui multiplia le mien. Au bout de cinq minutes, on me délaissa, je demeurai seule à l'écart, et je fus soudain très malheureuse. Car au milieu de toutes ces jeunes filles mon isolement était choquant, et ma pauvreté plus sensible dans ce cadre somptueux. En serait-il toujours ainsi ? Je revoyais mon arrivée au couvent jadis, et com-

ment dans une situation analogue Geneviève était venue vers moi. Cela était passé, inutile... J'étais incertaine de ce que je devais faire, je me tenais appuyée contre le bras d'un fauteuil, ni debout, ni assise ; je me souviens qu'à ce moment, je m'aperçus moi-même dans une glace éloignée qui formait un panneau de porte, encadrée de baguettes d'or ; et comme mon image ne m'était pas renvoyée directement, mais par ricochet et de profil, et que j'avais une toilette et aussi une coiffure nouvelle, pendant la première seconde je ne me rendis pas compte que c'était moi ; mais je lus une si complète mélancolie sur mes traits que j'en fus toute saisie, et je reconnus d'abord mon visage à mes pensées. A m'être vue ainsi un instant, lointaine et comme étrangère, je me trouvais ainsi plus solitaire, plus perdue.

Mlle d'Omeuse me dit le soir que j'avais plu, et elle m'en sut gré quelques jours.

II

Si elle me traitait avec tant de froideur, son père, au contraire, causait volontiers avec moi. Dans cette immense maison, il était seul à me témoigner de l'amitié, et à travers tout le monde qui vivait ou passait là, sa bienveillance me faisait respecter. Il voulait que je fusse bien traitée; et si j'excepte mes relations assez sommaires avec Béatrice, j'étais presque comme une invitée. J'ai eu depuis l'occasion de me demander s'il ne me faisait point la cour alors ; mais cette idée en ce temps-là était très loin de moi et ne m'effleura même pas. Une fois, dans les premières semaines, il s'informa si j'étais contente de l'existence que je menais, et si je n'avais à souffrir de rien. Je n'aurais pas avoué combien j'étais peinée des dédains de Béatrice ; mais je lui dis que c'était une mauvaise chose pour moi, qui étais pauvre, de vivre dans un milieu si riche ; qu'on s'y accoutumait trop aisément ; et que peut-être je

ferais bien de n'y point trop demeurer, car je craignais qu'à la longue, il ne m'en vînt des regrets ou des désirs dont j'aurais honte et dont je ne voulais pas. Tout cela très sincèrement, avec un mouvement de confiance, comme s'il allait comprendre et m'approuver. Je vis qu'au contraire ce scrupule de conscience lui paraissait naïf, déplacé, un peu sot peut-être. Au point que je me demandai avec effroi, si vraiment il était si peu important que je fusse au fond de l'âme telle ou telle : car déjà j'avais remarqué que ce qui jadis au couvent avait le plus de prix, dans ce monde nouveau était ignoré et ne comptait pas... Mais pour ce qui est de M. d'Omeuse, en ce temps-là, je l'admirais ; il est certainement très supérieur à tous les gens qui l'entourent, non pas oisif comme les autres, mais levé chaque matin de très bonne heure, et absorbé par ses affaires ; sa conversation est frappante, forte, d'un certain tour direct impossible à trouver ailleurs ; l'esprit libre, ouvert ; en même temps un air de dignité imposante, et, à part une certaine bienveillance qui ne s'étend pas au delà de ce qu'il voit, un grand mépris de tout.

Les premiers jours que je passai dans l'hôtel d'Omeuse, je fus surtout frappée du luxe qui

y régnait ; ce n'est que peu à peu que je remarquai le caractère étrange de cette famille ; ou plutôt ce n'est pas une famille, mais quelques personnes accoutumées à habiter ensemble, presque sans lien. La comtesse, dans cette maison, trouve le moyen d'avoir une existence retirée et presque claustrale. Elle occupe au premier étage sur les derrières de l'hôtel un appartement isolé qui donne sur le jardin ; elle y passe ses journées,accordant le moins de temps possible aux relations mondaines, et même aux siens. Elle semblait offusquée par le faste qui l'entourait, et avait l'air de ne pas vouloir seulement y porter les yeux. Toujours effarée, mystérieuse, et le regard presque craintif. Il est probable qu'au fond d'elle-même, et en silence, elle juge très sévèrement ce qui se passe autour d'elle ; on dirait qu'elle voit le mal partout. Aux fêtes et aux réceptions, elle ne paraissait même pas. Pour moi, jusque dans les derniers jours, on aurait cru qu'elle n'avait pas seulement remarqué ma présence. Peut-être a-t-elle aimé ou admiré son mari autrefois, mais depuis l'exil de sa seconde fille Edith, quoiqu'elle demeure timide devant lui, la brouille est certaine. Vous savez sans doute que le comte n'a jamais pu supporter près

de lui cette enfant idiote, et qu'il a fini par la reléguer chez des religieuses à l'étranger... Quant à son fils Maurice, je l'ai aperçu très rarement. En sortant de l'Ecole polytechnique, il s'est occupé quelque temps des affaires de son père, puis s'est tout à coup séparé de lui; ils ne s'entendent plus. Il est officier dans une garnison de l'Est ; il ne vient que pour certaines grandes occasions, parle peu et ne reste pas. Il a la belle stature de son père, l'air énergique, décidé comme lui, mais avec quelque chose de plus reposant dans la physionomie. C'est comme un étranger dans la maison. Il est en froid avec Béatrice, qui ne lui a point pardonné sa rupture avec le comte, et le blâme que cette rupture semblait signifier.

Béatrice a une confiance absolue en son père. Tous les deux sont orgueilleux, autoritaires, même violents ; cependant je ne sais par quelle entente tacite, ils ne se heurtent point. Béatrice est, je crois, la seule personne pour laquelle le comte serait capable de dévouement ; mais il est beaucoup plus intelligent qu'elle, qui a des préjugés sur toutes choses. Ils sont l'un et l'autre indifférents aux souffrances d'autrui ; cependant le comte est plus excusable, car sa vie est une lutte incessante, tandis que Béatrice, qui est oisive, a du

mépris pour les gens qui sont malheureux, comme si leur malheur même les classait au-dessous d'elle.

Telle est à peu près cette maison : ajoutez un défilé continu de visiteurs et d'amis, ajoutez des soirées, des dîners — et malgré tout cet éclat un fond médiocre, vulgaire et quotidien, qui appelle l'ennui. Je m'étais, je ne sais pourquoi, imaginée en arrivant que, dans une demeure si privilégiée par la fortune, il devait régner une noblesse de sentiments rare et choisie. Mais rien de pareil : au contraire une existence uniquement matérielle, perdue dans le présent et dans des plaisirs sans bonheur.

Au début je m'étonnais que tant de gens pussent demeurer paisibles et satisfaits dans ce grand oubli de leur âme. Mais peu à peu ce bonheur facile et ce laisser-aller s'insinuent dans le cœur, et malgré soi on sent grandir le prix de la puissance et de l'or ; s'ils manquent, il semble que tout manque ; on s'aperçoit que le reste décline et ne fait plus contrepoids. Au milieu des mensonges d'un luxe qui ne devait jamais m'appartenir, je retrouvais ce sentiment que depuis quelques années j'avais partout d'être comme en exil, et je souffrais d'une privation amère sans que

j'eusse pu dire ce que je voulais au juste, car ces images de la richesse, qui ébranlaient mes rêves, ne les remplissaient pas.

Certains soirs où l'on donnait des fêtes, — auxquelles je ne voulais pas assister — je voyais de ma fenêtre, dans la cour, le remuement des automobiles et des équipages à travers une demi-obscurité traversée d'étincellements et de reflets ; des toilettes éclatantes comme des fleurs, apparues un instant sous la lumière de la marquise ; une rumeur venait des salons, percée d'un chant de violons, faible comme un grelot lointain. J'éprouvais alors une détresse à sangloter ; non que j'eusse voulu me trouver au milieu de la fête, car je savais que je ne m'y plairais point — ni que j'eusse souhaité être une des personnes qui y assistaient, car je ne les enviais point ; mais c'était un désir démesuré et vague qui allait ailleurs, peut-être vers quelque don absolu de moi-même, non précisément vers l'amour, car je n'aimais personne, non plus cependant vers les choses divines comme autrefois, car il faut pour cela une pensée intacte, sévère, tandis que j'avais l'âme amollie, et comme chargée de trop violents parfums. Plusieurs fois dans ce temps-là j'ai repensé avec mélancolie à l'éducation que j'avais

reçue : pourquoi ces images d'une félicité splendide, dont on ne se défait plus ? ce besoin de clartés par delà ce qu'on voit, et cet ensemble de sentiments qui ne peuvent jamais s'ajuster à la vie? Je me voyais destinée à une sorte de déconvenue perpétuelle, et je venais peu à peu à souffrir de cette âme qu'on m'avait donnée.

Au bout de deux ou trois mois, je fus moins dépaysée au milieu des amies de Mlle d'Omeuse, qui toutes me marquaient de la sympathie. Les jours où elles se réunissaient dans le salon de Béatrice, elles me réclamaient si je n'étais point là ; je venais donc, mais je venais plutôt à contre-cœur. On eût dit que Béatrice était presque offensée personnellement si l'on avait quelque attention pour moi. Souvent, si l'une de ces jeunes filles s'attardait à causer avec moi, elle interrompait d'un mot sec, ou même d'un ordre qu'elle me donnait, comme pour marquer que j'étais une égale tant qu'elle y consentait, une servante si elle aimait mieux. Cela me peinait jusqu'aux larmes, surtout dans les commencements où je désirais tant lui plaire. Mais qu'y faire? Elle-même me commandait de venir à ces réunions. Lorsque ses invitées me parlaient, j'aurais voulu les prier de me laisser à l'écart, tant j'avais peur de la

mécontenter, et j'étais réduite à épier sur son visage les effets de l'amitié qu'on me témoignait.

J'ai cru remarquer qu'elle était surtout vexée de quelques compliments qu'on m'avait adressés. Elle est grande, avec l'air naturellement noble, altier, la taille parfaite; mais les traits de son visage sont un peu rudes; je pense que dans son entourage on me trouvait une physionomie plus agréable que la sienne, et qu'elle ne pouvait le supporter. Cependant il me fallut longtemps avant d'en rien soupçonner. Pour la seconde de ces réunions à laquelle j'assistai, je voulus m'habiller de façon plus modeste que la première fois afin d'éviter la gêne de ne pas me sentir à mon rang; je pris une robe un peu chétive et de couleur terne, que j'avais apportée de province; et, mise de la sorte, j'allai me montrer à Mlle d'Omeuse, avant de me rendre au salon. Je la rencontrai dans la galerie qui menait à ma chambre; elle m'examina, les lèvres pincées, avec une moue de dédain; je voyais en face de moi dans une glace ses yeux qui allaient de haut en bas, puis de bas en haut, et elle termina en me disant d'un ton maussade :

— Enfin, tout vous va, tout vous va...

Au lieu de m'appeler Isabelle, elle me dési-

gnait souvent par le diminutif de Belle; mais comme tout le monde se servit de ce nom, passé dans l'usage, il cessa bientôt d'être méchant.

Cette antipathie si injuste qui allait croissant, me désolait; souvent je formais le projet de partir, mais je prévoyais que le comte s'y opposerait.

Parmi les amis de Mlle d'Omeuse se trouvaient quelques jeunes gens, dont l'un marquant par son nom et aussi par sa personne: c'est le comte de Coisly. Il devait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans; il était alors très assidu dans l'hôtel; il était laid et mal bâti, malgré cela, séduisant. Ses manières sont empreintes d'une distinction admirable. Sans doute il passe sa vie dans les salons et en compagnie de jeunes femmes, et il y a pris une habitude de s'appliquer à plaire dont il ne se défait jamais; on le dirait constamment en train de manœuvrer sur un terrain difficile. En même temps dédaigneux, glacé, blasé, poli. Il a de la malice dans le regard, et de l'esprit quoique toujours pour des détails. Il m'a fait l'effet d'être insaisissable, fuyant, peut-être perfide. Enfin tel qu'il était, il avait du succès, et la plupart des jeunes filles qui venaient là en pa-

raissaient fort entichées. Pour elles, elles étaient charmantes, surtout quand on les voyait nombreuses, et ensemble ; peu ou point qui fussent réellement belles, mais toutes remplies de grâce, habillées en perfection, parées, et ayant spontanément les attitudes les plus élégantes et les mouvements les plus jolis. Les jours de réception, il y avait dans le salon de M[lle] d'Omeuse un va-et-vient léger de personnes, un bruissement de conversations et d'étoffes ; dans la belle saison, le salon étant situé au rez-de-chaussée, on ouvrait les fenêtres toutes grandes sur la pelouse claire du jardin. Chaque nouvelle arrivante demandait qui est venu, qui n'est pas venu, qui viendra encore ; pourquoi telle ne viendra pas, où chacune va aller tout à l'heure ; c'était tout. Après cela on goûtait, et il courait autour de la table un rire flûté, mobile, insignifiant, qui naissait et mourait de rien. On se serait cru chez des poupées faisant la dînette une fois de plus. Elles avaient l'air de ne se demander les unes aux autres que d'être luxueusement vêtues et délicieuses à regarder. Cependant en partant elles laissaient après elles un grand vide... Ajoutez qu'elles avaient chacune quelque flirt en tête, qui était le plus grave de leurs soucis.

M. de Coisly était particulièrement lié avec Mlle d'Omeuse ; néanmoins il semblait faire un peu la cour à toutes ses amies. Je pense que Béatrice aurait désiré qu'il la demandât en mariage ; il a un grand nom, plus tard il sera duc ; c'est de quoi lui plaire. Peut-être aussi l'aimait-elle réellement ; je ne m'en doutais pas alors : comment aurais-je imaginé un sentiment sincère à travers tant de frivolité ?

Lui en tous cas, dès les premiers jours, fit mine de me distinguer et de me prendre en amitié. Comme s'il avait deviné la sensation de gêne que j'éprouvais, il affecta de se comporter avec moi exactement comme avec les autres jeunes filles qui étaient là, et de la sorte il donna le ton à tout le monde.

Si Béatrice me faisait une observation cassante, au lieu que les autres personnes se dérobaient, lui sans se gêner lui adressait froidement quelque impertinence où se lisait l'intention de me venger. Il s'occupait de moi, me regardait, venait me dire quelques mots, me demandait mon avis — tout cela presque sans qu'il y parût, et avec une dextérité surprenante, car en un clin d'œil il était près de moi, à point pour ce qu'il voulait, et aussitôt plus loin, en somme discrè-

tement. D'ailleurs il ne m'inspirait aucune confiance, et l'idée ne me venait pas qu'il pût avoir de l'inclination pour moi. Ce manège qu'il avait dû faire déjà cent fois me paraissait hypocrite, puéril; néanmoins je ne pouvais m'empêcher de le remarquer et d'y faire attention. Aussi je me tenais sur une grande réserve. Il aurait dû se rendre compte que ses avances risquaient de me nuire, et pouvaient me compromettre même sans que j'y eusse donné le moindre signe d'assentiment. Mais il ne s'en souciait guère, je crois... Un jour qu'il s'amusait à prendre tour à tour les mains de chacune des amies de Béatrice, pour y lire leurs sentiments et leur avenir — elles s'y prêtaient d'autant plus volontiers que ce n'était qu'un prétexte à compliments — comme je le voyais obliquer peu à peu vers moi, redoutant ce colloque prolongé, je me levai et sortis.

Une autre après-midi, à très peu de jours de là, comme ces jeunes filles faisaient de la musique, elles me demandèrent si je savais chanter; je répondis que je connaissais des chansons de ma province; aussitôt elles de déclarer que c'était précisément là ce qui les intéresserait le plus, et qu'elles voulaient les entendre. Elles m'entourèrent, me prièrent; je cherchai un signe

d'approbation de Mlle d'Omeuse, mais elle se tenait à l'écart et ne parut pas voir ma question. Enfin je me décidai à chanter, j'eus du succès, tout le monde me félicita, et M. de Coisly avec un empressement particulier. C'est alors seulement que je rencontrai le regard de Béatrice, immobile et froid.

Aussitôt après on passa dans la salle à manger pour goûter ; à peine était-on assis que Mlle d'Omeuse se plaignit à haute voix qu'il manquait quelque chose sur la table, je ne sais plus quoi. Puis s'adressant à moi d'un ton coupant :

— Belle, vous auriez dû vous occuper de cela, au lieu de tant vous faire admirer. — Ces derniers mots bien détachés et cinglants.

— J'y vais, — lui dis-je, — et je voulus me lever.

— Non, restez là, — dit-elle, — c'est trop tard à présent.

Elle donna l'ordre à un domestique, et ajouta un geste d'impatience comme on fait en présence d'une personne qu'on ne peut plus supporter.

Tout le monde avait entendu, avec stupeur, je crois. Il y eut encore quelques bruits de conversation, sans doute prolongés à dessein; puis un silence implacable qui faisait mieux paraître ce qu'elle avait dit.

J'étais si humiliée et révoltée que je voulus m'en aller; mais ma voisine me retint doucement à ma place, de sorte que je demeurai là, baissant la tête, et sentant que malgré mes efforts des larmes venaient se suspendre à mes cils.

Le goûter se termina vite, sans que la gaîté fût revenue. Je pense qu'en général on désapprouvait Mlle d'Omeuse. Quand on fut de retour dans le salon, une de ses amies lui parla quelques instants à voix basse, évidemment à ce propos. Je me trouvais à quelques pas. Alors il se passa une chose absurde.

M. de Coisly s'approcha de Béatrice et lui dit en me désignant :

— Béatrice, vous vous conduisez très mal envers cette petite.

On fit cercle aussitôt. Béatrice le regarda d'un air de défi.

Il continua tranquillement :

— Vous devriez avoir honte.

Puis d'un ton presque impératif :

— Il faut lui faire des excuses, Béatrice... maintenant.

Mlle d'Omeuse parut suffoquée à cette seule idée. Mais lui toujours aussi calme, et comme si la chose allait s'accomplir le plus simplement

du monde, voulut me prendre la main pour me mettre devant Mlle d'Omeuse. Au contraire je me retirai, voyant quelle folie il faisait. Je ne lui avais du reste aucune reconnaissance, car je ne pensais pas qu'il y eût dans sa conduite générosité toute pure. J'avais le sentiment qu'il ne s'agissait pas réellement de moi, mais d'une querelle entre eux, d'une sorte de brouille d'amants, et de quelque soumission obscure exigée de Béatrice, dont je fournissais la circonstance. Mlle d'Omeuse avait sur le visage une expression d'amertume outrée. Cela dura quelques secondes; mais, comme je m'étais éloignée, la scène se termina là. Ensuite on s'appliqua à ne se souvenir de rien.

Le lendemain matin, vers dix heures, j'allais entrer comme à l'ordinaire chez Mlle d'Omeuse, lorsque j'entendis de l'antichambre un bruit de conversation. Je m'arrêtai. D'abord la voix du comte, conciliante :

— Voyons, — disait-il, — c'est grave cela... Il faut réfléchir. Tu me contrarierais...

Mais Béatrice l'interrompit avec vivacité:

— Non, tu ne sais pas ce qu'il en est. — D'abord cet arrangement ne m'a jamais convenu,

et à présent je n'en veux plus. J'aime mieux ne pas te dire les raisons.

Puis à nouveau la voix du comte. Mais je n'en voulus pas entendre davantage. Je ne doutai point qu'il ne s'agît de moi, et vraiment je ne pouvais m'en étonner ; cependant cela me fit mal presque physiquement. Je m'éloignai, et je retournai dans ma chambre. J'y réfléchis toute la matinée. Un peu avant midi, j'allai chez le comte et je me fis introduire dans son bureau. Je lui déclarai que j'étais décidée à partir. Il montra de l'étonnement. Je lui expliquai que Béatrice avait toujours été avec moi cassante, hautaine, en dépit de mes efforts pour lui plaire. Il protesta, me dit que je la connaissais mal, qu'elle serait fâchée de mon départ.

Je lui répliquai en racontant ce que j'avais entendu le matin même. Mais lui sans se troubler me dit que je m'étais trompée, qu'il n'était pas question de moi. Je fus déconcertée, mais il s'exprimait avec tant d'assurance que je le crus. Il ajouta que lui du reste ne pourrait consentir à mon départ, qu'il s'était habitué à ma présence, qu'il y tenait, que de toutes façons il s'arrangerait pour que je ne m'éloigne pas de Paris. Mais j'étais si étonnée de ce qu'il avait dit

au sujet de la conversation du matin, que je ne faisais plus guère attention à ses paroles.

Il se trouva qu'à ce moment Béatrice parut. Elle s'arrêta sur le seuil, surprise de me voir là. Je m'avançai vers elle et je lui dis qu'étant entrée le matin chez elle, j'avais entendu qu'elle causait avec son père, et j'avais saisi quelques mots durs et cruels que j'avais cru d'abord s'appliquer à moi ; qu'en conséquence j'avais voulu m'en aller de la maison ; mais M. d'Omeuse venait de m'apprendre que je m'étais trompée et qu'elle ne parlait point de moi.

Je vis à ces mots tous les traits de son visage se contracter.

— Mais non, — murmura-t-elle, — assurément non...

J'étais émue, je voulais lui dire qu'elle m'avait toujours jugée mal, que si jamais je l'avais blessée, c'était bien malgré moi et par ignorance uniquement. Mais comme je commençais ainsi, un coup d'œil rapide qu'elle échangea avec son père me montra clair comme le jour qu'ils me trouvaient bien naïve et que tous les deux venaient de mentir. Je fus si saisie que ma phrase commencée s'arrêta net. Ils virent que j'avais lu dans leur regard ; il y eut quelques

secondes de silence et d'immobilité, puis je sortis.

J'étais dans un grand embarras. Il était grave de m'éloigner de ma propre volonté et contre celle de M. d'Omeuse, étant donnée surtout la dépendance de mes parents par rapport à lui ; et puis, que faire ? où aller ? Toute l'après-midi je restai chez moi hésitante et troublée.

Le soir vers sept heures, je descendis et je rencontrai le comte dans un des salons du rez-de-chaussée. Il vint vers moi et me redit avec vivacité le regret qu'il aurait de mon départ. Nous causâmes quelque temps dans l'embrasure d'une fenêtre. Il me représenta ce que je lui avais moi-même exposé à Maille, combien ma situation était pénible dans ma famille, et tous les embarras qui m'attendaient. Il me dit que pour son compte il aurait un réel chagrin à ne plus me voir, ajoutant beaucoup de compliments. Son insistance, son ton pressant dépassaient ce que j'avais attendu. Il me demanda si je n'avais pas d'amitié pour lui ; je lui répondis loyalement que si, qu'il était une des bien rares personnes qui m'eussent témoigné un réel intérêt, que je lui en serais toujours reconnaissante, mais que l'hostilité de Béatrice m'était trop

douloureuse pour que je pusse demeurer auprès d'elle.

Il me dit alors qu'il ne voulait pas m'imposer ce sacrifice, qu'il me demandait seulement de rester à Paris, que je pouvais choisir d'y vivre où et comme je préférerais, que je n'avais qu'à exprimer un désir à cet égard pour qu'il fût aussitôt comblé. Cela du reste exprimé de façon suffisamment discrète ; de telle sorte que je ne fus choquée par aucune idée précise, et, que dans le trouble où j'étais, je ne compris même pas très bien. Cependant, instinctivement, j'eus peur ; sa présence m'avait toujours impressionnée ; l'obscurité avait peu à peu envahi le salon; prise d'effroi, je lui dis brusquement :

— Mais non, je veux m'en aller...

— Où ? — fit-il sèchement.

Je répliquai :

— Eh bien ! chez mes parents...

Ces mots tombèrent timidement dans l'ombre; il n'y répondit même pas, et je sentis tout ce qu'ils évoquaient pour lui d'images dédaignées.

La conversation s'acheva là-dessus. J'étais ce soir-là si désemparée que, une heure après, comme on sortait de table, le comte s'étant approché de moi, et m'ayant demandé si j'étais fâ-

chée de quelqu'une de ses paroles, je fis sottement signe de la tête que non. Sans rien répondre de plus, je me retirai.

Vers dix heures, comme j'étais chez moi, une femme de chambre que je ne connaissais pas, frappa à ma porte et entra. Elle me remit un billet de Mme d'Omeuse, qui me priait de venir immédiatement chez elle, en me faisant conduire par la servante. J'obéis. Nous descendîmes par un escalier de service, et nous atteignîmes par les derrières de l'hôtel l'appartement de la comtesse. Jamais encore elle ne m'avait demandée chez elle, et j'étais intriguée. On m'introduisit dans un boudoir long et étroit, orné de tentures sombres, et éclairé par deux candélabres chargés de bougies. J'y restai seule un instant. La comtesse entra, toute vêtue de noir. Elle que j'avais toujours vue effacée, repliée sur elle-même, je la trouvai au contraire agitée, excessive dans ses paroles et ses gestes, même bizarre, inquiétante.

Elle vint vivement vers moi, me prit les mains et répéta à plusieurs reprises lentement :

— Mon enfant ! mon enfant !... Chaque fois avec une intonation différente, reproche, pardon, cri d'alarme.

Je me demandai d'abord si elle perdait l'esprit. Mais je vis bientôt qu'il n'en était rien, et que simplement elle était au courant de la conversation que j'avais eue le soir avec le comte, soit que peut-être elle se fût trouvée là par hasard, mais plutôt parce qu'elle avait été renseignée par l'espionnage des domestiques.

Elle reprit avec plus de douceur :

— Alors, comment ? pure, intacte, sage ! Qui l'aurait cru ? Pas une petite rouée ! aveugle seulement...

Puis avec un nouvel éclat :

— Mais vous ne voyez donc rien ? Vous n'avez donc jamais ouvert les yeux ? Ces yeux, — ajouta-t-elle en levant la main vers mon visage d'un geste presque affectueux. — Alors qu'êtes-vous venue faire ici, où il n'y a que vice et perdition ? Coisly ! M. d'Omeuse ! Ma pauvre petite, il faut sauver votre âme ; allez-vous-en, partez le plus tôt possible ; faites n'importe quoi ailleurs. Heureuse que je suis de vous avoir prévenue à temps !

J'étais véritablement stupéfiée ; je me demandais s'il était vrai que je fusse ainsi au bord d'un abîme, sans m'en douter.

Elle me fit promettre que je partirais. Je lui

dis quelques mots de sa fille : pour toute réponse elle se contenta de répéter plusieurs fois le nom de Béatrice sans bienveillance.

Encore à présent je me demande si elle n'avait pas la tête un peu faible.

Elle tint à me remettre une enveloppe préparée à l'avance dans laquelle il y avait de l'argent. Je ne voulais point accepter ; mais elle insista avec tant d'autorité que je cédai. « Cela vous aidera », disait-elle. Plus tard, quand j'ouvris l'enveloppe, je vis qu'elle contenait une somme insignifiante ; — non que j'accuse sa générosité, mais sûrement elle n'avait pas beaucoup d'expérience de la vie, ni de quoi que ce fût.

De retour dans ma chambre, je ne pus dormir de toute la nuit, tant cette scène imprévue, théâtrale, m'était entrée avant dans l'esprit. Comment ne pas ajouter foi aux craintes de la comtesse ? Je me voyais entourée de dangers et de pièges obscurs ; comme à elle, le mal m'apparaissait partout, peut-être à tort, peut-être avec raison. J'avais hâte de m'éloigner, et l'impression que j'avais reçue était si forte que jusqu'à mon départ même, il me fut impossible d'en accueillir une différente.

Le lendemain, quand je vis le comte, j'eus

un mouvement d'effroi, qu'il remarqua. Je lui annonçai ma résolution nouvelle ; il protesta ; mais il s'aperçut vite qu'aucune objection ne m'atteignait.

— Enfin, d'où vient ce changement? — dit-il, — que s'est-il passé ?

Je ne répondis pas. Il finit par prendre un ton hostile et glacé, comme un homme offensé, qui pourtant aurait un jour le dernier mot. Mais je ne faisais attention à rien.

Quant à Béatrice, dès qu'elle connut mon prochain départ, elle parut ne même plus me voir; pas un mot, pas un regard, même point d'adieu; une indifférence totale : je n'existais pas.

Encore une fois je fus à table avec eux. La comtesse avait repris ses mêmes façons silencieuses et secrètes. Elle se retira dès le déjeuner terminé, sans m'adresser la parole, sans s'enquérir de rien, aussi étrangère que jamais à ce qui se passait autour d'elle.

*
* *

Ainsi me voilà à nouveau dans ma famille ; c'était la même maison, la même existence, mais dans ce décor immobile je me retrouvais bien

changée. Il me sembla alors que je jetais autour de moi un regard nouveau, sans illusions. Ce n'était point lassitude, car je sentais au contraire en moi plus de désordre et presque plus de violence ; mais j'avais dans l'esprit une clarté froide, avec une certaine volonté méchante de voir toutes les choses telles qu'elles étaient... Je ne raconterai pas le détail de ce temps-là ; j'aurais trop l'air de vouloir excuser ce qui est arrivé ; mais réellement j'étais très malheureuse ; ma vie me paraissait vide, condamnée, et il est arrivé ceci, que par défaut d'espoir, j'ai perdu peu à peu toute ma fierté, je me suis considérée moi-même et mon existence à venir comme une chose sans importance, perdue et déjà sacrifiée ; oui, c'est cela qui est cause de tout, qu'il ne me parut plus y avoir d'importance à ce que le hasard vînt et fît de moi ceci ou cela.

M. d'Omeuse écrivit à mon père que j'étais partie contre sa volonté, au mépris de ses services anciens et de ce qu'il était encore disposé à faire pour moi. Il passa quelque temps à Maille à l'automne, mais contrairement à son habitude il ne vint point nous voir : chez nous que d'attentes déçues ! que de réflexions à ce sujet ! que de commentaires ! Mon père, inquiet

et mécontent, ne me ménageait point les observations désagréables. Cependant j'avais de la répugnance à raconter les circonstances de mon départ. Je cherchais quelque autre situation, mais avec dégoût, et à l'égard de la vie même je n'avais que du dégoût. Je ne peux dire dans quelle mélancolie je passai cet été, la sorte de nuit qui était sans cesse devant mes yeux, ce désespoir au fond de mon cœur comme une masse lourde qui attirait tout à soi, ce refus de consolation...

J'avais cependant retrouvé Geneviève. Elle était à Pougues chez ses parents ; son frère, venu en congé de Paris, y passa quelques mois aussi. Je les voyais souvent.

Toutefois au début l'accueil de Geneviève m'étonna, car j'y lus une sorte de sévérité nouvelle, au lieu de ses manières d'autrefois qui semblaient appeler l'intimité et de parfaites confidences. Je lui dis quelques mots de mon séjour à Paris ; mais elle fronça aussitôt les sourcils d'un air mécontent, et en même temps, comme nous marchions l'une près de l'autre, elle me prit le bras et le serra, marque d'amitié, de protection peut-être... Je ne lui parlai plus sur ce

sujet. Je ne sais quelles réflexions elle avait faites pendant les années qui nous avaient séparées ; mais elle semblait à présent davantage repliée sur elle-même, plus uniquement pieuse, plus close aux choses extérieures, avec plus de rigidité dans l'esprit : assurément toujours bonne, affectueuse, délicate, et cependant jamais rien qui parût fléchir vers ma détresse. Je n'osais la lui confier ; j'avais peur de creuser entre elle et moi des abîmes ; cependant je crois que peut-être elle devinait, peut-être même elle savait trop... Il y avait entre nous de longs silences, mais point pénibles, car je n'ignorais pas la voie de ses méditations, et bien que je n'eusse plus d'ardeur à la suivre, j'avais à ses côtés un sentiment de bien-être comme en face d'un horizon très largement ouvert. Je passais souvent l'après-midi chez elle ; nous nous tenions dans le jardin, sous les arbres ; Albert venait s'asseoir près de nous pour lire ou causer ; c'étaient des heures calmes. Quelquefois nous restions sans rien dire, suivant chacun nos pensées ; elle, absorbée, le regard immobile, profond, comme fixé sur un monde invisible que je reconnaissais bien pour en avoir autrefois eu moi aussi dans les yeux le reflet limpide et la nostalgie.

Albert était un peu plus jeune qu'elle, mais jeune surtout par le caractère, et elle avait gardé de leur commune enfance l'habitude de le considérer un peu comme un enfant. A l'exemple de sa sœur, il me montrait beaucoup d'amitié. Lui seul dans leur maison paraissait comprendre la sympathie que Geneviève avait pour moi : cependant, à vrai dire, il ne la comprenait pas... Je le devinais infiniment faible, incertain, délicat, presque maladif; peut-être m'aurait-il moins plu s'il ne s'était pas rencontré un accord entre sa nature profonde et mon découragement d'alors. Je causai avec lui ; il connut la désolation où j'étais, l'amertume des dernières années, tout ce qui était silence avec Geneviève ; il écoutait, approuvait, ajoutait peu ; il me disait qu'il s'ennuyait à Paris, y vivait très seul, craignait ses camarades qu'il trouvait grossiers. Il aimait à se tenir près de Geneviève et de moi, lui-même presque féminin dans ses manières, point gênant, ne parlant guère. J'allais voir Geneviève quand je pouvais. Il y avait dans leur jardin un ruisseau qu'on avait, sur une certaine distance, creusé et élargi en canal. Nous nous asseyions près de là ; on voyait l'eau du ruisseau arriver en courant, fraîche, filant droit entre ses rives

de pierre, puis s'étalant en une surface polie : cela retenait les yeux sans fin. Geneviève se mettait d'ordinaire entre nous ; et de cette habitude d'être ensemble il naquit d'abord une entente douce. Puis peu à peu je devins certaine qu'Albert m'aimait ; non qu'il eût rien dit, rien témoigné ; mais ses gestes, ses attitudes, ses volontés, qui pour d'autres étaient des gestes, des attitudes quelconques, je voyais avec évidence qu'ils étaient inspirés par moi. Je lisais derrière, j'en découvrais le sens caché ; pour ainsi dire je me voyais au centre de tout ce qu'il faisait : et moi, d'ordinaire si soumise à ce qui m'entoure, que tout ravit ou désole, j'étais touchée de me trouver à mon tour souveraine de la peine et de la joie. Je lui en savais gré infiniment ; et ainsi, dans le silence, dans l'ombre, presque malgré nous, il se créa entre lui et moi une entente nouvelle et particulière, qu'ignorait Geneviève. J'aurais souhaité que cela durât longtemps, toujours, cet accord double avec lui, avec elle, cet accord double qui m'environnait de profonds échos. Mais déjà cependant je pressentais que cette harmonie allait se rompre : car mes pensées peu à peu inclinaient et versaient toutes d'un seul côté... Oui, c'était ainsi, dans le

silence, dans la paix, sans qu'il y parût... C'est étrange qu'un tel événement, quand on l'a vécu soi-même, de l'intérieur pour ainsi dire, et qu'on y a jeté une fois un regard ébloui, semble une chose neuve et unique même quand c'était la plus banale histoire du monde.

Albert devait retourner à Paris au début d'octobre et déjà je prévoyais avec angoisse le vide que ferait son départ. Il aurait fallu sans doute ne plus venir, l'éviter, le fuir ; je savais qu'une telle inclination serait sans issue acceptable ; je le connaissais faible de caractère, incertain là où il aurait fallu un grand courage ; je savais aussi que ce n'était point lui qui pourrait recevoir toute mon âme, qu'il n'y aurait jamais une unité véritable de nos sentiments, rien d'absolu, rien d'éternel. Alors pourquoi m'attarder ? A quoi bon ? Cependant je laissais passer et s'enchaîner les heures ; je fermais les yeux sur moi, sur ce que j'étais, sur mes volontés anciennes et familières, comme si j'avais trouvé une joie amère, un arrière-goût de liberté et de vengeance à cet entraînement hors de mon passé. C'est ainsi que peu à peu il devenait puissant sur moi, fort de mon désespoir, de ma lassitude, de mon désir étouffé de vivre, lui cependant faible,

frêle, chancelant, mouvant, faible par lui-même, mais fort pour moi.

Lorsque j'étais restée un peu tard chez eux, souvent ils m'accompagnaient tous les deux du côté de ma maison, ou bien quelquefois Albert seul. Or, un soir de cette fin de septembre, deux jours avant son départ, comme je m'en retournais vers sept heures, et qu'il était déjà nuit, il m'accompagna seul parce qu'un orage menaçait. Il faisait une chaleur lourde et immobile, et le ciel était chargé de nuages. On entendait dans l'obscurité de grosses gouttes de pluie crépiter sur le feuillage le long de la route. J'étais troublée ; nous marchions vite, en silence, et à mesure que ce silence durait et s'aggravait, je redoutais davantage les paroles qu'Albert pourrait dire. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à une petite distance de ma maison ; je l'engageai à retourner chez lui pour éviter l'orage, et je lui tendis la main. C'est alors que brusquement, d'une voix pleine de sanglots, il me dit son désespoir de partir, ce qu'il avait éprouvé auprès de moi depuis longtemps, enfin ce que j'avais deviné et je savais déjà. Il avait retenu ma main, et la serrait ; il avait l'air de vouloir être protégé contre sa peine. J'étais en face de lui, interdite, sans

mouvement ; et si j'étais bouleversée ou au contraire glacée et indifférente, je ne le savais même pas : en tout cas non point déchirée de sentiments contraires, non point traversée d'espoirs ni de remords, mais l'âme immobile et hors d'atteinte comme en un instant unique de songe et de fatalité. Et à ce moment les nuages s'étant ouverts tout à coup, et ayant montré un grand morceau de ciel clair d'astres, je ne remarquai presque plus rien d'aûtre que cette tombée d'étoiles dans mes yeux.

Puis les gouttes de pluie se firent plus lourdes et plus nombreuses. Nous nous séparâmes ; il s'éloigna, courant presque, et j'entendis sur le chemin fuir et se perdre ses pas pressés.

Ensuite la soirée, la nuit sans sommeil ; la pluie, des torrents de pluie, et ce souvenir qui brillait dans les ténèbres. Je me revoyais moi-même près d'Albert avec mon attitude, mon silence ; l'amour que j'avais pour lui me semblait, dans cette vision fiévreuse, transparaître presque autour de mon front : alors je m'effrayais de cette clarté sur moi, de cette clarté offerte à son regard. Les plus chétifs détails revenaient m'émouvoir, et déjà je me sentais comme prise au piège dans ce souvenir trop précieux.

Le lendemain dans l'après-midi, je retournai chez Geneviève, comme il avait été convenu avec elle. C'était le dernier jour où je devais voir Albert. La pluie était tombée encore dans la matinée. Bien que le temps fût très refroidi, nous allâmes encore une fois nous asseoir tous les trois sous les arbres. La terre était molle de pluie, le jardin avait l'air alourdi, fatigué, et était plein de senteurs d'orage. Il faisait un jour clair, froid, net ; le ruisseau était gonflé et courait avec bruit ; le vent chassait les nuages rapides.

Geneviève était entre nous, avec son regard grave ; nous rapprochés, serrés contre elle — cependant pour la première fois séparés d'elle, car nous savions que nous avions commencé à la trahir. A l'extérieur rien de changé ; et pourtant plus d'intimité. J'avais dans l'esprit une clarté sévère comme celle qui était sur les choses, cette lumière froide, terne, brisée qui se lève sur le lendemain d'un grand effort ou d'une fête éclatante ; et à travers ce présent lucide, le souvenir de la veille revenait par ondées violentes, faisant brusquement passer, dans mes yeux fixés sur le bassin, des abîmes pleins d'étoiles.

*
* *

Albert partit le lendemain ; il retourna à Paris ; je ne le vis plus de plusieurs mois, car il ne revint qu'au commencement de janvier, et pour peu de temps. Je restai avec mes parents, et je passai avec eux le long hiver qui suivit, dans notre maison de la forêt. La neige était tombée en abondance dès les premiers jours de décembre, et pendant des mois, elle ne cessa de revêtir le sol et les arbres ; elle chargeait lourdement les chênes, les sapins ; même au milieu des taillis, elle couvrait la terre comme un drap blanc. Représentez-vous notre petite maison ainsi enveloppée, et séparée de tout ; cette monotonie, cet étouffement ; la neige qui tombait durant des heures et des heures avec un bruit doux, ouaté, que l'on croyait entendre, lorsqu'on prêtait l'oreille, jusqu'aux extrémités de la forêt, comme un vaste murmure mystérieux et désolant. Vous savez notre vie dans la maison ; je ne parle pas de sa simplicité, mais de cette façon d'être, étroite, mesquine, terre à terre, cette sorte d'animosité inconsciente contre toute distinction de sentiments et de manières.

J'avais beau être réservée, patiente ; j'étais exposée à mille critiques de la part de mes parents. Sûrement, il y avait quelque chose en moi qui blessait profondément leur affection et leurs idées. Nos mornes après-midis s'écoulaient dans la pièce du rez-de-chaussée que chauffait un poêle ; les carreaux des fenêtres étaient à demi embués de vapeur, et bientôt le soir venait les assombrir ; on n'apercevait au travers que la perchée des corbeaux au faîte des arbres, et sur la route glacée quelques rares passants.

J'avais alors de la vie une image si décolorée, elle m'apparaissait si brève, vaine, vide, environnée par la mort, que j'aurais voulu corriger tous les élans de mon cœur par cette vision désabusée. Je prenais, par moment, la résolution de n'avoir désormais que des pensées qui seraient juste à la mesure de ma destinée : être humble, petite, sans désir, sans espoir, sans regard jeté au loin, avec quelque chose de chétif, borné, sagement étroit, comme il convenait en ce coin perdu de l'hiver et dans une si petite maison. Je m'y appliquais quelques jours ; puis cette volonté, elle-même trop vaste, se brisait. J'éprouvais dans ces jours accablés un besoin invincible de me détacher des circonstances pré-

sentes, de m'en séparer, de les effacer à mes yeux, de m'y rendre étrangère ; et c'est pourquoi l'amour d'Albert me captiva toute, car il me composait comme un autre monde où je vivais par delà ma vie. C'était un renoncement total, puis un don de moi-même lointain et merveilleux ; pour bien comprendre ce mouvement d'âme où je me perdais, il faudrait avoir ressenti le même besoin d'oubli, et cette lassitude de ma propre vie, qui renaissait à chaque aurore.

*
* *

Lorsque Albert revint au mois de janvier, la première fois que je me trouvai en sa présence, je fus interdite et gênée ; mes songes, envolés vers lui, maintenant s'étonnaient et hésitaient. Lui avait des façons humbles et presque suppliantes, comme pour témoigner que pendant cette longue absence, il n'avait eu d'autre pensée que moi. Il passa à Pougues deux ou trois semaines, pendant lesquelles je le vis souvent. Plusieurs fois, sa sœur et lui vinrent me chercher chez moi, et nous nous promenâmes ensemble dans la forêt. Nous eûmes quelques belles journées ensoleillées ; le sol était toujours

revêtu de son tapis de neige ; une mince glace couvrait les ruisseaux ; çà et là, apparaissaient les pâles fleurettes de l'hiver, que nous nous amusions à cueillir. Au cours de ces promenades, il y eut entre lui et moi des aveux, des promesses, que la présence de Geneviève faisait secrets et voilés ; il y eut un jeu puéril, des serrements de mains, des fleurs offertes et reprises, des gestes tendres ou passionnés... Hélas ! il s'agissait pourtant de bien autre chose que de ce menu et gracieux plaisir : pour moi, cette joie claire et jolie s'épandait sous un ciel d'angoisse.

Tout ce qu'il y avait en moi de grave, de sévère, tout ce qui touchait à mes secrets planait loin au-dessus de ces instants faciles, et je comprenais qu'il n'y aurait point d'harmonie, point d'accord possible entre cette clarté immobile et ce bonheur où je me laissais indéfiniment prendre et engager. Le désespoir d'une séparation prochaine, l'effroi de ma solitude recommencée, tant d'obstacles invincibles entre Albert et moi, enfin je ne sais quel au-delà tragique menaçaient ces heures riantes, tandis qu'elles brillaient sur la neige. J'aurais voulu être aveuglée par un bonheur éclatant, je souhaitais parfois m'abandonner à mes rêves et m'y sentir sombrer...

Albert, une fois, me supplia de ne jamais le quitter, de ne plus me séparer de lui ; il était pâle et tremblant, il jurait qu'il m'aimerait toujours ; il appuya son front contre mon épaule ; il disait qu'il ne pourrait vivre sans moi, il me demandait d'abandonner ma famille et de m'enfuir avec lui. Et moi qui avais dans mes pensées ce qu'il avait sur les lèvres, comment aurais-je pu m'étonner de ces paroles ? Folle minute, sans doute : mais qu'est-ce qui n'était alors folie, songe et mensonge? La réalité même et l'image de mon existence perdue dans l'hiver de la forêt, quand je me la représentais tout à coup, était parée d'une lumière absurde et étrange... Ainsi s'écoulèrent quelques après-midi sous le dôme léger et aérien des bois dépouillés. L'hiver mettait partout sa pureté splendide, son éclat, son grand vide ; les troncs des arbres s'élançaient vers le ciel comme des colonnes légères ; l'air était vif, le silence infini. Bonheur, amour, détresse, tout était immense, exalté.

*
* *

Albert repartit bientôt pour Paris. Je me promenai encore quelquefois avec Geneviève ; mais

elle ne savait rien de nos sentiments. Dès les premiers jours, j'avais soupçonné que cet amour, fait surtout peut-être de l'attrait et du plaisir d'aimer, aurait à son regard intact un aspect trouble et vulgaire, qu'elle eût dédaigné. Et plus tard, lorsque mes sentiments furent devenus violents, impérieux, dominateurs, je n'aurais pour rien au monde consenti qu'elle y jetât les yeux. Car elle ne comprenait pas ces choses, elle était naturellement sereine, libre à l'égard de ses propres inclinations ; toute passion lui eût inspiré de l'effroi, et rien qu'à lire ces signes de faiblesse et de fatalité, il lui eût paru que je buvais à une coupe empoisonnée, et peut-être à la coupe du plus grand mal.

Je n'ai jamais cessé de la considérer comme très supérieure à moi ; mais — et ceci sans doute est étrange — je n'avais peut-être pas alors plus qu'auparavant l'impression d'être séparée d'elle par des abîmes. Malgré ce qu'il y avait en moi de rebelle et de troublé, à ses côtés je me trouvais dans une atmosphère libre et haute où je respirais mieux ; oui, même en ces temps où j'étais sur le point de céder à un entraînement qui l'eût indignée, lorsque j'étais près d'elle et que je la voyais prise en ses pensées, il me sem-

blait que je la comprenais bien. Car j'ai eu l'idée plusieurs fois, même au cours de cette passion coupable, que ce besoin d'au delà, ce désir de quelque chose d'extrême qui la faisait, elle, détachée et pure, ce désir était aussi le mien, ou plutôt qu'il était au fond de tous les miens. Comme elle, j'aspirais à une sorte de bien infini, auprès de quoi les hasards de ma vie ne comptaient pas.

Seulement comment pouvais-je espérer que cet amour comblerait une attente si prodigieuse? Est-ce que je n'avais pas remarqué souvent qu'Albert ne savait rien d'un tel sentiment? Je me souviens que ce jour où nous nous promenions dans la forêt et où il m'avait serrée une seconde contre lui, j'avais senti qu'en cet instant il était une partie de moi qui s'éloignait, qui s'envolait, que le présent ne pouvait contenir. Albert s'était écarté ensuite de quelques pas pour casser une petite branche de sapin sur laquelle de la neige était étalée; il la tendit au bout de son bras pour me la montrer; il en fit tomber la neige, et me dit qu'il la garderait comme un souvenir. Il paraissait absorbé, possédé par ce moment de bonheur, tandis qu'à moi au contraire cette brève scène paraissait petite, surpre-

nante, comme si j'y avais été à demi étrangère. Il y avait je ne sais quoi d'absent... Mais alors d'où donc est venu que, par la suite, cette minute s'est au fond de ma mémoire parée de mensonges et de promesses? Pourquoi chacun de ses détails semblait-il ouvrir un royaume d'espérances : cette poussière de neige qui s'éparpillait en tombant, ce geste, ce léger rameau?

*
* *

A présent faut-il continuer, préciser? J'aurais beau accumuler les circonstances et me rapprocher toujours avec plus de détails du moment où je suis partie de ma maison pour rejoindre Albert, il y a là, malgré tout ce que je pourrais dire, une rupture, un événement brutal et violent, séparé de ce qui l'a précédé.

En tout cas, ne croyez point que je me sois jamais fait illusion sur ma conduite; je ne me suis prêtée ni alors ni depuis à l'embellir par des raisons lointaines et des excuses passionnées; j'en ai connu la vulgarité, que dis-je, je l'ai acceptée, je l'ai voulue, et cela même dans les jours où le mouvement de mes pensées ou bien le décor des circonstances paraissait déployer un rideau de songes et de poésie.

Albert m'écrivait, il me suppliait de me rendre auprès de lui, il vint même secrètement jusqu'à Pougues. Je le voyais avec une reconnaissance passionnée souffrir d'amour pour moi ; j'étais ce à quoi il tenait le plus au monde, dans ces jours désolés où à mes propres yeux je n'étais rien... J'avais fini par prendre l'engagement d'aller le retrouver à Paris.

Voici donc venues les dernières semaines que j'ai passées à Pougues, semaines lourdes, amères, cruelles. Le froid, la neige s'étaient, cette année-là, prolongés très tard ; le ciel était resté constamment sombre et voilé, lorsque, aux premiers jours d'avril, les nuages s'envolèrent; il n'y eut plus qu'une voûte d'azur éclatante : mais point de vie encore, point d'ombre, point de verdure. Le soleil vif et presque cruel piquait le visage et les mains ; l'atmosphère était oppressante, accablante; les arbres dressaient des branches grêles et noires. C'étaient une attente, un silence illimités... Avez-vous jamais assisté à cette aube aride du printemps?

Bien que j'eusse donné ma parole à Albert, je demeurais pourtant dans une hésitation immense et troublée. J'avais beau me répéter que sacrifier ma vie, c'était perdre et sacrifier bien

peu; j'avais beau détester mon existence présente, à chaque instant renaissait un regret désespéré; on dirait que dans ces lentes épreuves des chagrins, il se forme un arrière-plan de l'âme où tout est confondu, le désir et la nécessité, l'ardeur et la lassitude, les extrêmes clartés, les printemps et les automnes.

Souvent je sortais et je me promenais seule dans la forêt. Par ces premiers beaux jours inertes, toute méditation est lourde et pèse sur le front. J'allais parfois jusqu'à la lisière des bois et je m'arrêtais devant l'étendue des champs ensoleillés; les sentiments qui m'avaient agitée semblaient accourir ensemble de chaque point de l'horizon : amour, solitude, amitié, tristesse étouffante et même songeries mystiques, tout était présent en même temps, au point que j'avais l'âme ployée... Près de moi un ruisseau pétillait au soleil entre les joncs séchés, et dans le bois désert retentissait le premier chant des oiseaux, espacé, rare, étonnant.

J'ai menti à mes parents, menti à Geneviève; je leur ai dit que j'avais besoin d'aller à Paris pour une situation qu'on me proposait. Maintenant que j'étais décidée, j'avais la sensation d'aller et venir dans une vie ancienne.

Je me souviens bien de la circonstance où j'ai vu Geneviève pour la dernière fois. Ce fut à la messe, le dimanche des Rameaux, une semaine avant mon départ. Encore une journée splendide; le soleil brûlait la place de l'église, des mendiants offraient à la porte des branches de buis. Pendant l'office je voyais Geneviève à quelque distance devant moi; je fus tout le temps dans une agitation folle de pensées, et je mettais une sorte de violence à observer ce qui se passait. Ce jour-là le prêtre sort de l'église, puis frappe à la porte avec la croix pour demander l'entrée, symbole de l'entrée dans Jérusalem, et les chants alternent et se répondent de l'intérieur à l'extérieur. C'est l'habitude là-bas que les paysans sortent avec le prêtre, et si à ce moment les vents viennent d'Orient, c'est pour eux un présage de belle récolte; or, cette fois ils rentraient animés et contents parce qu'il avait soufflé des vents heureux. Ces symboles, ces signes, ce langage mystique éveillaient en moi tant de souvenirs!

La messe terminée je sortis, et je m'en allai rapidement; or, comme je m'éloignais ainsi, suivant un chemin creux, Geneviève me rejoignit; elle se mit à marcher près de moi, et elle

me demanda d'un ton de reproche pourquoi j'étais partie sans l'attendre.

— Oh! — lui dis-je sans me retourner, — ne m'accompagnez pas... Laissez-moi, Geneviève, et désormais ne m'aimez plus...

Elle répondit :

— Mais je ne pourrais pas! Quand je le voudrais, je ne pourrais pas. C'est une chose dont on n'est point maître.

— Oui, — lui dis-je en m'arrêtant tout à coup, les yeux pleins de larmes; — je le sais : c'est ainsi, c'est ainsi...

*
* *

Voilà. Je ne l'ai pas revue... Je ne la reverrai jamais.

Et maintenant que deux années sont passées, c'est une chose étrange et contraire à ce que vous devez supposer, que mieux je me représente le détail de ce temps-là, plus mes regrets s'atténuent et s'effacent. Dans l'ensemble il m'est douloureux d'y penser; c'est une tache dans ma mémoire, un point sombre; mais lorsque je reprends par le menu mes souvenirs, il me semble être entraînée à nouveau sur la même pente in-

sensible des causes et des moments. Car si je vous dis que j'ai souffert, pour vous ce ne sont guère que des mots, et de même si je dis que j'aimais; mais, pour moi, mes sentiments eux-mêmes se raniment en foule comme des réalités, et ils portent encore à présent une marque de certitude inévitable que je ne saurais traduire...

DEUXIÈME PARTIE

UN PETIT MONDE

I

Il m'est arrivé déjà, mon ami, de vous parler du drame qui éclata, il y a quelques années, dans le coin de province retiré et paisible où j'avais passé mon enfance, et qui y mit tout à coup des fureurs et du sang ; on vit alors, dans un conflit tragique, se heurter paysans, bourgeois et nobles. Depuis longtemps je me suis proposé d'éclaircir ces événements qui m'avaient impressionné non seulement par leur violence pathétique, mais surtout parce que j'y croyais reconnaître, comme reflétés et réunis dans un miroir étroit, bien des aspects de la vie d'aujourd'hui. Il est vrai que chaque fois que je retourne dans le village de la Nièvre où ces circonstances se sont déroulées, je m'étonne de

voir qu'il n'en est point resté de traces, même dans la mémoire des hommes. On dirait que tout s'est effacé sur l'heure. Les gens du pays daignent à peine se souvenir, et si on les interroge, d'ordinaire ils écartent la question avec un geste vague, comme s'il s'agissait de faits déjà légendaires et perdus dans le passé. Pour moi, tout au contraire, plus je reviens en ces lieux, plus ce passé me semble proche et vivant ; devant l'amphithéâtre vaste et gracieux qui s'étage autour de la petite ville de Pougues avec ses collines rondes, ses jardins, ses bois, ses villages riants, avec les deux promontoires que la montagne jette jusqu'à la Loire lumineuse, chaque fois ma pensée se reporte vers les personnages principaux de ce drame, en ce décor de leurs infortunes ; leurs images errent sur les chemins, plus réelles pour moi que les gens qu'on y croise ; sans cesse leurs figures se représentent à mes yeux : Isabelle, dont je vous ai dit un jour la jeunesse et les malheurs ; Béatrice, orgueilleuse et violente, qui la haïssait ; le comte d'Omeuse, dont je vous entretiendrai aujourd'hui davantage : figure haute et singulière, si dénué de scrupules, si libre, si hardi, si avide, si blasé, héros et victime de ces événements...

Je ne me propose pas en ce moment de vous conter le désastre où sombra sa fortune et où il perdit la vie ; peut-être essaierai-je un jour d'en faire l'histoire, et m'appliquerai-je à débrouiller les fils compliqués de l'intrigue et du malheur. Aujourd'hui je veux seulement réunir quelques souvenirs datant d'une époque un peu plus ancienne, rappeler des scènes que pour la plupart le hasard a fait se dérouler devant moi, qui précédèrent de plus de deux années la crise dernière, mais où, sans doute, des yeux avertis en auraient aperçu déjà l'annonce et le signe.

Toutefois, avant d'aborder ce récit, qu'il me soit permis d'évoquer la mémoire d'Isabelle : elle paraîtra rarement dans ces pages, et pourtant c'est elle qui, même absente et lointaine, c'est sa lourde destinée, c'est le péril de son âme douloureuse qui donne à ces événements leur sens et leur prix. Dès que je songe à ces jours troublés, je la revois d'abord. Elle avait été mon amie ; elle était toute mêlée aux clartés de ma première enfance ; dans ces bois, ces prés, plus tard témoins de ses pleurs, nos sentiments et nos rêves s'étaient éveillés en même temps, pareils et confondus : aussi son image m'est toujours apparue depuis avec cette aurore

derrière elle... Je l'ai trop connue pour jamais pouvoir la condamner ou la maudire. Elle était vibrante, sensible, âme riche, insatisfaite, ouverte à tous les désirs ; elle a fléchi comme une tige qui porte une fleur trop superbe et trop lourde. Pour moi elle est restée non seulement belle de l'éclat dont la nature l'avait parée, mais encore belle de son infortune, de son désespoir, et même, par un mirage secret de mon savoir sur elle, belle de ses fautes...

Son père régissait une partie des bois du comte d'Omeuse, qui venait d'acquérir de grands biens autour de Pougues, et d'élargir immensément le petit domaine hérité de ses ancêtres. Il avait été longtemps garde-chasse du comte ; il s'était marié tard ; il vivait avec sa femme et sa fille dans une maisonnette située dans la forêt qui commence au delà de Pougues, derrière la colline de Soulangy. Ma mère et moi habitions à peu de distance de là, dans le petit village de Maille, entre Pougues et la forêt. J'avais à peu près le même âge qu'Isabelle, je la voyais souvent. Il y avait alors sur toute sa personne une marque rare et exceptionnelle, un charme presque douloureux ; c'était une ardeur de vie singulière unie à je ne sais quoi de grave et de pen-

sif ; elle aimait jusqu'au ravissement les matinées pleines d'abeilles et de rosée, les couchers de soleil rouges au-dessus de la Loire inerte ; elle envoyait avec passion des baisers aux nuages, elle se penchait sur les ruisseaux avec l'air d'écouter des choses inconnues.

Nous nous promenions ensemble dans les bois, nous découvrions le monde autour de nous, et la tendresse que je lui portais emplissait l'univers jusqu'aux étoiles. C'était le temps où le comte d'Omeuse, subitement enrichi, faisait abattre le vieux manoir branlant de ses pères, et bâtissait sur la colline de Maille un château vaste et somptueux. Cette demeure surpassait en magnificence toutes les constructions du voisinage ; on creusait un bassin, on dessinait un parc qu'on entourait de murs ; de nombreuses équipes d'ouvriers travaillaient en chantant. Je ne sais si c'était une illusion de notre enfance éblouie, ou si nous ne faisions que ressentir ce que bien d'autres éprouvaient : en voyant surgir de terre ce château superbe, il semblait à Isabelle et à moi qu'un souffle nouveau d'allégresse et de vie passait sur toute la région ; c'était comme un heureux présage, c'était une promesse merveilleuse, que la suite n'a point tenue.

Combien de fois Isabelle et moi, par les matins d'été, nous nous sommes attardés à suivre des yeux, à la côte de Maille, les lourds attelages chargés de pierres que les rouliers brutaux excitaient du fouet et de la voix, tandis que déjà, au-dessus de la ligne sombre des sapins, le château du comte dressait deux tourelles blanches, comme le signe triomphant de sa fortune immense et nouvelle...

Même en ces lointains de son enfance, Isabelle éprouvait déjà les premières atteintes du dissentiment qui devait par la suite s'aggraver sans cesse entre elle et ses parents. Eux étaient de manières et d'idées simples et communes, juste au niveau de leur condition ; la distinction innée d'Isabelle, sa sensibilité extrême, les aspirations élevées qui se faisaient jour en elle, les surprenaient et les choquaient. Son père, croyant bien faire sans doute, ne cessait de réprimander chez elle tout ce qu'il ne comprenait pas. Et sans doute il était vrai que les inclinations de son âme ne convenaient ni à sa fortune ni à la destinée qui s'offrait à elle ; là fut son malheur toujours : mais ses parents semblaient prendre à tâche de le lui faire tout de suite connaître, au lieu d'adoucir ses premiers pas.

Entre mille souvenirs de ce temps, je revois le soir du jour où elle fit sa première communion. Nous fûmes invités, ma mère et moi, à dîner chez elle avec quelques personnes. Le matin, je l'avais vue après la cérémonie sortir de l'église, sous le porche, parmi la foule qui s'écoulait ; elle s'avançait radieuse, la figure parée d'une lumière céleste, tandis que derrière elle, dans le fond obscur, brillaient les flammes ovales des cierges, cerclées de bleu. Or ce soir-là, à la fin du repas, lorsque quelques convives déjà s'étaient levés et avaient passé dans la pièce voisine, elle se mit à pleurer ; penchée au-dessus de la table, le visage dans les mains, elle laissa couler des larmes abondantes, inépuisables ; ses sanglots l'étouffaient. Sa détresse paraissait si immense qu'aucune des personnes présentes ne tenta seulement de la consoler, et elle-même ne cherchait ni à s'enfuir, ni à se cacher. Je pressentis qu'elle pleurait maintenant sur la fin de cette journée éblouissante, sur cette robe d'un jour qu'elle ne remettrait pas, sur cette présence divine qui l'avait élevée un moment au-dessus d'elle et dont sans doute le contact l'avait déjà fuie.

Ayant à ce moment jeté les yeux autour de



moi sur ce décor assez vulgaire, le contraste entre la profondeur de vie intérieure que révélaient les larmes d'Isabelle, et l'existence médiocre où elle était enfermée, me blessa comme une injustice, et m'inspira pour elle une subite pitié. Et bien des fois depuis cette même pitié m'est revenue au cœur, bien des fois les incidents de la vie d'Isabelle m'ont remémoré cette soirée de fête : je l'ai revue, elle, vêtue de blanc, dans cette chétive salle à manger, à la fin de ce dîner, le visage incliné sous la lampe, son corps frêle secoué de sanglots, en proie à cette souffrance tout idéale qui menaçait de la briser.

Notre amitié ne dura guère au delà de sa treizième année ; un jour le comte d'Omeuse la vit, et, frappé de son intelligence et de sa beauté, il offrit à ses parents de la faire élever à Nevers au couvent du Sacré-Cœur. Ils acceptèrent avec joie ; pour elle, elle fut surtout contente à la pensée de retrouver là-bas la fille du directeur de la fonderie de Pougues, Geneviève Arlet, avec qui elle avait fait sa première communion. Lorsqu'elle m'annonça cette grande nouvelle de son départ, j'en eus beaucoup de tristesse ; nous nous promenâmes encore quelquefois dans les bois familiers ; l'automne finis-

sait, et j'étais bien sûr qu'une fois l'hiver passé, je ne la retrouverais point pareille...

Elle revint seulement pour les vacances de Pâques, qu'elle passa chez ses parents, dans sa maison de la forêt. Etait-ce réellement Pâques? N'était-ce pas plutôt la Pentecôte? Je ne sais plus exactement ; en tous cas c'était le printemps, un printemps déjà éclos, émouvant de blancheur et de mélancolie. Le jour où j'allai la voir, il faisait une après-midi sans soleil, un peu terne ; je suivais seul la route, et je savais que j'allais souffrir. Je la trouvai dans le jardin devant la maison ; elle m'accueillit avec plaisir, et cependant aussitôt j'eus l'impression que c'en était fait de notre intimité d'autrefois. Non qu'elle fût dédaigneuse ou prétentieuse, comme je l'avais craint, mais mille choses étaient changées ; son visage s'était affiné, ses manières avaient plus de réserve ; je la sentais loin de moi et sortie de l'enfance : « Hélas! pensais-je en la regardant, vous voilà grande... » Ces mots me revenaient sans cesse à l'esprit; ils me semblaient fondre dans ma bouche, et je serrais mes lèvres pour me retenir de pleurer : « Hélas! vous voilà grande... »

J'entendis soudain de l'autre côté de la haie

un appel vif et joyeux auquel Isabelle se levant répondit aussitôt ; je tournai la tête, je reconnus sur le chemin sa compagne du couvent, Geneviève Arlet, qui était en vacances comme elle, et qui venait la voir ; elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et se tinrent enlacées. Je compris que c'était la nouvelle amitié qui m'avait pris le cœur d'Isabelle ; mais il était si visible que dans cette affection elles avaient mis toutes les deux le meilleur d'elles-mêmes, que j'en étais jaloux sans en être fâché. Leurs deux cris de joie si vibrants, je les entends encore. Hélas ! plus tard elles se sont rencontrées de même au bord d'un autre jardin...

*
* *

Pendant les années qui suivirent, elle passa d'ordinaire chez ses parents les mois de vacances, août et septembre, mais le reste du temps elle ne faisait chez eux que de rares et courtes apparitions. Elle se plaisait au couvent et elle avait hâte de s'y retrouver ; elle était chez elle constamment froissée par les taquineries de son père, par la désapprobation silencieuse de sa mère, souvent aussi par le ton des conversations ; elle

ne désirait que retourner parmi ses compagnes, près de Geneviève Arlet qui l'aimait et la conseillait. Cependant par l'effet même de cette éducation, l'abîme qui la séparait de ses parents s'élargissait chaque année davantage. J'avais, moi aussi, quitté Pougues ; je vécus à Nevers, puis à Paris : aussi je n'avais guère d'occasions de la rencontrer ; quand elle sortit de pension à dix-huit ans elle demeura dans sa famille quelques mois, et je la vis une fois alors. Elle ne me dit rien d'elle-même et de ses sentiments, mais elle me fit une impression singulière, elle était d'une beauté surprenante, faite de contrastes, d'une expression à la fois rêveuse et violente, douce et impérieuse. Il paraissait même dans ses traits quelque chose d'un peu maladif, dû sans doute à ce conflit continuel qu'était sa vie et aux perspectives d'un avenir dont elle pressentait les malheurs. Vive, spontanée, frémissante, elle semblait en même temps chargée d'un secret trop lourd pour sa jeunesse.

Lasse bientôt de vivre chez ses parents, elle s'était placée comme institutrice dans une famille des environs, et y était restée deux ans.

Elle était ensuite revenue chez ses parents et avait passé de longs mois avec eux. Troublée

peut-être par cette atmosphère de luxe et de plaisirs qu'elle avait respirée quelque temps à Paris, elle s'était trouvée plus découragée que jamais; rien ne s'offrait à elle qui pût la sauver d'une profonde désespérance. Tout un hiver elle resta comme prisonnière, bloquée par la neige et le froid dans sa petite maison de la forêt. En ces années de jeunesse où la vie entière se décide et où la destinée se fait pour ainsi dire sensible, elle voyait avec détresse s'écouler sans fin des jours indifférents. La possibilité illimitée d'émotions qu'il y avait en elle l'accablait à chaque moment comme un fardeau inutile ; si bien qu'à la longue ce qui dans son âme était le plus élevé finit par l'entraîner à ce qu'il pouvait y avoir de pire... Comme elle était restée en relations suivies avec Geneviève, qui depuis leurs années de pension lui était restée très attachée, elle avait l'occasion de voir souvent le frère jumeau de Geneviève, Albert Arlet, qui étudiait alors à Paris, mais qui venait fréquemment à Pougues dans sa famille : ils s'aimèrent; et Isabelle, dans un moment de folie, je crois, plus encore que de passion, peut-être même par quelque étrange et amer désir de se nuire à elle-même et de se perdre, un jour se jeta dans

ses bras. Ensuite elle abandonna sa famille et alla le rejoindre à Paris. Geneviève, qui était d'un caractère noble, sévère, intact, d'une grande piété, n'avait pas soupçonné un instant ce qui se passait autour d'elle ; le départ imprévu et incompréhensible de son amie la frappa au cœur comme une trahison ; elle pressentit quelque déchéance obscure, mais ne chercha pas à deviner et s'enquérir, et elle ne parla jamais plus d'Isabelle.

Albert était d'une nature faible, hésitante ; il était peu capable de comprendre ce qu'il y avait de désordre, d'inquiétude, d'exaltation dans l'âme d'Isabelle ; il ne connut bien ni la valeur de son amour ni le prix de son désespoir. Cette dissemblance profonde, peut-être Isabelle, dès les premiers jours même, ne l'avait pas ignorée. En tous cas leur liaison se trouvait par là d'avance dissoute et condamnée... On m'écrivit de Pougues, selon le bruit que ses parents avaient fait courir, qu'elle était placée dans une famille du midi ; aussi pendant plus de deux années, j'ignorai ces événements, jusqu'à ce qu'un hasard me les révélât.

II

Je vous ai déjà raconté comment, après un vain apprentissage à Nevers, après une longue période de travail obscur à Paris, l'avenir, en ce printemps de l'année 1905, semblait se faire pour moi plus souriant. Pour la première fois j'exposais au Salon de sculpture ; j'avais présenté au jury un marbre figurant un petit pâtre de nos campagnes nivernaises, qui non seulement avaient été admis, mais encore, dès l'ouverture du Salon, avait été de toutes parts très favorablement apprécié.

Un des premiers jours qui suivirent l'inauguration, j'entrai une après-midi au Grand-Palais. J'errai quelque temps à l'aventure dans le hall immense, contemplant le beau spectacle qu'il offre par ces jours d'exposition, sa voûte de verre sous-tendue de voiles d'où tombe une lumière égale et douce, l'ordonnance des sculptures blanches parmi les massifs de verdure, la

foule nombreuse qui circule, élevant une vaste rumeur monotome. Puis je me dirigeai du côté où mon pâtre indolent indiquait du doigt à son chien nerveux et prêt à bondir un point sur d'imaginaires prairies; le hasard des expositions lui avait donné comme compagnes et proches voisines quelques naïades et nymphes mythologiques, que je m'étonnais de voir autour de lui.

Tout près du socle et me tournant le dos, un jeune homme examinait le pâtre avec beaucoup d'attention ; dès le premier instant où je le vis, j'eus, je ne sais pourquoi, une impression pénible; je m'approchai, et je reconnus Albert Arlet.

Il était mince, distingué, de manières nonchalantes comme autrefois, et de mise très soignée; il avait des yeux bleu clair et une fine moustache blonde. Sa physionomie avait une expression lasse et contrariée, qui me frappa tout de suite. Nous causâmes. Je savais qu'il avait été reçu quelques années plus tôt à l'École centrale; je lui demandai s'il en était maintenant sorti ; il me répondit sans embarras et d'un ton négligent que depuis longtemps il avait très peu travaillé, que ses notes avaient été si déplorables, qu'il s'était vu contraint de quitter l'École avant même d'y avoir terminé ses études. Je lui de-

mandai ce qu'il faisait à Paris; il me répondit du même ton lassé qu'il n'y faisait absolument rien.

Je n'osai plus le questionner.

Il se tourna du côté du marbre, et l'ayant considéré à nouveau, il me fit quelques compliments qu'il termina en poussant un soupir, et en me félicitant de ce que je n'avais pas gâché ma vie. Ensuite, d'un mouvement négligé, il s'assit sur le bord du socle, comme s'il se préparait à une conversation longue et intime. Je le regardais avec étonnement. L'expression chagrine, qui à ce moment se montrait sur son visage, faisait contraste avec le caractère futile et léger que donnaient à sa physionomie son teint blanc, son front étroit, ses yeux mobiles et clairs.

Il me dit tout à coup que son père était très malade. « Il n'y a pas de danger immédiat; mais les médecins ne pensent pas qu'il se rétablisse. »

— Vous n'irez pas à Pougues ?

Il secoua la tête en faisant la moue :

— Je ne suis pas bien avec ma famille en ce moment...

— Vraiment?

Je songeai à sa sœur :

— Et mademoiselle Geneviève, — dis-je, — donnez-moi de ses nouvelles...

— Geneviève ! — fit-il distraitement, — bigote, oh ! bigote, de plus en plus.

Il fit un geste ennuyé comme pour écarter quelque chose. Malgré la sécheresse et la brièveté de ses réponses, il semblait pourtant par son attitude et toute sa manière d'être solliciter des questions.

— Est-ce que vous n'allez pas aider votre père à diriger la fonderie de Pougues? — lui demandai-je. — Il était presque convenu, je crois, que le jour où il ne pourrait plus s'en occuper, vous le remplaceriez...

— Mes parents le désirent, — dit-il.

— Et vous ?

— Moi aussi, — répondit-il sans vivacité.

— Alors qui ne le veut pas ? — dis-je, — serait-ce le comte d'Omeuse ?

Le comte était le propriétaire de la fonderie que dirigeait M. Arlet, le père d'Albert.

Pour toute réponse il grommela entre ses dents quelque chose que j'entendis mal. Ensuite, avec amertume, et d'un ton impatient, il reprit :

— Quel homme, ce comte d'Omeuse ! quel potentat ! quel tyran! Là-bas rien ne se fait que par lui ; il possède tout : les forêts, les usines ; il gouverne tout ; personne qui ne dépende de

lui. Il est maire de Maille, conseiller général ; dans un an il sera député !... Et puis ce ne sont pas les scrupules qui l'embarrassent...

Il se tut un moment, puis avec un accent presque pathétique, reprit comme suivant la même pensée — ce qu'alors je ne m'expliquai point :

— Ah ! mon cher, voyez-vous, je suis traqué, cerné. Je vous assure : tout est ligué contre moi...

— Eh quoi ! — demandai-je, — que vous arrive-t-il ?

Il expliqua sans rire :

— On veut me marier...

Cette réponse d'abord me parut comique.

— Eh bien ! — lui dis-je, — ce n'est pas si grave...

— Si, — répliqua-t-il d'un air maussade, — très grave...

— Quoi ! qu'est-ce qui vous empêche ?

— Ah ! ce qui m'empêche,... — murmura-t-il avec un accent de sourde ironie. — Eh bien ! tout simplement, c'est impossible...

La façon dont il prononça et détacha ce dernier mot me fit immédiatement supposer que l'obstacle à ce mariage était une liaison, que sa famille voulait rompre.

J'entrevis la situation désolante et banale.

— Ah ! je comprends, — dis-je, — vous êtes peut-être engagé dans d'autres liens difficiles à briser ?

— Précisément ; difficiles, très difficiles à briser. Autant dire impossibles. Songez donc : une jeune fille qui à cause de moi a abandonné sa famille...

Il s'était levé.

— Allons ! voyons, — reprit-il très animé : — est-ce que je puis la quitter ? Et qu'est-ce qu'elle deviendra ? Répondez-moi : est-ce que je le puis ?

Il haussa les épaules.

— Dame...

— Eh bien ! pour ma mère aucune considération n'existe, aucun scrupule. Sur ce point elle est d'une volonté tenace et intraitable. C'est une fille qui s'est mal conduite : tant pis pour elle ; elle ne voit rien au delà. L'idée que je pourrais épouser cette personne, ou simplement demeurer par la suite avec elle, la révolte. Elle fera tout pour m'en empêcher. Et cela par affection pour moi, prétend-elle ; alors moi...

Ces deux *derniers mots* furent prononcés d'un ton résolu.

— Alors vous ? — repris-je.

Il ne répondit pas, et poursuivit :

— Ma mère a voulu faire entrer le comte d'Omeuse dans ses vues ; elle a pleinement réussi ; lui ne s'y est que trop prêté ; il doit avoir quelque raison personnelle... Enfin voici : mon père ne peut plus s'occuper de l'usine de Pougues, sa situation est vacante ; on me l'offre, mais à une condition stricte : c'est que je me marierai. On a déniché pour moi une petite sotte de par là-bas, point déplaisante du reste, qui a une dot et de jolis yeux. Vous voyez : comme je n'ai réussi à obtenir ni titre, ni diplômes, c'est tout mon avenir qui est en jeu. De plus, si je refuse, me voilà définitivement brouillé avec ma famille, et, par une conséquence rapide de mon obstination, je me trouve sans ressources... Joli procédé vraiment !

Son pied frappa le sol, sa voix s'enfla, irritée et rebelle ; mais cette vaillance disparut vite ; un instant après, comme quelqu'un qui d'avance est vaincu et se soumet, il laissa tomber ces mots qui ne permettaient guère de conserver des doutes sur l'issue finale de ce conflit :

— Oui, c'est ainsi... On est jeune, on fait une folie, on ne pense pas aux suites...

Il ajouta :

— On ne se demande même pas si les caractères se conviennent, si on pourra s'entendre, si cet amour qu'on désire par-dessus tout ne deviendra pas un jour un fardeau...

A peine avait-il prononcé ces mots que sa figure se contracta comme sous l'impression d'un nouveau et brusque désagrément. Il fit un geste mécontent, et dit :

— Bon ! le comte d'Omeuse.

Je me retournai, et en effet je vis à quelque distance le comte qui s'approchait, accompagné de sa fille Béatrice. De loin il aperçut Albert, et son visage parut quelques secondes se rembrunir. Néanmoins il vint droit vers nous.

Je le regardai curieusement. Il avait alors, je crois, cinquante-sept ans. De haute stature, le buste ample, les épaules larges, le dos légèrement voûté, mais sans fatigue, le pas lourd, avec une démarche cependant souple, aisée, il donnait dès le premier regard une impression singulière de robustesse et de vitalité. Son aspect imposait. On pressentait tout de suite en lui quelque chose de redoutable : et il n'était malgré cela pas antipathique, parce que sa physionomie et ses manières exprimaient l'audace et la force

plus que la fourberie. Son front vaste et découvert présentait une courbe impérieuse, que répétait presque son nez fortement arqué ; ses yeux très enfoncés étaient pleins de feu et de réflexion, avec un regard clair, droit, aigu, dur.

M[lle] d'Omeuse était alors âgée de vingt-trois ans ; grande presque autant que son père, brune, un corps admirable, elle semblait de la tête aux pieds porter, comme une seconde parure, un manteau d'orgueil. Les traits de son visage, quoique d'un beau caractère, avaient chacun quelque chose d'un peu défectueux ; son menton mal fait brisait dans le bas un ovale pur et bien dessiné ; son nez était grand, mais d'une ligne un peu rude ; elle avait de grands yeux noirs lumineux, mais trop enfoncés, comme ceux de son père, ce qui lui donnait, à elle, un air fâcheux de sévérité. Beaucoup de physionomie, mais peu de grâce ; surtout rien de cette clarté d'intelligence répandue sur la figure du comte. Elle tenait de lui une foule de gestes, d'attitudes, mais non sa simplicité. On devinait que, lui mis à part, elle dédaignait le reste du monde. Tous deux, d'ailleurs, visiblement de haute race.

Arrivé près de nous, M. d'Omeuse tendit la main à Albert Arlet, lui demanda sommairement

des nouvelles de son père ; puis se séparant de lui, il ne s'adressa plus qu'à moi.

Albert s'écarta de quelques pas.

Le comte me complimenta au sujet du marbre, dont il avait, dit-il, entendu faire l'éloge par beaucoup de personnes. Il ajouta en souriant :

— Vous faites honneur à ma commune.

Ces mots me firent souvenir que le dimanche précédent il avait été réélu maire de la commune de Maille, ce dont je le félicitai.

— Ma liste, — déclara-t-il avec satisfaction, — a passé à l'unanimité.

Il me dit que souvent à Pougues on lui avait parlé de moi, et que depuis longtemps il s'intéressait à mes projets et à mes efforts. Il me posa des questions sur les travaux que j'avais en cours. Puis, tout à coup, s'étant rapproché de sa fille, il lui demanda à mi-voix si elle ne pensait pas que ce petit pâtre ferait bon effet dans le vestibule de leur hôtel. Mlle d'Omeuse examina le groupe à nouveau, et, les yeux fixés sur lui, elle fit de la tête un signe d'acquiescement. Là-dessus, le comte me demanda à quel prix je le cèderais : il accepta un chiffre sans discuter, et m'engagea à venir le voir chez lui un des jours suivants.

Mlle d'Omeuse me demanda :

— C'est un pâtre de la Nièvre que vous avez voulu représenter ?

— Oui, Mademoiselle.

— Ah ! — Sa sympathie pour lui sembla s'accroître. — Mais, — objecta-t-elle, — pourquoi n'a-t-il pas de sabots ? Cela ne va pas.

Il était en effet chaussé de souliers.

Le comte intervint :

— Voilà bien les préjugés de ma fille, — dit-il en souriant. — Elle veut que les paysans soient et restent des paysans, qu'ils portent des sabots et non des souliers, que leurs maisons soient couvertes en chaume et non en tuile, qu'ils s'éclairent éternellement à la chandelle... Ce n'est pas une amie du progrès.

— Non, — fit Mlle d'Omeuse d'un ton décidé.

Ensuite ils me quittèrent. Albert Arlet se tenait debout à quelques mètres, considérant la troupe des sylphides et naïades très peu vêtues qu'avait pour compagnes mon pâtre en souliers. Le comte en s'éloignant arrêta une seconde les yeux sur lui : non seulement son regard eut en cet instant quelque chose de malveillant, mais j'aurais cru même y lire l'expression d'une rivalité, s'il n'avait été insensé de supposer une rivalité entre

un si puissant personnage et ce jeune homme de vingt-cinq ans ; mais par la suite je compris cependant que j'avais bien vu.

Dès qu'ils furent partis, Albert, qui avait prêté l'oreille aux propos de Mlle d'Omeuse, se rapprocha de moi, et me dit :

— Est-elle stupide !... Vous avez entendu ses observations ! C'est une sotte. Isabelle Féryl, qui a passé plusieurs mois chez elle, la trouvait insupportable de prétention et de nullité... Et lui, quel ami du progrès ! il peut railler sa fille... Ah ! réaction ou progrès, peu lui importe, je crois, pourvu qu'il tire quelque bénéfice du jeu. On sait qu'il se moque de tout. Noble, richissime, tyran, il aura l'audace de se présenter aux prochaines élections législatives comme radical-socialiste ; et encore il trouvera moyen de se faire élire, vous verrez...

Il continua quelque temps à parler du comte d'Omeuse avec ce même accent âpre et caustique. Le soir venait ; nous sortîmes. Sur le quai de la Seine, qu'illuminait la splendeur d'un crépuscule de mai, nous nous séparâmes, après nous être réciproquement promis des visites.

*
* *

A quelques jours de là, un matin vers onze heures, je sonnai à la porte de l'hôtel du comte, avenue Montaigne. Je pénétrai dans une cour au fond de laquelle s'élevait une élégante construction dans le goût de la Renaissance, vaste comme un palais, mais sobre d'ornements et d'une belle simplicité. Je traversai la cour, j'ouvris une porte vitrée, et je me trouvai au bas d'un escalier de pierre qui était encadré de rampes en fer forgé et de statues de marbre. Un laquais me conduisit et je montai les marches derrière lui. En haut se trouvait un vaste palier décoré de tableaux et de tapisseries, sur lequel s'ouvrait une grande porte à deux battants.

Au moment où le domestique allait mettre la main sur le bouton de cette porte, elle s'ouvrit. Un jeune homme parut, qui tenait son chapeau à la main, et se retournait à demi pour continuer une conversation avec quelqu'un qui le suivait. Derrière lui se montra Mlle d'Omeuse.

— Merci de votre brève visite, — dit-elle en franchissant le seuil. Elle lui tendit la main, et s'avança encore de quelques pas.

Je la saluai. Elle me reconnut, et elle répondit d'un signe de tête. Elle avait une jolie robe d'une nuance violette lumineuse. Elle me dit :

— Vous venez parler à mon père au sujet du marbre ? Nous sommes retournés le voir au Salon, nous en sommes très satisfaits. Attendez-moi une seconde, j'aurai quelque chose à vous dire.

Elle passa, et alla jusqu'au bord de l'escalier. Là, s'étant arrêtée, elle causa encore quelques instants avec le jeune homme qu'elle accompagnait.

Celui-ci, dès le premier moment, avait frappé et retenu mes yeux. J'ai appris par la suite que c'était lui dont l'assiduité auprès d'Isabelle avait deux années auparavant tant offensé Béatrice. Il avait alors vingt-cinq ans ; mais son âge aurait été difficile à déterminer par le seul examen de sa personne ; sa physionomie était assez jeune d'expression, mais sa figure osseuse et d'une pâleur unie avait comme des marques de vieillesse. Son corps donnait la même impression singulière d'un mélange de jeunesse et de vétusté : des jambes légèrement arquées, une attitude penchée, la poitrine effacée, plate, une apparence de lassitude ; avec cela des gestes

aisés et spontanés, une élégance naturelle, belle, originale, d'une étonnante séduction. Le nez grand, les lèvres fines et décolorées, des yeux noirs immobiles, presque un air méditatif. Aucun des traits de sa figure n'avait de beauté, et pourtant l'ensemble était attachant ; en cela il était l'opposé de Mlle d'Omeuse, dont chaque partie du visage était remarquable, et le tout sans agrément.

Tandis qu'ils causaient, arrêté à quelle distance d'eux, je regardais les tapisseries pendues aux murs ; des bribes de paroles parvenaient jusqu'à moi. Je crus remarquer que Mlle d'Omeuse prenait plaisir à prolonger la conversation.

Tout à coup elle dit :

— Ah ! et vous savez, Belle...

— Belle ! — fit le jeune homme avec vivacité, — qu'arrive-t-il ?

Il parut intéressé, et il avait élevé la voix, de sorte que je fus obligé d'entendre.

— Eh bien ! — répondit Mlle d'Omeuse, — tout est arrangé.

— Vous entendez sans doute par là que tout est rompu, — fit l'autre voix avec une nuance de persiflage.

— Si vous voulez, — répondit Mlle d'Omeuse aimablement, sans paraître avoir remarqué le ton.

— Et... lui ? — demanda le jeune homme.

— Eh bien ! il est devenu raisonnable...

— Ah ! il est devenu raisonnable... Ah ! — répéta l'autre voix toujours vaguement narquoise.

— Est-ce que vous la défendez toujours ? — fit Mlle Béatrice vivement.

— Moi ! point du tout.

— Après ce que mon père avait fait pour elle...

— Oui, — répéta encore l'autre voix, — après tout ce que vous aviez fait pour elle...

Cette fois le ton était si nettement celui de la moquerie qu'il me sembla impossible que Mlle d'Omeuse n'en fût pas piquée, et involontairement je regardai de son côté. Elle me tournait le dos ; elle s'appuyait d'une main sur la rampe et se penchait un peu en avant, me cachant son interlocuteur qui avait descendu déjà trois ou quatre marches. Je m'étais trompé en la supposant froissée, car elle ne riposta point ; au contraire, quelques secondes après, elle reprit très aimablement :

— Viendrez-vous dîner un de ces soirs ?

Ensuite je n'entendis plus rien.

Seul le ton de leurs paroles avait attiré mon attention ; quant au sens, je ne le compris qu'un moment plus tard, lorsque je causai avec le comte.

Ils se séparèrent. Mlle d'Omeuse revint de mon côté tandis qu'en bas le visiteur prenait son pardessus des mains d'un laquais. Quand elle fut près de moi :

— C'est le comte de Coisly, — me dit-elle.

Elle avait plaisir à prononcer ce nom célèbre. Le jeune homme était déjà sorti, et à travers le vitrage de la porte, nous l'aperçûmes qui traversait la cour, s'éloignant d'un pas lent. Elle désigna d'un geste et dit :

— Il sera duc !

Sa voix frémit.

Étrange impression ! Je ne les connaissais encore ni l'un ni l'autre, et pourtant ces mots sonnèrent à mes oreilles exactement comme si elle avait voulu dire :

— Je serai duchesse...

Elle me dit qu'elle m'avait retenu afin que je choisisse avec elle un emplacement pour le marbre. Nous fûmes d'accord que le palier de l'escalier ne lui conviendrait pas, et qu'il ferait

au contraire bon effet à l'une des extrémités du premier salon.

Elle exprima l'intention de l'entourer de palmiers ; je témoignai de la surprise à la pensée de cet encadrement exotique pour un pâtre de nos campagnes ; mais elle prit mal mon observation, de sorte que je n'insistai pas.

Ensuite je me fis conduire chez M. d'Omeuse. J'attendis un moment dans une antichambre ; au bout de quelques minutes, je vis entrer, une serviette sous le bras, un de ses employés que j'avais rencontré quelquefois à la Maille, qui me dit que M. d'Omeuse m'attendait ; j'entrai dans son bureau.

Ce bureau était petit et sévère ; la table était en désordre et chargée de dossiers. Le comte resta pour causer assis devant cette table, tourné un peu de mon côté. Il me parut, au commencement de notre conversation, plus froid, plus sobre de paroles et de gestes que le premier jour où je l'avais vu.

D'abord il me parla comme un homme dont le temps est mesuré, et qui expédie rapidement à la file les questions à traiter.

Je lui dis que j'avais rencontré Mlle d'Omeuse et que j'avais choisi avec elle dans le premier

salon un emplacement pour le marbre qu'il m'avait acheté.

Il acquiesça d'un signe de tête.

Il me demanda si je pourrais lui fournir dès à présent un moulage en plâtre du groupe qui était au salon. Je le lui promis.

Je lui parlai ensuite de Bonassé.

— Bonassé ? — fit-il, cherchant dans sa mémoire... — Des gens de Pougues ?... Oui, je me rappelle, je vois leur maison. Leur fils a été longtemps à Nevers, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment est-il ?

— La loyauté même...

Il réfléchit, puis dit brusquement :

— Envoyez-le moi. Je ne sais où je le mettrai, mais qu'il vienne me voir.

Je le remerciai.

Là-dessus, après une pause, il me dit, d'un ton négligent, qui cependant me donna tout de suite l'impression que la conversation devenait plus importante :

— Vous savez sans doute que M. Arlet est très malade ; il a eu une nouvelle crise, depuis que je vous ai rencontré.

— Non, je l'ignorais... Il est en danger ?

— Probablement... Son fils Albert est allé près de lui.

— Ah ! vraiment ! — fis-je. — Il m'avait dit tout au contraire qu'il n'irait pas, parce qu'il n'était pas pour le moment en bons termes avec sa famille.

— Sans doute ; mais à présent tout s'arrange, — dit M. d'Omeuse avec un accent de bonhomie. — Vous connaissez la cause de cette brouille ? — demanda-t-il, ayant repris son ton négligent, mais m'observant.

Je répondis sans m'engager :

— Albert m'en parlait précisément l'autre jour au Salon quand vous êtes arrivé...

Je me sentais toujours épié par le regard scrutateur de M. d'Omeuse. Il paraissait attendre d'autres paroles : je poursuivis avec des considérations très générales :

— C'est une situation qui se présente bien des fois... et qui cause de graves ennuis dans les familles...

— Assurément — conclut-il. Il reprit : — Mais Albert est enfin devenu raisonnable.

Ces mots me frappèrent l'oreille désagréablement. C'étaient précisément ceux que j'avais entendus quelques instants auparavant sur l'es-

calier ; « Tout est arrangé, avait dit Mlle d'Omeuse. — Et... lui ? — Il est enfin devenu raisonnable... » Cependant ce rapprochement ne me fut pas clair tout de suite, et je dis à M. d'Omeuse, un peu comme si je le félicitais :

— S'il est devenu raisonnable, vous n'êtes pas sans y avoir contribué...

Il sourit d'un air satisfait et dit :

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Sa famille doit vous être très reconnaissante, — continuai-je.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Il m'a expliqué votre intervention, — dis-je, — au début il se rebellait ; je ne croyais pas qu'il cèderait si vite.

— Peuh ! — fit-il avec une moue de mépris. Je vis qu'il n'estimait pas très haut l'énergie d'Albert.

Toutes mes paroles, sans que j'y eusse pris garde, étaient de nature à lui faire penser que je connaissais parfaitement la situation, et même que j'approuvais sa conduite en cette circonstance. Il se leva, alla jusqu'à la fenêtre ; puis, se retournant vers moi, de ce même ton négligent que j'avais déjà observé plusieurs fois et qui me mettait en défiance, il me posa cette

question, certainement plus intéressante pour lui que tout ce qui s'était dit jusque-là :

— Et comment Isabelle accepte-t-elle cette séparation ?

A ces mots je fus stupéfié. Isabelle ! Comment ! Isabelle... Mille détails inaperçus les jours précédents me revinrent soudain à la mémoire, jetant sur le présent leur clarté brutale.

D'un trait de lumière je compris tout, la liaison d'Albert et d'Isabelle, et même les desseins obliques du comte. Amertume, indignation, dépit, une foule de sentiments divers m'envahirent avec violence.

M. d'Omeuse vit mes traits bouleversés. Il me regarda d'un air mécontent ; et, s'arrêtant en face de moi, il précisa sa question d'un ton cassant et un peu impératif :

— Enfin vous la connaissez depuis longtemps, depuis l'enfance ; vous devez être au courant de ce qu'elle pense, de ce qu'elle veut.

Je l'entendais comme dans un songe :

— J'ignorais... — lui dis-je.

— Quoi ? qu'ignoriez-vous ?

— Je ne savais pas qu'il s'agissait d'elle...

Il me toisa de la tête aux pieds.

— Enfin, vous voyez Albert Arlet ? — reprit-il avec impatience...

— Je le rencontrai l'autre jour pour la première fois depuis six ans.

— Ah !

Cette fois il me crut.

Il vit qu'il s'était engagé à faux ; il en eut du dépit. Nerveusement il fit quelques pas dans la pièce...

Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Que va devenir Isabelle à présent ? Vous n'avez pas eu pitié d'elle?

Déjà il s'était repris. Il répondit, d'une voix d'abord conciliante, mais qui peu à peu se relevait, se faisait tranchante et nette :

— Isabelle n'est pas tant à plaindre. Elle a commis une fois une sottise indigne d'elle... A présent elle a mieux à faire qu'à s'attarder avec un nigaud. C'eût été le pire pour elle ; du reste elle-même s'en est rendu compte...

Son ton n'engageait pas à insister. Il y eut un moment de silence glacé.

Je le saluai, me préparant à sortir ; il me tendit la main, et me dit avec cordialité, comme pour dissiper un malentendu d'un instant :

— Donc, envoyez-moi votre ami, et je le pla-

cerai. C'est une chose convenue... Revenez me voir.

Je rentrai chez moi. Lourde journée ! Tous mes souvenirs d'enfance auxquels Isabelle avait été mêlée, me refluaient au cœur avec une affreuse mélancolie. A la savoir mêlée à une si misérable aventure, il me venait un dégoût de toutes choses. Comment avait-elle oublié tout ce que son image évoquait de délicatesse et de pureté pour ceux qui l'avaient autrefois connue? En même temps je ne pouvais m'empêcher de la plaindre ; et, songeant à la trame de ruses et de trahisons ourdie autour d'elle, il me semblait la voir, à la fois dans le passé et dans l'avenir, expiant ce que la nature avait mis de singulier, de rare dans son cœur et dans sa beauté.

III

Les quelques circonstances dont je voudrais maintenant vous entretenir se rattachent à un séjour que je fis à Pougues en l'automne de cette même année 1905. Je voudrais rester fidèle à mon dessein de ne faire figurer parmi ces événements que ceux que le hasard a placés sous mes yeux ; cependant, avant d'atteindre l'époque à laquelle je veux vous transporter, qui est celle du mariage d'Albert Arlet, il me faudra revenir sur certains incidents dont je ne fus pas témoin.

Ce mariage eut lieu à Pougues au commencement d'octobre. Il avait été décidé selon les vues de Mme Arlet, Albert ayant finalement cédé à l'autorité de sa mère. M. d'Omeuse, d'autre part, avait tenu ses engagements, et il venait de confier à Albert la direction de la fonderie. En ces derniers temps, beaucoup d'événements s'étaient accomplis dans la famille Arlet : M. Arlet, très malade depuis plusieurs mois,

était mort dans les derniers jours de juillet. La sœur d'Albert, Geneviève, dont on connaissait depuis longtemps les sentiments très religieux, s'était décidée à entrer au couvent, et elle avait pris le voile chez les Visitandines de Bourges. Elle s'était rendue près d'elles dès la fin de septembre, c'est-à-dire très peu de jours avant le mariage de son frère, et cela, racontait-on, précisément parce qu'elle n'avait pas voulu y assister.

Albert n'avait pas consenti à cette union sans avoir hésité et oscillé bien des fois. Après avoir, au mois de mai, fait une première promesse à sa mère, tout à coup, honteux de sa conduite et pris de remords, il était retourné à Paris. A ce moment il vint me voir, et même il me fit rencontrer avec Isabelle. Je fus ému de la retrouver; j'eus à plusieurs reprises l'occasion de causer avec elle; elle me raconta beaucoup d'événements de sa vie; parfois elle se montrait avec moi confiante, affectueuse même; mais d'autres fois au contraire elle paraissait me redouter, comme si ma présence lui était tout à coup devenue cruelle, et lui avait rendu plus sensibles son humiliation et son infortune.

Elle m'étonna. Visiblement elle ne faisait rien

de ce qui, au milieu des incertitudes d'Albert, aurait pu sauver sa situation et rétablir leur union si menacée. Elle eût pu, je crois, le dominer, le gouverner, et par des paroles de tendresse et de raison le retenir près d'elle, peut-être définitivement. Mais elle était trop fière pour s'appliquer à garder ou à conquérir son affection ; elle dédaignait de prendre un tel soin parce qu'elle se sentait supérieure à lui ; et puis peut-être aussi elle ne l'aimait pas assez pour vouloir son amour à tout prix. Elle se retirait d'une lutte humiliante. L'hésitation même d'Albert l'offensait, la rendait hautaine et glacée. Cependant, s'il s'éloignait, elle le regrettait violemment, elle pensait avoir tout perdu ; mais s'il revenait près d'elle, elle ne montrait aucune joie, elle ne se fiait ni à l'avenir ni même au présent, elle paraissait indifférente et accablée. Et peut-être il y avait de sa part quelque grandeur à rester ainsi sans rien tenter, rien entreprendre, rien demander, quand toute sa destinée se jouait à ce moment-là, quand sûrement elle sentait qu'elle était venue jusqu'au bord d'un abîme et que peut-être elle l'avait mérité.

Albert ne la comprenait pas, et toutes ces complications ne faisaient que le détacher d'elle

davantage; il n'était point fait pour une vie sentimentale si tourmentée. On devinait qu'il en était las; et, quoiqu'il eût de l'admiration pour Isabelle, la perspective de passer près d'elle toute sa vie devait lui paraître pleine de périls. Elle également du reste pressentait que cette existence ne pourrait la satisfaire et serait loin de combler ses vœux; elle n'avait sans doute pas été très heureuse près de lui; là aussi elle avait dû être froissée, blessée, méconnue; peut-être même, certains jours, cette rupture lui apparaissait comme une délivrance. Mais d'autres fois au contraire elle avait des retours passionnés d'affection et de mémoire. Dans son âme mouvementée, mille sentiments, remords, honte, désirs, révolte, effroi, constamment mêlaient leurs orages, et aussi une sorte d'amer orgueil qui la poussait à augmenter ses fautes et à braver tous les mépris. Cette tension nerveuse continuellement inscrite sur son visage lui donnait un cachet altier, impérieux, qui lui seyait admirablement... Avec cela des moments clairs et doux, des désespoirs d'enfant, une âme de fillette, des pleurs qui coulaient d'une source pure.

Albert retourna à Pougues ; elle le laissa partir sans obstacle, à ce moment-là presque indif-

férente. Dès lors les événements suivirent le cours qu'il était facile de prévoir...

La personne que ses parents destinaient à Albert était bien faite pour rassurer et satisfaire quelqu'un que l'âme d'Isabelle avait déconcerté ; ornée des plus strictes vertus bourgeoises, sa simplicité même devenait un charme. Elle était fille d'un fonctionnaire qui avait pris sa retraite depuis quelques années, et était venu habiter une propriété de famille située un peu en dehors de Pougues. Elle avait vingt ans tout au plus. Dès qu'on lui avait fait faire connaissance d'Albert en lui laissant apercevoir la possibilité d'un mariage, séduite par sa physionomie agréable, ses manières délicates et élégantes, elle s'était éprise de lui : c'était toute l'ardeur naïve d'un premier amour, et elle tenait à cette union aveuglément. Elle n'avait nulle idée du rôle véritable qu'on lui faisait jouer, et elle ne soupçonnait ni la liaison d'Albert, ni la rivale à laquelle elle s'opposait innocemment.

Depuis que le mariage était projeté et qu'elle devait entrer dans la famille Arlet, Geneviève la voyait souvent. Elle la traitait un peu comme une enfant : de fait elle était de quelques années plus âgée ; mais surtout elle était d'une nature

plus réfléchie, plus forte, et elle avait été bien davantage mûrie par la solitude et la méditation.

Bien que personne ne l'eût mise au courant de la situation de son frère et de ses embarras, elle avait çà et là vu et entendu assez pour pressentir le reste. Elle avait soupçonné qu'Albert avait contracté à Paris une liaison qu'on voulait rompre. Très droite, de caractère intransigeant, elle pensait avec une répugnance égale à cette liaison inavouable et aux moyens qu'on prenait pour la briser. Elle ne cherchait pas à se renseigner ; elle préférait n'en point savoir davantage et ne se mêler de rien. Du reste dans sa famille même elle se tenait d'ordinaire quelque peu à l'écart ; on la voyait le plus souvent réservée et silencieuse, surtout depuis cette époque où elle avait été profondément atteinte et meurtrie par l'abandon d'Isabelle et par son départ toujours inexpliqué.

*
* *

Les fiançailles d'Albert et de Denise Dairne eurent lieu dans le courant de juillet. Je ne pense pas qu'Isabelle ait eu connaissance de cet événement ; je supposerais plutôt qu'il y eut simple

coïncidence : en tous cas deux ou trois jours après elle vînt à Pougues. Démarche folle, imprévue, qui ne pouvait aboutir à rien... Que voulait-elle ? elle-même, j'imagine, n'aurait pas pu le dire au juste. Peut-être eut-elle brusquement une vision plus brutale de l'avenir ; ou bien elle se trouva sans ressources ; ou bien elle se sentit menacée par les offres du comte. Peut-être aussi elle céda à quelque regret puissant, à un mouvement désespéré d'affection pour Albert. Cependant le plus vraisemblable est qu'elle voulut faire une tentative pour se rapprocher de ses parents : c'est vers eux qu'elle alla d'abord...

Elle descendit du train à Pougues vers sept heures du matin. Par des chemins peu fréquentés elle gagna dans la forêt la maison où son enfance s'était passée. Depuis son départ elle avait écrit à ses parents deux ou trois fois, mais n'avait jamais reçu de réponse. Son père était sur le seuil de sa porte, et, quand il la vit s'approcher, il la repoussa sans vouloir l'entendre. « Va-t en ! va-t-en ! » lui cria-t-il comme si elle lui faisait horreur. Il ne songea pas une seconde à la responsabilité dont il se chargeait. Il se jugeait déshonoré par sa fille, il se figurait que dans le pays on jasait sur elle et sur lui beau-

coup plus qu'on ne le faisait en réalité. La mère d'Isabelle, derrière les volets mi-clos de la maison, entendit les voix; bouleversée et tremblante, elle n'eût ni le courage ni peut-être le temps d'intervenir. Isabelle s'en alla en pleurant dans les sentiers.

Elle se dirigea du côté de Pougues. C'était un dimanche radieux de juillet... Vers dix heures, des groupes de gens qui se rendaient à la messe, la rencontrèrent, assise sous des arbres, au bord d'un chemin. La reconnaissant, ils se touchaient le coude, s'arrêtaient quelques secondes, et chuchotaient. Elle était immobile, tout habillée de noir ; ils lui trouvèrent un air étrange, égaré. La tête basse, elle semblait à peine les voir. Elle avait dans les haies voisines coupé des branches de chèvrefeuille, et en avait négligemment tressé une guirlande qui de ses genoux coulait dans l'herbe...

Le bruit de sa venue se répandit vite ; comme des gens sans doute avaient soupçonné les relations d'Isabelle avec Albert, la malveillance le porta d'abord dans la famille Arlet ; et il y fit naître aussitôt des scènes violentes.

Mme Arlet en eut la nouvelle comme elle revenait de la grand'messe vers midi. Elle éprouva

du dépit et de l'irritation. Depuis longtemps elle tenait Isabelle pour une intrigante habile, dont le dessein avait été de faire un mariage au-dessus de sa condition ; et quand Albert essayait de la dépeindre avec d'autres couleurs, elle haussait les épaules d'un air entendu, elle assurait par quelques mots secs et dédaigneux que sur ce sujet elle savait à quoi s'en tenir. Aussi elle ne douta pas qu'Isabelle fût venue pour une tentative suprême, avec l'espoir de reprendre son autorité sur Albert, et elle trembla qu'elle ne réussît. Crainte mal fondée du reste, car Albert était à présent réellement détaché : sa liaison était en fait rompue, d'autres engagements avaient été pris, ses sentiments s'étaient tout de suite accommodés à un avenir fait pour lui plaire, en dépit de l'inquiétude ou du chagrin qui s'élevaient dans sa conscience chaque fois qu'il pensait à Isabelle ; après tant d'incertitudes maintenant il respirait. Depuis le jour où il s'était senti délivré d'elle, il ne l'aimait plus.

Cependant Mme Arlet, se rappelant la peine qu'elle avait eu à dénouer ces liens, se défiait de lui extrêmement. La présence d'Isabelle dans les lieux où se trouvait son fils risquait à tout moment de provoquer quelque scandale ; pour

le moins naîtraient des commentaires et des bavardages dangereux pour ses desseins. Elle pensa qu'elle couperait court à ses difficultés si elle éloignait Albert quelques jours.

Dès qu'elle fut rentrée, elle alla le trouver. Elle imagina d'abord un motif qui rendait sa présence nécessaire dans une terre qu'ils possédaient au loin. Mais Albert n'était nullement disposé à partir ; il se montra méfiant, soupçonneux. Alors avec une sorte de brusque élan, elle lui dit toutes ses raisons. Albert fut troublé au dernier point. Jusque-là Isabelle s'était enfermée dans une réserve et un silence hautains qu'il avait pu interpréter comme il voulait : mais en ce moment, lui qui la connaissait bien, se représentait ce qu'une telle démarche, faite par elle, avait d'extrême, de douloureux, de désespéré. Il devint très pâle ; il fit quelques pas au hasard dans la pièce, puis dit sèchement à sa mère qu'il ne partirait pas.

Elle, au contraire, voyant tant d'émotion, tenait à son projet d'autant plus. Elle lui déclara que maintenant son devoir était de ne se prêter à aucune entrevue. Comme beaucoup de femmes d'une honnêteté foncière, très indulgente pour les fautes des jeunes gens, elle avait au contraire

l'horreur véritable et profonde de personnes ayant eu la conduite d'Isabelle ; rien ne lui paraissait excessif pour écarter de sa famille la honte d'une union qu'elle jugeait avilie par avance. Albert toutefois se rebella contre la lâcheté qu'elle exigeait ; il assurait qu'il ne manquerait pas à ses nouveaux engagements, mais qu'il ne saurait pourtant ni s'enfuir devant Isabelle, ni lui faire un affront si elle venait à lui. Il ne s'agissait entre eux que de savoir si Albert consentirait ou non à lui parler, s'il partirait ou ne partirait pas : cependant au-dessus une autre question planait, inavouée et maudite, une inquiétude de conscience, un remords vis-à-vis d'Isabelle, jusqu'ici vague et imprécis, mais que la venue de celle-ci rendait plus concret, plus pressant, qui était pour ainsi dire réalisé et matérialisé par le fait qu'ils la savaient maintenant, elle proche, présente, désespérée, errant sur les chemins.

Sans avoir conclu, ils descendirent pour déjeuner dans la salle à manger, où depuis longtemps déjà Geneviève les attendait. Elle remarqua, dès qu'ils entrèrent, leur air sombre et inquiet ; bien qu'accoutumée à entendre depuis des mois la rumeur et l'écho de scènes analogues

à celle qui venait de se dérouler, et dont elle avait toujours dédaigné de pénétrer le secret, elle ne put pourtant se défendre ce matin-là d'être impressionnée par le morne silence qui régna à table ; sa mère et Albert mangeaient à peine ; ils semblaient tous les deux sous la menace d'un malheur imminent. Elle les regardait à la dérobée ; cependant, fidèle à son habitude de ne témoigner aucune curiosité au sujet d'affaires qu'elle devinait si délicates, elle ne demandait rien. A peine le déjeuner fini, ils se levèrent et la laissèrent ; ils sortirent par une des portes vitrées qui donnaient sur le jardin, et de loin elle les vit qui recommençaient leur discussion, marchant de long en large dans une allée.

Pendant qu'elle était encore dans la salle à manger, une servante, peut-être perfide, tout en commençant à débarrasser la table, lui raconta que cette demoiselle Isabelle, qui autrefois venait souvent dans la maison, mais que depuis deux années on n'avait pas revue à Pougues, était arrivée de Paris ce matin même ; qu'elle s'était présentée d'abord chez ses parents, mais ceux-ci l'avaient chassée ; que des gens l'avaient rencontrée, toute vêtue de noir, allant au hasard

dans la campagne. Geneviève fut bouleversée. Puis tout à coup elle pensa aux visages anxieux qu'elle venait de voir ; elle se souvint des suppositions qui lui étaient venues déjà à l'esprit au sujet d'Albert et des difficultés que rencontrait son mariage ; elle soupçonna un lien entre ces circonstances et ce qu'elle venait d'apprendre, et glacée de crainte et de surprise, pour la première fois elle entrevit ce qui s'était passé.

Aussitôt elle alla vers Albert et Mme Arlet qui poursuivaient au fond du jardin leur conversation animée; elle les rejoignit et marcha à côté d'eux. En la voyant s'approcher, ils s'étaient tus, contrariés ; non qu'ils eussent remarqué son émotion, car au contraire elle était en apparence très calme, et ils pensèrent qu'elle avait voulu simplement venir en leur compagnie ; mais toujours ils avaient jugé inutile et peu convenable de la mettre au courant de leurs embarras.

Pourtant, en dépit de ce scrupule, ils ne purent à ce moment-là se contraindre longtemps au silence, car ils avaient l'esprit trop plein de leur querelle interrompue. Ils s'adressèrent même à elle, et sans lui découvrir le fond des choses, chacun la prit à témoin de la valeur de ses intentions. Albert lui dit avec amertume que sa

mère voulait qu'il quittât Pougues en ce moment, lui imposant une grande lâcheté. Mme Arlet lui demanda si à son avis un homme qui était fiancé n'était pas engagé d'honneur à ne plus seulement garder la mémoire de ses attachements passés. Ils ne songeaient qu'à eux-mêmes ; ils ne se rappelaient plus que Geneviève était, elle aussi, partie dans ce débat à cause de son affection ancienne et profonde pour Isabelle. Ces paroles cependant, concordant avec ses suppositions premières, les éclairèrent d'une lumière définitive. Elle comprit tout ; ses doutes tombèrent, elle embrassa d'un coup d'œil la situation présente, misérable suite des fautes passées. Elle s'arrêta en face de son frère et de sa mère, et d'un ton déterminé leur demanda si ce n'était pas Isabelle qui était cause de leur dispute et de leur émoi, si ce n'étaient pas d'elle et de ses relations avec Albert qu'ils parlaient à mots couverts et ambigus. Interloqués d'abord, puis gênés et contraints, ils en firent l'aveu : alors elle les étonna par l'éclat soudain de sa douleur et de son indignation.

Elle ne vit qu'une chose : c'est qu'Albert, après avoir séduit, compromis, perdu Isabelle, l'avait par caprice ou intérêt, abandonnée pour

une autre fiancée. Déjà elle était révoltée à la pensée qu'après avoir tant déploré et maudit la faute mal connue d'Isabelle, il lui fallait trouver près d'elle, dans sa propre famille la cause de cette déchéance ; mais en outre comment admettre qu'Albert, après une telle défaillance n'acceptât point d'en supporter les suites ! A tant de faiblesse comment joindre tant d'égoïsme !

— Et toi, mère, tu demandes qu'il parte, pour lui éviter jusqu'à l'embarras de la rencontrer !

— Fallait-il qu'il l'épousât ? — dit Mme Arlet.

— Certainement, — répliqua Geneviève.

Mme Arlet haussa les épaules.

— Voyons ! tu n'y penses pas !

Geneviève ne pouvait pas s'expliquer que sa mère eût consenti à cette trahison ; elle se heurtait avec étonnement à cette sorte d'instinct aveugle et inique avec lequel celle-ci plaçait au-dessus de tout et défendait l'intérêt, l'honorabilité de sa famille. A ses yeux le crime d'Albert était abominable ; sa droiture intransigeante n'acceptait ni atténuation ni excuse. Bien qu'elle ne se plaignît point et ne parlât que de devoir et de justice, les larmes qui par instants débordaient de ses paupières attestaient la peine que

lui faisaient en même temps l'inconduite et le malheur de son amie.

Eux cependant voyaient avec impatience et dépit se formuler ainsi dans toute son ampleur un reproche que leur conscience leur avait murmuré bien des fois, qui, après avoir été longtemps tenu à distance, écarté, repoussé, nié, venait se déployer au grand jour. Aussi Geneviève les gêna, les irrita : mais elle ne gagna rien sur eux. Mme Arlet tout de suite prit le parti de lui répondre à peine et d'un air agacé, comme s'il lui avait déplu de voir sa fille se mêler d'un sujet qui ne lui convenait pas et sur lequel il ne lui était possible d'avoir ni expérience ni raison ; Albert, après avoir été un instant déconcerté, copiait maintenant, quoique avec discrétion, l'attitude de sa mère. Geneviève sentit ce dur et sourd entêtement, et que toutes ses paroles se briseraient contre les intentions déjà arrêtées de l'un et de l'autre... Cependant c'était le droit ; c'était l'évidence. Elle eut un sentiment de révolte. Elle leur dit que l'union qu'ils projetaient à présent était odieuse, impossible ; que, quant à elle, elle s'y opposerait de toutes ses forces... Et comment la fiancée d'Albert n'avait-elle pas été renseignée ! Quoi ! on la conduirait à ce mariage sans même

qu'elle ait su dans quelles conditions et à quel prix il s'accomplissait ! Pouvait-on, elle, à son tour, la tromper ainsi ? On devait la prévenir : c'était la première des loyautés...

— Puisqu'il le faut, je le ferai moi-même, — dit-elle, s'abandonnant au mouvement d'âme qui l'emportait. — J'irai la trouver...

Et elle ajouta qu'elle réussirait peut-être à empêcher du même coup deux trahisons.

— Non, tu ne feras pas cela ! — s'écria soudain Mme Arlet à la fois impérieuse et suppliante.

Mais elle vit qu'elle ne parviendrait pas à retenir Geneviève ; alors elle se tordit les mains, en gémissant sur les maux que lui causaient ses enfants. Geneviève, très résolue, se sépara d'eux ; elle rentra dans la maison, monta dans sa chambre, se coiffa et sortit.

— Non, elle n'osera pas — dit Mme Arlet à son fils dès qu'ils se trouvèrent seuls.

Cependant ils n'étaient rassurés ni l'un ni l'autre. Mécontents de cet obstacle imprévu, en même temps qu'affectés par les reproches de Geneviève, ils restèrent immobiles l'un près de l'autre sans rien dire.

Quelques minutes passèrent dans cet embarras ; puis ils virent par une allée accourir la femme

de chambre qui leur annonça qu'Isabelle était là : elle venait de sonner à la porte d'entrée, et la servante, incertaine de ce qu'elle devait faire, l'avait introduite seulement dans le vestibule.

Ils délibérèrent. Mme Arlet se décida à la recevoir, et dit de la faire entrer dans le salon. Puis elle se dirigea vers la maison. Albert suivit sa mère en silence, et entra avec elle ; elle ne s'opposa aucunement à ce qu'il l'accompagnât, cédant sans résistance sur le point qui avait été l'objet même de leur dispute, soit qu'elle ne craignît rien d'une entrevue à laquelle elle-même assisterait, ou bien parce que, trop remuée par les paroles de Geneviève, elle avait maintenant moins d'énergie et abandonnait quelque chose au hasard. Mais, tout en se rendant près de la jeune fille, elle accusait à mi-voix l'impudence de sa démarche, et Albert aussi au fond du cœur blâmait et maudissait l'audace étrange d'Isabelle.

Toutefois, dès qu'ils furent près d'elle, leurs sentiments à son égard changèrent. Ils avaient cru à des récriminations, des reproches, des menaces peut-être, quelque scène violente : au contraire, dans cette situation humiliante où elle s'était mise, elle les surprit par la dignité tranquille de son attitude. Modestie, douceur, dis-

tinction, réserve, tout s'unissait pour la rendre belle et la parer. Elle ne demandait rien, semblait, même ne rien attendre. Pourquoi était-elle venue que voulait-elle? ils se le demandèrent avec gêne. Elle paraissait docile, désabusée, lointaine ; elle avait l'air d'une visiteuse distraite... Un peu de poussière attaché à ses souliers, quelques traces de pleurs au bord de ses yeux remémoraient seuls l'incertitude de sa vie et les malheurs de cette journée.

A vrai dire, peut-être en arrivant, souffrante et désemparée, elle avait eu la volonté confuse de prier et de se plaindre ; mais, accoutumée à percevoir d'une façon très aigüe ce qui se passait dans les esprits autour d'elle, une fois là, dans cet étroit salon, entre le jeune homme et sa mère, elle eut tout à coup le sentiment net qu'il était trop tard, que les destinées étaient accomplies, qu'elle ne pouvait rien. Aussitôt tout changea ; elle dédaigna de se répandre en paroles superflues ; elle céda, accepta, consentit ; son émotion prit un autre cours... Dans cette maison où elle avait été reçue autrefois, où jadis elle avait connu l'amitié, puis l'amour, il lui sembla qu'en ce jour, à la veille de décisions capitales, tandis qu'elle était traquée de toutes parts, elle était

venue, pareille à un oiseau blessé, simplement pour reposer un instant sa tête en un endroit familier. C'est pourquoi elle parut distraite, détachée, rêveuse. Et cette impression haute et tragique qu'elle éprouvait fut si forte qu'elle s'épandit pour ainsi dire autour d'elle, s'imposa presque à ceux qui étaient à ses côtés : c'était pour eux trois comme la sensation d'une rencontre vaine au pays des ombres, d'une inutile rencontre après des adieux.

Mais sa générosité même mettait à l'aise l'égoïsme d'autrui, et, comme il arrive toujours, la desservait. En partant, elle laissa Mme Arlet et son fils peinés, mais tranquillisés. Elle s'éloigna : sur la route elle n'eut point de désespoir, elle ne versa point de larmes ; le seul sentiment qui l'occupait, mais qui lui semblait l'envelopper de toutes parts, était celui d'un destin irrévocable. Elle se disait : « Sans doute je pressentais que tout se passerait ainsi : mais j'ai voulu réellement savoir. J'ai par l'imagination vécu à l'avance cette journée bien des fois ; je suis entrée dans ce jardin, j'ai frappé à cette porte, j'ai été maudite ici, repoussée là : cependant je me répétais que je ne devais rien décider et conclure pour l'avenir simplement d'après ce que je

supposais ; car il est bien différent de deviner, de prévoir, d'être persuadée, ou d'avoir vu les choses s'accomplir. C'est pourquoi j'ai voulu venir ; mais les heures l'une après l'autre se sont déroulées telles que je les avais rêvées, elles ont déployé dans la réalité ce qu'elles annonçaient au fond des songes. Aussi maintenant voilà qu'est rompue toute attache avec le passé. Rien ne demeure. La barque a quitté la rive... » Elle parlait ainsi à mi-voix sur la route, absorbée dans ses pensées, et regardant à peine devant elle...

Dans le même moment où Isabelle avait été reçue par Mme Arlet et Albert, Geneviève entrait dans la maison de la famille Dairne, située un peu en dehors de Pougues. Elle trouva la fiancée de son frère sur la terrasse, derrière la maison, en compagnie de ses parents et de quelques autres personnes. Elle lui dit qu'elle voulait lui parler seule à seule. Elle l'emmena jusqu'au fond du jardin, et là elles s'assirent sur un banc près d'une haie qui le bordait dans cette partie, le séparant d'un sentier. Denise était déjà tremblante et bouleversée bien avant que Geneviève eût commencé sa dangereuse confidence.

Geneviève mit la main affectueusement sur

son épaule, se pencha vers elle, lui dit qu'elle allait lui faire une grande peine, mais que c'était son devoir, qu'il valait mieux que ce fût ainsi, qu'elle-même plus tard l'en remercierait. Là-dessus les larmes de la jeune fiancée commencèrent à s'épandre...

Geneviève lui dit les liens d'Isabelle et d'Albert, et comment deux ans plus tôt Isabelle avait abandonné sa famille pour rejoindre Albert à Paris ; alors, des yeux de Denise ce furent des flots de pleurs qui coulèrent, inondant ses joues. Elle ne put prononcer un seul mot, et sa poitrine était soulevé de sanglots qui semblaient arrachés au fond de son être.

Geneviève eut pitié d'elle ; un instant elle se demanda si elle aurait le courage de continuer ce cruel récit. Elle poursuivit cependant, d'une voix sourde et pressée ; mais à sa profonde surprise, elle vit que ce qu'elle ajoutait maintenant, semblait avoir plutôt pour effet d'atténuer à mesure et d'adoucir ce grand désespoir. Elle lui dit qui était Isabelle, combien elle avait eu d'affection pour elle autrefois ; puis elle expliqua comment Albert l'avait, pour se marier, abandonnée honteusement ; enfin, qu'Isabelle désespérée était ce jour même venue à Pougues et

qu'on la repoussait partout. Denise écoutait gravement, les yeux fixés devant elle ; mais elle avait cessé de pleurer.

Après un silence elle demanda si Albert aimait toujours Isabelle ; cette question étonna Geneviève, et même la choqua ; elle répondit que sans doute, s'il l'aimait, il ne se conduirait pas avec elle comme il faisait. Denise poussa un soupir, puis elle resta immobile et n'ajouta rien.

Geneviève s'était attendue à quelque mouvement d'indignation spontané et violent, au brusque refus d'un mariage tenu maintenant pour impossible. Denise semblait placidement réfléchir. Elle avait l'air accablé, il est vrai, et son visage paraissait comme endolori à cause des traces de ses pleurs. Geneviève crut remarquer qu'elle avait vis-à-vis d'elle une attitude presque craintive.

Au bout d'un moment elle lui demanda d'un ton affectueux :

— Je vous ai fait beaucoup de peine?

Denise soupira doucement:

— Une peine infinie...

Geneviève reprit :

— Mais vous pensez bien que tout de même j'ai eu raison de vous prévenir?

— Certes, — répondit Denise, mais plutôt par politesse, et d'un ton qui prouvait qu'elle se serait très bien passée de cette confidence.

Alors Geneviève reprit avec force :

— Pour moi, si je devais me marier, et si j'apprenais une telle chose sur mon fiancé, je ne lui pardonnerais pas...

Elle vit à ces mots l'expression craintive qu'elle avait déjà aperçue sur le visage de la jeune fille, réapparaître et s'accentuer ; puis, aussitôt, ce furent à nouveau des pleurs.

Geneviève s'étonnait, la regardait, et ne la comprenait point. Denise au contraire comprenait parfaitement ce à quoi Geneviève s'était attendue : seulement elle ne s'y prêtait pas.

D'une voix suffoquée par les sanglots, elle dit à Geneviève que tout le monde ne pouvait pas avoir sa force d'âme, ni sa sévérité, ni son indifférence et son détachement. En même temps qu'elle disait ces mots, elle semblait lui demander grâce, et vouloir par les larmes qui couvraient son visage, témoigner qu'elle était faible, chétive, qu'on ne pouvait pas exiger d'elle un courage qui la dépassait.

Geneviève fut déconcertée ; tout de suite elle sentit ce qu'il se cachait d'artifice et d'obstina-

tion sous ces démonstrations de faiblesse ; mais pourtant elle avait de la peine à bien se représenter ce qui se passait dans l'esprit de Denise.

Elle demanda :

— Ainsi vous trouvez qu'Albert est excusable?

— Oh ! non, — s'exclama Denise.

— Eh bien alors? — dit Geneviève.

Pressée de s'expliquer, Denise, avec un geste un peu pathétique, qui déplut à Geneviève et qu'elle trouva presque théâtral, déclara qu'elle aimait Albert, appuyant sur ce mot, le détachant, comme si elle mettait en lui toute son âme, et comme si évidemment il justifiait tout.

Sur les traits de Geneviève se peignit une expression amère et hautaine. Il lui semblait maintenant qu'elle était condamnée à ne rencontrer partout qu'égoïsme et lâcheté; qu'elle était déçue par tout le monde; qu'en ce jour se rompaient les liens qui l'unissaient à ceux qui l'avaient entourée jusque-là. Avec vivacité elle éprouva cette impression ressentie déjà souvent et que sa piété avait favorisée et entretenue : que le vrai lieu de sa vie n'était pas parmi eux... Elle s'était levée, et s'était écartée d'un pas; elle regardait Denise qui était restée assise sur le banc, encore secouée de sanglots, et qui, sentant au-dessus

d'elle ce jugement sévère, gardait une attitude humble et abandonnée, les coudes sur les genoux et le visage renversé dans les mains.

Or, comme elles étaient ainsi toutes les deux, l'une assise et courbée, l'autre debout, l'une pleurant, et l'autre méprisant ces pleurs, à ce moment, sur le chemin qui contournait le parc et longeait la haie, Isabelle vint à passer.

Le hasard l'avait conduite dans ces sentiers. Toute plongée en ses réflexions, elle n'aperçut les deux jeunes filles que lorsqu'elle fut à peu de distance d'elles ; avec surprise elle reconnut son amie ; elle s'arrêta. Elle voyait Geneviève de profil ; comme Denise était tournée du côté du jardin, elle découvrait seulement, en contre-bas de la haie, ses épaules et sa tête inclinées. Elle resta un instant immobile ; ni l'une ni l'autre n'avaient remarqué sa présence. Elle s'approcha encore de quelques pas, et dit :

— Bonjour, Geneviève...

Geneviève tressaillit, et se retourna, étonnée :

— Bonjour, Isabelle...

Son premier mouvement spontané et généreux fut de s'avancer vers elle ; mais aussitôt, tristement, elle s'arrêta... D'ailleurs la haie qui les séparait était large et bordée d'un fossé, de sorte

que, même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pas pu lui tendre la main. Elles restèrent immobiles vis-à-vis l'une de l'autre, se regardant. Puis Isabelle baissa la tête.

Elle dit :

— Je n'avais pas cherché à te voir...

Geneviève ne sut pas bien le sens de cette parole, qui pouvait venir d'un sentiment d'humilité, mais qui pouvait aussi passer pour agressive et presque blessante.

Sans vouloir s'embarrasser de ce doute, elle répondit affectueusement :

— Je le regrette, Isabelle... Il y a bien longtemps que tu aurais dû revenir vers moi...

Touchée de la douceur de cet accueil, Isabelle murmura :

— Oui, je sais, tu es bonne...

Geneviève reprit, d'un ton de reproche :

— Tu est partie, tu ne m'as pas dit seulement un mot d'adieu...

Isabelle redressa la tête, et répondit gravement :

— A présent, Geneviève, je te dis adieu.

Geneviève, sans réfléchir, demanda :

— Où donc vas-tu ?

Pour toute réponse Isabelle, d'un geste lent

et vague indiqua la route et l'horizon devant elle ; Geneviève, qui ne se représentait que trop l'incertitude de sa vie, se repentit de sa question et eut un mouvement désolé.

Isabelle demanda :

— Tu savais que j'étais ici ?

— Oui.

Cette réponse parut la surprendre. Après une hésitation, elle demanda, ayant à nouveau baissé les yeux vers le sol :

— Est-ce que tu sais ?

Geneviève comprit la question à peine formulée, et dit :

— Oui. Je sais.

Isabelle eut peine à la croire sans doute, car elle demanda encore :

— Albert ?

— Oui, — dit Geneviève.

— Ah ! — fit Isabelle à mi-voix.

Cette idée, que Geneviève, qui se trouvait là devant elle était instruite de tout, parut l'impressionner vivement et la jeter dans une méditation profonde.

Geneviève murmura :

— J'ai su aujourd'hui seulement...

A nouveau cette parole sembla toucher Isa-

belle extrêmement ; elle releva les yeux, et elle jeta sur Geneviève un regard rapide et troublé. Soit qu'elle s'étonnât que ce qui emplissait sa vie depuis si longtemps, ce qui pour elle était une chose ancienne et presque morte fût au contraire, en ce moment pour son amie toute neuve et violente, soit parce que ce mot : aujourd'hui, que venait de prononcer Geneviève, lui remémorait les incidents cruels et dramatiques de cette journée, elle le répéta à plusieurs reprises : « Aujourd'hui ! Aujourd'hui ! », d'un ton à la fois douloureux et distrait.

Geneviève la regardait ; elle la voyait immobile sur le chemin dans sa robe noire ; elle avait le cœur étreint par l'émotion, et des larmes vinrent à ses yeux, soit chagrin, soit pitié.

Aux premiers mots de ce dialogue si imprévu, Denise avait eu peur, et elle avait été sur le point de s'enfuir ; cependant elle s'était peu à peu rassurée ; elle avait deviné qui était cette étrangère ; elle était restée assise sur le banc ; et bientôt, poussée par la curiosité, elle avait tourné du côté des deux jeunes filles son visage encore mouillé de pleurs.

Isabelle, l'ayant considérée un instant, et remarquant son trouble et ses yeux rougis par une

peine récente, eut vite fait de supposer qu'elle pouvait être la fiancée d'Albert.

— C'est elle ? — demanda-t-elle à mi-voix à Geneviève, en la désignant d'un léger mouvement de tête. Et Geneviève, qui comprit la question répondit :

— Oui.

Isabelle l'observa plus exactement. Elle n'éprouvait point pour elle d'antipathie. Elle trouva seulement qu'elle avait l'air encore bien jeune et puéril. Sous le regard d'Isabelle le visage de Denise prenait une expression légèrement peureuse.

Poursuivant sa supposition première que quelque conversation dont elle-même était l'objet avait pu faire couler les larmes de la jeune fille, Isabelle demanda encore :

— Vous parliez de moi ?

Et Geneviève fit signe que oui.

Isabelle alors, s'adressant à Denise, lui dit doucement :

— Ne pleurez plus. Vous épouserez Albert. C'est ce que je souhaite. — Elle ajouta : — Ne craignez jamais rien de moi, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Je vous l'abandonne, je ne tiens

pas à lui. Épousez-le ; je préfère qu'il en soit ainsi ; je ne l'aimais plus...

Denise inclina imperceptiblement la tête comme si elle donnait une sorte d'acquiescement aux paroles d'Isabelle ; toutefois elle ne répondit rien. Mais à ce moment Geneviève s'avança entre elles, et s'adressa à toutes deux à la fois avec vivacité et amertume. Elle dit :

— Vraiment, je ne vous comprends ni l'une ni l'autre. En tous cas je ne vous ressemble pas. Denise n'ignore pas qu'à sa place, et sachant ce qu'elle sait, je romprais de telles fiançailles. Mais toi, Isabelle, toi, comment peux-tu dire que tu consens volontiers à ce qui s'accomplit ? que c'est là ce que tu souhaites ? Est-ce possible ? après ce qui s'est passé ?

Isabelle la regarda un moment bien en face sans répondre ; puis elle dit d'un ton assez âpre :

— Je viens de chez toi, Genevieve.

Elle ne s'attendait point à l'effet violent qu'allait produire cette parole. Car Geneviève qui l'accusait, aussitôt lui demanda pardon.

— Isabelle, — dit-elle, — il est vrai, je n'ai pas le droit de te faire de reproches. Non, ce n'est pas toi aujourd'hui qu'il faut blâmer. Hélas ! tu es allée chez moi, tu viens de ma mai-

son ! Je comprends : tu as fait tout ce qui dépendait de toi. Aussi je savais bien que tu ne disais pas tout à l'heure ta vraie pensée ; tu n'as ni voulu ni accepté cette séparation, et tu n'aurais pas parlé en ces termes si Albert ne t'avait pas trahie pour de viles raisons. Je devine : ils ne t'ont pas reçue, ils t'ont renvoyée ; c'est ce que je prévoyais, je te demande pardon pour eux ! Moi, j'ai de toutes mes forces lutté contre eux, seulement on ne m'a écoutée nulle part, ni là-bas, ni ici... Je voudrais pouvoir réparer le mal qu'ils t'ont fait. Puisque ces choses se sont passées chez moi, puisque c'est ma famille, ma maison, il me semble que je suis moi aussi coupable envers toi. Que puis-je pour t'aider ? Ne t'en va point ! que deviendras-tu ?... Reste avec moi plutôt...

Elle s'interrompit, car elle sentit que cette offre était absurde, et que ce qu'elle pouvait faire pour Isabelle était bien peu. Alors elle serra avec angoisse ses mains l'une dans l'autre, et dit :

— Hélas ! tu n'as rien ! te voilà seule...

Isabelle secoua lentement la tête, et dit :

— Non, ne t'inquiète pas...

Et elle ajouta, d'un ton étrange, un peu rude :

— Je serai riche au contraire, j'aurai de l'or tant que je voudrai...

Geneviève ne comprit pas exactement ; mais loin d'être rassurée, elle entrevit quelque nouveau péril, soupçonna quelque fatalité funeste. Elle frissonna, et murmura d'une voix suppliante :

— Isabelle, pense à ton âme !... Hélas ! je ne sais ce que tu veux dire...

Non seulement cet accent de prière n'émut pas Isabelle, mais Geneviève vit que s'était figée sur son visage une expression close et dure, avec un pli volontaire qui barrait son front.

Elle dit avec vivacité.

— Isabelle ! — comme on fait pour rappeler une personne à elle-même et à ses vrais sentiments. Mais les traits de la jeune fille restèrent immobiles et tendus.

— Isabelle ! Isabelle ! — reprit-elle d'un ton de reproche. — Comme tu as dû souffrir ! Comme il faut qu'on t'ait blessée ! toi qui étais douce autrefois !... Est-ce que tout à l'heure je t'ai peinée par mes paroles ?

Sans répondre à cette dernière question, Isabelle dit d'une manière très vague :

— Il est trop tard à présent. Tout est fini...

Geneviève, malgré l'obscurité de ces mots,

compris qu'elle ne réussirait pas à modifier ses intentions et qu'elle ne pourrait rien gagner sur elle.

Après un silence, elle reprit, avec une émotion profonde :

— Nous avons été pendant des années si unies, si pareilles, nos âmes ont été si longtemps mêlées et confondues qu'il me semble que je suis encore responsable de la tienne...

Puis, d'un ton devenu tout à coup plus limpide, plus vibrant, plus douloureux, elle ajouta :

— Pour toi et pour expier le mal qu'on t'a fait, je donnerais ma vie volontiers .. S'il est un moyen sur terre d'effacer les péchés d'autrui, si le renoncement, les austérités, les prières peuvent faire une compensation d'une âme à l'autre. — Elle s'arrêta, comme frappée d'une pensée subite ; puis, se parlant à elle-même, elle dit : « Oui, ce sera ainsi... »

Mais Isabelle en l'entendant, et la comprenant à demi, fut prise d'une sorte d'effroi.

— Geneviève, je t'en supplie, ne pense plus à moi ! Ne t'occupe plus de ce que je deviendrai ! Oublie même ce que nous avons été l'une pour l'autre. Entre toi et moi il ne saurait plus y avoir de rapports, c'est un abîme infini... Réel-

lement j'aime mieux que tu m'oublies, et je ne veux rien recevoir de toi. Pardonne si je te dis cela : mais rien que de savoir que tu as pour moi de l'affection me fait souffrir.

Geneviève lui répondit :

— Je te donnerai plus que tu ne penses...

On entendit du côté du parc un bruit de pas et de voix, comme si des gens se dirigeaient de ce côté.

— On vient, — dit Isabelle, — il vaut mieux qu'on ne me voie pas avec vous. Adieu, Geneviève...

Elle se détourna et s'éloigna.

— Isabelle, adieu — dit Geneviève, qui la suivit du regard avec une expression d'immense regret. Quand elle l'eut vue disparaître au tournant du sentier, elle fit un effort pour refouler les larmes qui brûlaient le bord de ses paupières ; elle croisa les bras, et elle sembla abîmée dans ses réflexions.

Les voix et les pas se rapprochèrent, et Mme Dairne parut, escortée d'une amie. Elle s'était étonnée de voir tant se prolonger la conversation de Geneviève et de sa fille, et elle était partie à leur recherche. En venant elle les avait de loin aperçues toutes les deux entre les

arbres, en compagnie d'une autre personne qui leur parlait du chemin. Aussi, quand elle les eut rejointes, frappée de leur émotion et des larmes encore visibles aux yeux de Denise, elle demanda avec inquiétude :

— Qu'est-il arrivé ?... Vous causiez avec quelqu'un...

Comme ni l'une ni l'autre ne dit mot, elle reprit vivement :

— Enfin qu'y avait-il donc ? Qui était là ?

Alors Geneviève répondit, d'un ton si ferme et sérieux qu'elle n'osa plus poser de questions pour le moment :

— Rien, madame, rien ; c'était une passante...

Elles retournèrent vers la maison.

Isabelle, ce soir-là, brisée de fatigue et ne sachant où se réfugier en attendant le train qui au milieu de la nuit la ramènerait à Paris, alla frapper à la porte de notre maison, et demanda un abri à ma mère qu'elle avait autrefois beaucoup connue.

Cette visite me fut plus tard racontée par l'une et par l'autre.

Ma mère la reçut bien, quoique sans sympathie ; la voyant dans une si grande détresse, elle lui offrit tout ce qui matériellement pouvait

la secourir et la réconforter, cependant sans laisser fléchir un instant la rigidité de ses opinions morales, qui mettaient maintenant entre elles deux une distance infranchissable. Elle évita de poser à Isabelle aucune des questions qu'on adresse toujours aux personnes avec lesquelles on a été lié et qu'on n'a pas revues depuis longtemps ; elle ne l'interrogea ni sur sa vie, ni sur ses occupations, ni sur les siens, sans songer que cette discrétion même l'obligeait à penser à son malheur. Cette ignorance voulue sur tout ce qui la concernait, ce silence la glacèrent : il lui semblait que réellement il n'existait plus rien pour elle, qu'en dehors du cercle étroit de sa présence il n'y avait en effet que le vide, le froid, les ténèbres. Voyant cette indifférence unie à un accueil empressé, elle se sentait à la fois une amie par le passé, une étrangère pour le présent.

Ma mère l'engagea à demeurer chez elle cette nuit-là, ce qu'elle accepta, et elle se décida à ne partir que le lendemain matin pour Paris. Elles passèrent ensemble la soirée, et Isabelle pleura souvent.

Lorsque Isabelle se fut éloignée de Pougues, il ne fut plus question d'elle dans la famille

Arlet ; après cette journée tragique où les destinées s'étaient faites, le silence s'établit sur son nom, et Geneviève elle-même évita de le prononcer. Plus de reproches, pas même une allusion ; mais loin d'oublier, au contraire dans ce recueillement elle laissait s'enfoncer en son âme l'empreinte de ces heures émouvantes, et mûrir la résolution qu'elle avait formée. La mort de son père, qui survint peu de temps après ces incidents, l'affecta sans doute beaucoup aussi, et contribua à la décider. Au bout de deux mois environ, dans les premiers jours de septembre, elle annonça à sa famille qu'elle entrerait en religion. A la fin de ce même mois, elle se rendit à Bourges, et fut reçue dans le couvent qu'elle avait choisi ; elle partit de chez elle, comme je l'ai dit plus haut, une semaine environ avant le mariage de son frère : cette circonstance fut remarquée par tout le monde, et nul n'y voulut voir une rencontre fortuite ; on devina qu'elle avait précisément voulu ne pas être présente à la cérémonie. Aussi on répéta beaucoup qu'elle avait désapprouvé ce mariage et qu'elle s'y était opposée le plus possible, mais sans que l'on sût au juste pour quelles raisons.

IV

Je me trouvai à Pougues quand eut lieu le mariage d'Albert Arlet, car j'allai cet automne-là passer quelques semaines chez ma mère. Le comte d'Omeuse faisait alors, comme chaque année à cette même époque, un séjour au château de Maille, et j'eus plusieurs fois l'occasion de le voir. Je voudrais relater quelques-unes des circonstances où je me trouvai rapproché de lui.

Dès qu'on le fréquentait un peu, à ce moment culminant et critique de sa carrière, on était obligé de remarquer dans son caractère quelque chose d'altier, d'indifférent, un sentiment étrange de sa puissance et de sa supériorité qui l'empêchait, dans une situation en somme difficile, d'être attentif, prudent, circonspect. On ne pouvait guère se trouver avec lui au milieu des ouvriers, des cultivateurs, même des bourgeois

du pays sans qu'apparût quelque signe du dissentiment qui s'élevait entre lui et toutes les classes d'habitants. A défaut même de griefs précis, sa manière d'être insouciante et un peu rude qu'imitaient sa famille, son entourage, sa domesticité, indisposaient bien des gens. Il suivait librement, hardiment son humeur, marquant d'ordinaire ses actions d'un trait rare et frappant, mais dédaignant de prendre vis-à-vis des personnes les ménagements qu'il eût fallu. A ce point que, sans qu'il s'en doutât, ou plutôt s'en préoccupât, il ne pouvait presque plus rien faire, même d'équitable et de sensé, qui, sourdement, ne fût mal pris, et qui ne blessât.

Les quelques circonstances où il me fut alors donné de le voir ne sont pas spécialement significatives du mécontentement qui s'accumulait dans l'ombre ; sans doute parmi les incidents qui déjà se croisaient et s'enchevêtraient pour préparer le drame futur, il y en eut de plus importants : mais ce sont là ceux que le hasard a mis sous mes yeux ; ils ont tout au moins ce mérite de faire apparaître sous leur vrai jour les relations qu'à ce moment-là M. d'Omeuse et les siens entretenaient avec les gens du pays.

Comme je l'ai dit précédemment, le mariage

d'Albert eut lieu dans les premiers jours d'octobre. La cérémonie fut célébrée dans l'église du village. Comme la famille Arlet était en deuil du père d'Albert, on ne fit point de fête; cependant au retour de la messe il y eut un déjeuner auquel furent conviés les membres des deux familles. On retint en plus à ce déjeuner quelques-unes des personnes qui étaient venues à l'église : c'est ainsi que je me trouvai y assister.

M. d'Omeuse avait fait aux fiancés de riches cadeaux qui effaçaient tous ceux de leurs parents. Bien qu'ils eussent chez eux de nombreux invités, la comtesse et lui vinrent à la messe de mariage et rehaussèrent la cérémonie de leur présence. Il se montra affable, cordial ; on remarqua son air satisfait. On le pria à déjeuner, mais il n'accepta point, à cause des amis qu'il avait au château et qu'il ne voulait pas abandonner. On n'insista pas. A vrai dire, dans cette société composée de gens de fortune médiocre, ne comprenant que la famille immédiate, encore assombrie du deuil récent, émue aussi du départ de Geneviève pour le cloître, impressionnée enfin par ce mariage même, on sentit que la présence de M. d'Omeuse mettrait une gêne, malgré sa cordialité familière, ou peut-être à cause d'elle.

On préféra la comtesse, plus réservée, peut-être même plus distante, mais qui, tout le long de l'office resta en prières, et qui ensuite, ayant rejoint à la sacristie les jeunes époux, leur adressa des paroles empreintes de piété et de sympathie.

Le comte en partant annonça qu'au cours de l'après-midi il passerait dans la maison de la famille Dairne, où avait lieu le banquet. On ne l'en avait point prié, et cette promesse fit peu de plaisir : lui n'y prit point garde ; son intention était bonne, comme on verra, et il avait le dessein d'être agréable : mais il en résulta néanmoins un incident fâcheux.

Le déjeuner réunissait une quarantaine d'invités, et, comme les parents de la jeune fille n'avaient pas dans leur maison une pièce assez vaste pour recevoir tant de convives, la table avait été mise sous une tente dressée dans le jardin, installation de caractère un peu champêtre sans doute, mais d'usage traditionnel dans la bourgeoisie du pays pour les noces et les fêtes, et, tout compte fait, plutôt gracieuse.

On était revenu de la messe assez tard, et ces sortes de repas étant longs à la campagne, toute la société vers trois heures était encore à table

quand un domestique vint en hâte parler à l'oreille du maître de la maison, lui annonçant que M. d'Omeuse était là ; il était venu jusqu'à la porte de la tente et il demandait à entrer. La nouvelle en courut instantanément autour de la table, et le silence se fit comme par magie. Le père de Denise, plutôt contrarié, se leva et se rendit auprès de M. d'Omeuse ; quand il fut sorti tout le monde prêta l'oreille : on entendit mal ses paroles, mais au contraire la voix du comte éclata joviale et sonore :

— Comment ! encore à table ! à trois heures passées ! Quel festin ! — Et il insistait pour entrer.

Puis tout à coup un autre bruit se fit entendre, un bruit de pas sur le sable, des chuchotements, des rires, un murmure frêle et joyeux ; le rideau qui fermait l'entrée fut brusquement soulevé et une troupe animée fit irruption dans la salle : on reconnut les invités du comte que depuis plusieurs jours on voyait passer sur les routes dans ses landaus et ses automobiles, et qu'il n'avait pas craint cette après-midi d'amener avec lui. Mlle d'Omeuse était là, et je reconnus aussi M. de Coisly avec qui je l'avais à Paris trouvée un jour en conversation sur le grand escalier de son

hôtel. Autour d'eux un groupe frais de jeunes filles en toilettes claires, la plupart jolies, toutes élégantes, de manières fines et précieuses, avec un air enjoué et satisfait. Les convives, surpris, mais point enchantés, se levèrent ; il y eut un brouhaha. Mlle d'Omeuse, obligée à plus de politesse, se sépara de la troupe, et vint jusque vers Mme Dairne ; les jeunes mariés lui furent présentés. Après quoi, comme personne ne parlait, comme rien ne se passait, les gens de la noce se rassirent. On offrit des sièges aux nouveaux venus, mais le premier ayant refusé, les autres l'imitèrent ; ils restèrent debout, massés près de l'entrée, immobiles. Alors il y eut un long silence, gêné, tendu, glacial : on s'observa.

L'accueil n'était pas très aimable : mais cette visite de gens que personne n'avait invités, qui ne s'étaient pas fait annoncer, entrés là exactement comme s'ils venaient considérer une noce de paysans dans une grange, faisait une impression très désagréable. Eux-mêmes s'étaient certainement attendus à autre chose qu'à voir cette table élégante, sous une longue tente garnie de fleurs d'où tombait une lumière douce et jolie; rien ne se prêtait à la moquerie, comme peut-être ils l'avaient supposé ou espéré. Sans doute

ils ressentaient à présent l'embarras de leur position: leur entrain était tombé, ils ne se disaient rien, quelques-uns prenaient des airs détachés et vaguement supérieurs, et ils échangeaient entre eux de demi-sourires en se regardant dans les yeux : toutefois, par crainte de se montrer trop malhonnêtes, ils n'osaient point s'en aller sans que quelque circonstance fût survenue qui les y autorisât. Seul M. de Coisly, plus décidé que les autres, sortit. Béatrice, qui était restée près de Mme Dairne, par instants lui adressait quelques mots à voix basse, mais sans que la situation en fût améliorée; cela dura peut-être une minute, peut-être deux; en tout cas cela parut à tout le monde extrêmement long et pénible.

Heureusement M. d'Omeuse, qui était resté dehors, finit par rentrer. Du premier coup d'œil il se rendit compte de ce qui arrivait; et il sut à peu près arranger les choses. Il exprima à haute voix son regret de n'avoir pu s'asseoir à cette table comme il y avait été invité; il s'excusa d'être venu de trop bonne heure : mais il avait cru que le déjeuner serait fini. Il ajouta qu'il avait des landaus à la porte et qu'il comptait que plusieurs des personnes présentes se joindraient à ses amis pour aller de l'autre côté de

la Loire dans ses vignes, où l'on vendangeait.

M. Dairne engagea quelques-uns de ses hôtes à accepter cette offre. Ceux qu'il pria obéirent ; peut-être fut-ce sans enthousiasme ; en tous cas les landaus se remplirent, et l'incident fut ainsi terminé, non sans laisser derrière lui une longue traînée de commmentaires.

Tout ce cortège s'ébranla, et pour gagner la rive de la Loire alla traverser non loin de la gare la ligne de chemin de fer se dirigeant vers Paris, de sorte que l'on passa dans le voisinage de la fonderie qui appartenait à M. d'Omeuse, et à la tête de laquelle Albert Arlet avait deux mois plus tôt remplacé son père. A l'occasion du mariage de leur nouveau chef, M. d'Omeuse, parfois généreux, avait voulu donner aux ouvriers un jour de congé supplémentaire et leur avait offert un banquet. A cette heure-là le festin était achevé, et les ouvriers, maintenant désœuvrés, erraient aux alentours de l'usine. Les premiers que l'on rencontra sur la route, isolés, saluèrent ; plus loin on croisa des groupes qui se rangèrent sur le talus, mais sans déférence ni politesse. Les voitures filèrent au grand trot ; mais lorsqu'elles arrivèrent au passage à niveau sur la voie ferrée, la barrière était fermée, car un train

approchait ; il fallut s'arrêter et attendre : alors en une minute, de toutes parts, un peuple d'hommes et de femmes déguenillés surgirent ; ils encombrèrent la route et se glissèrent entre les voitures, ou se massèrent sur les côtés.

Sans doute c'était la curiosité qui les amenait ; mais leurs vêtements sales, leurs visages hâves et souffreteux, tout ce grouillement misérable faisaient avec le luxe des équipages, les toilettes, ce décor de vie facile et brillante, un contraste si blessant qu'un malaise serra bien des poitrines Cette foule grossit rapidement, et prit un aspect presque hostile. Alors le comte se leva dans son landau, qui était le dernier, et, se mettant bien en vue, domina tout de sa haute stature.

Il n'y eut pas un geste, pas un cri, seulement quelque chose comme un sourd murmure : dans les voitures par contre un silence apeuré. Plusieurs des jeunes femmes dans leurs minces robes, étroites et claires, frissonnèrent sous des regards hardis. Au milieu de cette misère innombrable, toutes en cet instant sentirent comme en péril le bonheur de leur existence privilégiée. Même celles qui ne tremblaient point attendaient avec une impatience énervée d'être délivrées d'une image si sombre de la vie, tandis qu'en face

d'elles, sur la voie, défilait lentement un train de marchandises, qui n'en finissait plus.

Mlle d'Omeuse surtout s'irritait de ce contretemps. Enfin la barrière s'ouvrit, on put partir; les voitures s'éloignèrent rapidement. Le comte s'étant rassis haussa les épaules et dit aux personnes qui l'entouraient :

— Décidément si l'on était sage, on ne ferait jamais faire bombance au peuple...

On suivit quelque temps les bords de la Loire, puis on s'arrêta près d'une anse où des canots attendaient. Toute la société se répartit dans les quatre ou cinq embarcations, qui, les unes conduites à la rame, les autres poussées par la perche, naviguèrent de conserve jusqu'à la rive opposée, au-dessus de laquelle s'élevaient et s'étageaient en pente raide des coteaux couverts de vignes.

Là les invités se dispersèrent. Quelques-uns continuèrent à se promener en barque sur les flots bleus de la Loire. Il était environ quatre heures. Il faisait un temps d'automne doux et mûri, avec un soleil d'or, une de ces journées si limpides, si transparentes qu'on s'imaginerait voir chaque chose à travers un beau, net et pur cristal.

Bientôt tout le monde se réunit dans la maison des vignerons, haute bâtisse au toit bizarre située à mi-côte dans les vignes. C'est là que les vendangeurs venaient décharger leurs hottes pleines ; aussi non seulement il y avait beaucoup d'animation aux alentours, mais dans la maison même, au rez-de-chaussée, se tenaient sans cesse un grand nombre de gens qui profitaient de leurs tournées pour rire, causer et boire. Les invités du comte furent conduits par un escalier extérieur grimpant le long du mur jusqu'à une salle assez vaste, située tout en haut de la demeure, où un goûter avait été préparé. Le père Féryl qui avait la haute main sur le gouvernement des vendanges, les accueillit là ; il avait fait disposer sur une table, dans des assiettes et compotiers villageois, des tartes, des galettes et des fruits répandus à profusion. Mlle d'Omeuse fit les honneurs de cette dînette rustique, qui parut enchanter ses amies. Les jeunes filles, au milieu des rires, découpèrent les tartes, servirent à boire ; la conversation devint générale. Presque tout le monde était resté debout. M. d'Omeuse et les personnes de son âge manquaient encore. M. de Coisly était là avec deux autres jeunes gens.

La porte restée ouverte découpait sur l'azur du ciel et sur la campagne inondée de soleil un tableau fastueux ; tout au bas la Loire s'incurvait, nappe bleue semée d'îles ; sur ses rives, des digues minuscules, qui faisaient penser à des jouets d'enfant, protégeaient de basses maisons aux toits gris, tassées comme de petites vieilles. Au delà du fleuve, c'était, à perte de vue, un fouillis de faibles coteaux grimpant les uns sur les autres sans parvenir à se hausser, et tout empourprés par l'automne. Ce paysage déjà touché par le soir était si nuancé, si étonnamment riche de couleurs tranchées et fortes qu'il semblait sous la lumière palpiter et frémir.

Or, tout à coup, sans qu'on eût entendu le moindre bruit, dans l'encadrement de cette porte, vers laquelle se tournaient invinciblement les regards à cause de sa perspective enchantée, une jeune paysanne brune, nu-tête, d'une vingtaine d'années, très belle fille, apparut, qui s'arrêta sur le seuil, hésitante. Elle était grande ; des reflets se posaient sur ses cheveux ; elle avait des joues fraîches, la taille ronde et robuste, et toute sa silhouette se découpait avec une netteté admirable sur le fond aérien et lumineux. Elle tenait d'une main une grappe de rai-

sins rouges, et de l'autre main, au bout des doigts, une graine unique, détachée de la grappe.

Après un moment d'incertitude, elle s'avança de quelques pas dans la pièce.

— Ah ! c'est pour « la marque » dit Féryl, un peu embarrassé.

— La marque ! qu'est-ce que c'est que ça ? — demanda Mlle d'Omeuse surprise, en se tournant vers lui, et fronçant déjà les sourcils.

Féryl fit simplement signe qu'elle allait bien voir ; et, comme s'il demandait pour la jeune fille une autorisation d'ailleurs impossible à refuser, il dit d'un air d'excuse :

— Mademoiselle, c'est l'habitude pour les vendanges...

La paysanne, rougissante et marchant à petits pas intimidés, s'approcha de la table autour de laquelle les invités étaient groupés. On s'était tu, et on la regardait curieusement. Elle s'arrêta devant M. de Coisly, du reste, sembla-t-il, sans l'avoir choisi, et simplement parce que c'était le premier jeune homme qu'elle rencontrait sur son chemin ; elle lui dit :

— Je vous marque...

Et tout en le regardant avec attention, épiant s'il ne protesterait pas, elle éleva lentement sa

main droite qui tenait une graine de raisin ; elle appliqua cette graine sur le col de M. de Coisly, et l'écrasa, de manière à faire sur la blancheur du linge une tache. Ensuite, d'un mouvement vif et gentil, elle lui tendit sa joue pour se faire embrasser. Il obéit ; elle tendit l'autre joue ; il se mit à rire, et l'embrassa à nouveau. Féryl, s'approchant, proposa à la jeune fille de prendre des gâteaux sur la table ; elle en choisit un, des plus petits : elle ne paraissait pas encore bien rassurée. M. de Coisly chercha de son côté quelque chose à lui donner ; d'abord il lui offrit des cigarettes, mais elle les repoussa d'un air confus. Alors il retira de sa cravate une perle montée sur une épingle d'or, qu'il lui tendit ; elle eut de ce cadeau imprévu une joie si naïve et si extasiée, et témoignée si simplement, que le cercle des spectateurs, incertain jusque-là, aussitôt fut conquis.

Quelques-unes des jeunes filles vinrent à elles, lui offrirent des gâteaux à leur tour ; même elles la complimentèrent sur sa beauté. La petite paysanne, maintenant confiante, paraissait ravie de cet accueil. Seule Mlle d'Omeuse se tenait à l'écart, et, les lèvres serrées, sans rien dire, regardait cette scène d'un air mécontent.

Soudain deux autres jeunes vendangeuses apparurent sur le seuil, comme des moineaux qui se posent à l'improviste au rebord d'une fenêtre. L'une d'elles s'avança, et toute l'assemblée, très amusée, la suivit des yeux. Cependant Mlle d'Omeuse, s'adressant à haute voix à Féryl, lui dit d'un ton plein d'impatience :

— Féryl, est-ce que cela va durer longtemps?

Il répondit :

— Mademoiselle, c'est la coutume ; on ne peut pas les empêcher : cela ferait mauvais effet.

Il ajouta, comme un essai de conciliation :

— Mais il n'y a qu'à leur donner quelques gâteaux...

Béatrice reprit du même ton coupant :

— Combien va-t-il en venir encore ?

— Oh ! deux ou trois, pas plus je pense, — répondit Féryl.

Ce dialogue que tout le monde entendit, la nouvelle arrivante comme les autres, jeta un froid.

Cependant la fillette avait continué à s'avancer, et elle s'était arrêtée en face de M. de Coisly, qui se trouvait alors à côté d'un autre jeune homme avec lequel il causait : devant eux, elle resta un moment immobile, hésitante, sa graine

de raisin à la main, comme si elle n'avait pas su choisir celui des deux auquel elle s'adresserait. Autour du petit groupe, les amies de Mlle d'Omeuse avaient déjà fait le cercle, et cette incertitude parut les amuser infiniment.

Tout à coup une de ces brillantes jeunes filles, de beaucoup la plus jolie, et qui était aussi la plus rieuse et la plus espiègle, un peu frêle et gracile, toute vêtue de blanc, dont le prénom était Laure, probablement ravie de cette scène, s'approcha vivement de la petite paysanne, et, comme pour exprimer et préciser sa visible hésitation, lui demanda, avec des yeux pétillants de malice :

— Oui ! lequel ?

M. de Coisly qui, en dépit d'une laideur peu discutable, était, selon ce qui m'a été dit, très en faveur auprès de beaucoup de dames de la plus haute société, sans doute possédait en son aspect quelque mystérieux mérite également sensible aux jeunes paysannes, car ce fut encore pour lui que celle-ci se décida. Elle répéta le geste de la première disant comme elle : — Je vous marque.

On rit, et on félicita ironiquement M. de Coisly de son succès. Or, tandis qu'on le plai-

santait ainsi, Mlle Laure saisit sur la table une grappe de raisins rouges des plus mûrs et des plus foncés, elle s'élança vers lui, et d'un geste rapide elle écrasa la grappe, moitié sur son col moitié sur sa joue, disant :

— M. de Coisly, je vous marque !

Puis elle se sauva à toute vitesse pour éviter les représailles qu'elle avait provoquées, ou les baisers ; mais — fut-ce réellement un hasard, ou bien à ce hasard, se mêla-t-il quelque complaisance ? — à trois pas de là, elle s'embarrassa dans une chaise, faillit tomber, se rattrapa au bras de M. de Coisly qui déjà la poursuivait, et qui profita de ce fugitif instant pour poser les lèvres sur ses cheveux. Elle poussa un cri, et s'échappa, toujours riant...

A peine cet incident s'achevait-il, qu'on entendit la voix irrité de Mlle d'Omeuse qui disait aux deux petites paysannes :

— Allez-vous en !

Les deux jeunes filles la regardèrent, interdites et désolées.

— Oui, allez-vous en ! — reprit Mlle d'Omeuse, d'un ton plus impérieux encore. — Et qu'il n'en vienne plus ! N'avez-vous pas honte de vous faire embrasser ainsi ? Allons, partez...

Elles s'éloignèrent, navrées, des larmes dans les yeux.

Une autre, qui se trouvait sur le seuil, interpellée à son tour, se détourna tristement, et disparut. On entendit sur les marches de l'escalier un piétinement, des murmures, puis comme un envol d'oiseaux ; elles devaient être là plusieurs qui attendaient leur tour, et qui s'en allaient. Tous les regards s'étaient dirigés du côté de la porte, dont l'embrasure subitement dégagée, et vide, ne montra plus, dans la splendeur dorée du soir, que le fleuve immobile comme un lac très bas au-dessous de la maison, et les petites demeures grises égrenées à la file sur ses bords.

Dans la pièce, après cette sortie violente, ce fut un silence à entendre marcher des fourmis. Nul ne bougeait. Ce fut de la stupeur. Seul Féryl dit :

— Cela ne fera pas bien...

Tous désapprouvaient une conduite si brutale, et s'étonnaient de cet emportement soudain chez une personne altière sans doute, mais ordinairement maîtresse d'elle. On devinait bien que le manège de Coisly et de mademoiselle Laure était la vraie cause de ce dépit dont les petites

vendangeuses avaient supporté le poids ; et on était gêné pour Mlle d'Omeuse de cette vue trop claire sur ses sentiments.

Quant à la phrase sur la honte de se faire embrasser ainsi, elle était manifestement à l'adresse de mademoiselle Laure, qui ne s'y méprit pas plus que les autres, et qui, étant d'un caractère vif, frémissait de colère.

Mlle d'Omeuse sentit le blâme de ce silence, et pour distraire l'attention de ce qu'elle avait dit, elle tenta à plusieurs reprises de remettre en branle la conversation. Mais ses paroles demeuraient sans écho. Son père étant entré, elle lui raconta ce qui s'était passé, cherchant une approbation, et tâchant de lui faire partager ses sentiments indignés vis-à-vis de ce qu'elle appelait l'effronterie des filles de la campagne. Mais elle ne parvint pas à intéresser M. d'Omeuse qui ne se souciait de cette histoire aucunement. « Si elles vous ennuyaient — dit-il, — vous avez bien fait de les renvoyer. » Il n'en parla plus, et s'éloigna.

On partit. Dans la cour de la maison, qu'il fallut traverser, le long d'un mur se trouvaient rassemblés un assez grand nombre de vendan-

geurs qui semblaient avoir fini leur journée ; ils avaient à côté d'eux leurs hottes, leurs paniers, leurs ciseaux ; ils paraissaient las ; la plupart étaient assis par terre, adossés au mur, hommes et femmes. Le groupe des amis de Mlle d'Omeuse dut défiler devant eux, à petite distance ; soit qu'ils connussent ce qui s'était passé et en fussent mécontents, soit qu'ils eussent jugé dans la circonstance toute politesse superflue, ils ne se levèrent ni saluèrent ; cependant ils regardaient fixement ; cela donna une sensation de malaise ; on eût dit deux camps ennemis.

Dans cette foule de vendangeurs, Mlle Laure reconnut en passant la jeune fille qui était venue la seconde et qui avait été cause de tout cet éclat. Aussitôt, d'un pas décidé, elle se dirigea vers elle ; la paysanne qui était assise, la voyant s'approcher, cette fois se leva ; Mlle Laure s'arrêta devant elle, et sous tous les regards, ostensiblement, détacha de son poignet un bracelet d'or, qu'elle lui donna. Puis elle revint tranquillement rejoindre la troupe de ses amis avec un air vengé et satisfait. Mlle d'Omeuse détourna la tête et parut n'avoir rien vu.

On traversa à nouveau la Loire ; puis on reprit place dans les voitures, qui revinrent vers Pou-

gues ; mais l'animation frivole et joyeuse du début ne reparut pas.

(Suit un chapitre, que nous ne donnons pas ici, où sont dépeints les premiers démêlés du comte d'Omeuse avec les paysans.)

V

J'allai cet automne-là en Italie. Je passai quelque temps à Florence. Ensuite j'errai à l'aventure à travers la Toscane, séjournant çà et là dans ces petites cités anciennes qui ont gardé presque intacte la rude empreinte du moyen âge. A la fin de janvier seulement je me décidai à rentrer à Paris ; je fis un détour pour passer quelques journées dans la Nièvre.

J'arrivai de nuit à Nevers. Le lendemain matin, avant de me rendre chez ma mère à Pougues, j'allai faire une visite à mon ami Bonassé qui était alors à Nevers, et que je n'avais pas revu depuis six ou sept mois. M. d'Omeuse, à qui, comme on s'en souvient, je l'avais recommandé, l'avait gardé quelque temps près de lui à Paris, lui témoignant beaucoup de confiance ; puis, un jour, à la fin de l'année précédente, il l'avait éloigné, et l'avait placé dans ses bureaux de Nevers. C'est là que j'allai le trouver.

Par ce matin de janvier le temps était radieux. C'était jour de marché, ou de foire; la ville semblait avoir comme par enchantement et pour quelques heures rompu ses habitudes d'immobilité et de monotonie. On ne voyait qu'un peuple affairé ; des paysans en blouse bleue, des paysannes en coiffe, avec leurs paniers au bras, des magasins débordant de monde, des files de petites charrettes traînées par des ânes à l'air tranquille et sérieux, parfois aussi de grosses et maladroites carrioles campagnardes qui, lancées à fond de train sur le pavé des ruelles, allaient buter d'un trottoir à l'autre; un tumulte incessant d'où montait une rumeur de conversations, mêlée au bruit traînant des sabots : enfin tout cet aspect immémorial et charmant des abords d'une foire. A travers la foule, une grande circulation d'animaux, des bandes de moutons serrés en tas; des porcs toujours grognant, obstinés à quêter quelque aubaine, le groin au ras du pavé; des bœufs placides, que rien n'étonne, courbés sous le joug. Par-dessus tout cela, une lumière éclatante et pure, un doux soleil d'hiver, délicat, coloré, un dôme d'azur clair lamé de nuages blancs, sur lequel dans les rues tortueuses se découpait nettement le profil des pignons anciens. Au sor-

tir des cités d'Italie, et « des étranges pays » — comme disent les gens de cette province — on se sent le cœur plus à l'aise, le pied plus solide au milieu de cette vie des campagnes françaises, qui a une physionomie si particulière et qui est, dans l'ensemble, si avenante, si aimable.

On les devine, ces paysans, rudes à la besogne, d'esprit pratique, pleins de bon sens, grande masse immobile, solide et sérieuse...

Nevers a gardé jusqu'à aujourd'hui l'aspect rural qu'ont dû avoir pendant des siècles toutes les villes des plaines du centre. Cité paisible, riche, habitée par une bourgeoisie économe et cossue, pareille à celle que Balzac décrivait il y a soixante-dix ans, elle a encore un cachet d'ancienne France avec ses rues enchevêtrées et étroites, ses vieux hôtels, sa cathédrale, ses églises romanes et le gracieux palais de ses ducs. Elle est située comme une forteresse en avant de sa province, sur les confins du Bourbonnais ; elle a eu une longue histoire monotone : on y voit les débris d'une enceinte de pierres massive et quelques portes monumentales, derniers vestiges d'un passé militaire qui fut sans éclat. Un de ses quartiers s'élève en gradins sur

un coteau au pied duquel la Loire vient tourner. Lorsqu'en arrivant du Bourbonnais on l'aperçoit de loin, la colline où elle s'étage s'arrondit et prend un profil de coupole ; elle paraît hérissée de tours, de bastions, de clochers, tandis qu'une cascade de maisons blanches ruisselle jusqu'au fleuve.

Les bureaux de M. d'Omeuse étaient situés dans la rue principale. Je m'y rendis vers onze heures ; dans les salles du premier étage, grises et poudreuses, je trouvai Bonassé très occupé. Il me demanda de l'attendre, et un peu avant midi nous sortîmes ensemble.

Nous vînmes à passer sur la place où se dresse le palais ducal, au sommet de la colline sur laquelle la ville est bâtie. Nous nous arrêtâmes là et y restâmes assez longtemps, d'abord retenus par le spectacle admirable qui s'offrait aux yeux, et ensuite par notre conversation. Le palais des ducs, charmante construction du XVIe siècle, flanquée de ses tourelles hexagonales où des fenêtres à meneaux disposées irrégulièrement dessinent à l'extérieur l'enroulement des escaliers, déployait en ce moment au soleil ses toits d'ardoise et sa façade blanche. De la terrasse où nous nous trouvions, qui s'étale devant

lui et d'où l'on descend jusqu'à la Loire par des jardins en pente raide, la vue s'étend au loin sur le fleuve et sur les plaines. Au bas de ces jardins, la petite rivière de Nièvre vient se réunir à la Loire ; elle glisse parmi des maisons ; emprisonnée dans des écluses et des barrages, elle nous apparaissait un peu sombre, immobile comme un canal ; au-dessus jouaient des mouettes dont le vol et la blancheur se répétaient avec éclat dans l'eau.

Un peu plus loin, la Loire était, au contraire, grosse et rapide ; elle remplissait presque tout son vaste lit. Comme, à un ou deux kilomètres en amont, elle fait un coude assez brusque, par un effet de perspective elle paraissait là-bas étroite, resserrée : mais brusquement ensuite elle se déployait, s'ouvrait, et elle venait s'étendre à nos pieds comme un immense manteau bleu tout à coup jeté sur les sables. Le soleil la pailletait de milliers d'étincelles. Il était midi ; l'angélus sonnait à plusieurs églises de la ville. Çà et là à travers la campagne brillaient de vastes lambeaux de neige. Au-dessous de nous, sur le pont arqué aux vieilles pierres jaunies, passaient de petites troupes de gens et d'animaux revenant de la foire, et on apercevait plus loin, égrenées

sur la route, quelques charrettes s'en allant vers les lentes plaines du Bourbonnais.

Je dis à Bonassé quel plaisir j'éprouvais à respirer l'air de mon pays natal après quelques mois d'absence ; à retrouver, au milieu de la splendeur du bel hiver, ces couleurs d'une vivacité délicieuse sur ce fond net et mesuré. Les fortes lignes précises ! Comme cette nature a un air sage, reposé, sensé ! Comme elle semble exprimer un équilibre profond : cela ne se trouve nulle part ailleurs...

En disant ces mots je fus frappé tout à coup par la pensée du contraste entre ce raisonnable paysage, de beauté claire et tranquille, et les décorations qui, derrière nous, ornaient la façade du château, et que j'avais l'instant d'avant une fois de plus considérées. Là, sous chaque fenêtre, en des bas-reliefs pareils à des tapisseries qui y seraient suspendues et qui onduleraient au vent, se trouve représentée l'histoire merveilleuse du chevalier Lohengrin. Une princesse de Clèves, venue d'Allemagne au XVIe siècle et mariée à un comte de Nevers, avait fait figurer ainsi sur sa demeure nouvelle les légendes de son pays. On voit le chevalier au fond d'une clairière apparaître à sa fiancée terrestre ; ailleurs,

sous un chêne immense, il est assis, entouré d'animaux fantastiques et de cerfs aux hautes ramures ; plus loin on le retrouve, debout dans une barque, l'air pensif, appuyé contre son cheval, et traîné par son cygne mystérieux. Partout le cygne... On voudrait savoir la pensée de l'inspiratrice : regrettait-elle la brume de ses légendes sous ce ciel étranger ? Toute cette poésie du Nord, les secrets indicibles de ses lacs et de ses forêts, l'enivrement de ses songeries troublées, cette princesse du Rhin, qui voulait les rappeler ici et leur dédier son château, dut bien des jours reconnaître qu'en ce cœur de la France ils étaient deux fois en exil.

Et l'Italie, pensais-je, quel autre monde encore !

— Vous douteriez-vous, Bonassé, que j'ai vu il y a quelques jours de la neige à Sienne ? de la neige sur ses deux tours, sur ses clochers, sur sa campagne, par un temps doux et clair comme celui qu'il fait en ce moment ici... Et vous imagineriez-vous que, comme j'étais dans un monastère au fond de la Toscane, ce monastère fut attaqué par des bandits ? C'est-à-dire qu'un bandit est venu sonner à la porte et a menacé arrogamment la communauté d'un pillage si on ne lui accordait comme rançon une somme de qua-

rante lires ; un camarade au chapeau emplumé, à quinze pas se dissimulait derrière un tronc d'arbre en faisant apparaître le canon d'un vieux fusil.

« On discuta par le judas d'une porte ; l'agresseur de temps en temps parlait à la cantonnade comme s'il avait commandé à des troupes importantes disséminées aux alentours. Les religieux étaient peu inquiets sur la question du pillage, mais ils craignaient tout de même quelque mauvais coup. Devant la fermeté des clercs, l'assaillant, peu à peu, tomba de concession en concession : si bien qu'il finit par transiger pour un peu de soupe ; moyennant quoi il promettait de s'éloigner. Le marché fait, il appela son compagnon, qui accourut.

On les servit dans des écuelles sur le pas de la porte ; tous deux, quoique vêtus de haillons, avaient assez bel air, mais ils grelottaient. Ils étaient affamés, et ils mangèrent leur soupe avec avidité. Le petit frère portier, en robe blanche et à la figure jeunette, devant leur misère était troublé de compassion ; il levait les bras, et il répétait d'une voix désolée, en les regardant manger sans dignité sur la marche : « *O poveri banditi !* »

Vous représentez-vous, Bonassé, la physionomie de ces choses ? cette figuration d'opéra-comique, ces silhouettes, ces tromblons et ces chapeaux à plumes ? Comme tout est différent ici ! Quel aspect ferme et sérieux ! Il n'y a que sagesse et réalité...

Bonassé m'avait écouté sans rien dire, et même sans donner le moindre signe d'assentiment. Son regard était fixé au loin sur la campagne. Je me doutai qu'il devait avoir quelque impression très différente de la mienne ; aussi ne fus-je point surpris, lorsque je me tus, de le voir ne manifester que du dédain pour mes réflexions.

Il hocha la tête, et dit :

— Non, non, tu ne soupçonnes pas ce qui se passe ici... tu regardes en artiste et tu juges d'après les apparences les plus superficielles ; mais il faudrait voir le fond des choses. D'ailleurs tu n'es ici qu'un voyageur, un passant... Assurément la terre est toujours féconde, les foires sont bonnes, les forges ont du travail. Mais qu'on est loin de cette sagesse contente que tu imagines ! Ce qui est, c'est tout le contraire : une irritation, un désordre, une animosité sourde et méchante, une atmosphère de

jalousie et d'envie dont tu ne peux te faire seulement idée...

On a habitué les paysans, les ouvriers à maudire leur travail. Eux qui ne connaissent cependant pas la misère, semblent ne pouvoir supporter que d'autres hommes soient plus à l'aise qu'eux. Cela est venu à un point incroyable. Les bûcherons qu'on rencontre dans les bois, si l'on n'est pas vêtu comme eux, vous ont des regards mauvais. Pour obtenir leurs votes, on leur fait entrevoir comme une chose possible et prochaine le partage des terres et des biens. Et qui fait cela? qui plus que tout autre?... Tu sais qui je veux dire... Cela ne pourra durer : les mêmes les excitent et les trahissent... Comment ceux qui attisent leurs colères ne songent-ils pas qu'ils pourraient être les premiers à en supporter le poids? Écoute, je ne parle pas à la légère ; je crains — et j'ai des raisons pour dire cela — je crains que d'ici peu il ne survienne des événements tragiques ; il y aura des catastrophes et du sang.

Sa voix était devenue violente, et en même temps qu'il prononçait ces derniers mots, il fit un geste large qui enveloppait le paysage déployé sous nos yeux, cette ample vallée de la Loire

qui en amont comme en aval se perdait dans des lointains de neige et de soleil. Mais ce petit univers encerclé dans son mol horizon paraissait si pacifique et si joyeux que ces sombres paroles détonaient. Comment ne pas penser qu'on a entendu cent fois de telles emphatiques prophéties, et que les choses pourtant vont leur train !

(Nous passons encore quelques pages, où l'auteur s'attache de nouveau à nouer les éléments du drame social qu'il avait voulu dépeindre.)

*
* *

Il y avait plus d'une heure déjà que nous causions, tandis que les mouettes au cou massif cravaté de noir tantôt s'ébattaient au loin sur les eaux, tantôt venaient presque nous frôler de leur vol. Le soleil des brèves journées d'hiver, qui n'était pas monté bien haut, déjà semblait descendre et s'incliner, sa lumière prenait une teinte un peu fanée et jaunie. Bonassé se rappela tout à coup qu'il devait ce jour-là être de bonne heure à son bureau, de sorte qu'il ne lui restait plus que quelques instants pour déjeuner.

Aussi nous nous séparâmes bientôt. Une heure

plus tard, comme je me rendais à la gare par les rues encore bruyantes, je regardais avec une curiosité nouvelle les paysans qui m'entouraient; et au milieu de cette animation paisible, le souvenir de toutes les sombres paroles que je venais d'entendre me paraissait reculer dans un lointain un peu chimérique.

Et j'eus la même impression le soir aussi, lorsque, causant avec ma mère, je lui demandai ce qu'on pensait de M. d'Omeuse dans le pays, de quelle façon on en parlait. Elle me dit qu'assurément on avait en général peu de sympathie pour lui ; mais que néanmoins il demeurait aux yeux de tous le seigneur puissant et respecté ; que certes si sa fortune venait à s'écrouler ce serait un désastre pour beaucoup de gens et il en résulterait une grande misère. Mais tout cela exprimé avec calme, de la façon posée des personnes qui, vivant constamment à la campagne, ont aisément de la sérénité.

Certes, loin des villes, et surtout peut-être par ces brèves journées d'hiver, en cette saison inerte, dans la profonde immobilité des champs, en ce temps de silence total, de paix infinie, de ténèbres interminables, l'importance des affaires

humaines et de leurs intrigues a vite fait de s'amoindrir et de s'atténuer. On prend naturellement pour en parler un certain ton mesuré qui, à lui seul, les met à leur rang et les juge... En pourrait-il être autrement? C'est le soir, la nuit vient ; un brouillard opaque et jaunâtre flotte au loin sur la neige, puis peu à peu s'étale, se rapproche, enveloppe la route et la maison. Parfois un paysan passe, dont les sabots sonnent sur le sol gelé. Des enfants qui sortent de l'école se hâtent sur le chemin, par petits groupes sérieux, leurs cartables sur les épaules, et tout de suite ils s'enfoncent et se perdent dans l'obscurité. On allume la lampe, on clot les volets, on cause... on s'étonne qu'il n'y ait pas sur la terre que paix et recueillement.

Ma mère me donne des nouvelles de chacun, me met au courant des événements du pays, des mille incidents qui constituent le fond monotone de la vie des campagnes : Albert Arlet, depuis son mariage, habite avec sa femme dans une maison qu'ils ont louée de l'autre côté de Pougues, tandis que sa mère est restée seule dans leur ancienne demeure... C'était le temps où les passions anti-religieuses sévissaient à travers la France, et où l'on dispersait les couvents. Ge-

neviève est à Pougues en ce moment : à peine avait-elle commencé son noviciat dans son cloître de Bourges que l'ordre a été dissous ; et la communauté maintenant se reforme en Belgique. Avant d'aller là-bas où elle prononcera ses vœux, elle est venue voir les siens pour la dernière fois.

— Elle était si charmante ! — disait avec un peu de mélancolie ma mère, qui avait toujours eu pour elle beaucoup d'affection. — Je ne l'ai pas rencontrée depuis son retour. Avant de partir elle viendra peut-être chez moi... Quand on songe qu'elle a été pendant des années l'amie intime d'Isabelle Féryl ! C'est étrange : avoir été élevées ensemble, et plus tard suivre des voies opposées ! l'une vers le mal, l'autre au ciel... Ainsi se font les destinées... Enfin, — ajoutait ma mère, — pourvu qu'elle soit heureuse, la pauvre enfant !

Le lendemain matin, je reçus un mot d'Albert Arlet qui, ayant su que j'étais à Pougues pour deux ou trois jours, m'engageait à venir dîner le soir même avec sa femme et lui.

J'acceptai. J'arrivai donc chez eux vers six heures, à la nuit déjà close, un peu ému, un peu curieux. La petite maison qu'ils occupaient était

située hors du village, du côté de la gare, et très loin de chez ma mère. Albert et sa femme m'attendaient déjà. Je me trouvai brusquement, au sortir de la campagne enténébrée, dans un salon étroit, aux tentures fraîches et vives, un peu nu, très éclairé, particulièrement par une lampe à pied haute et grêle. Denise, maintenant Mme Albert Arlet, avait une toilette blanche avec quelques ornements noirs, signe de leur deuil récent. L'ameublement pas trop abondant, était léger et clair. Je remarquai, bien en vue, un paravent que Mme Arlet avait elle-même décoré à l'aquarelle, pivoines et paysages entremêlés.

Leur installation avait le défaut de se ressentir un peu trop de sa date récente ; tout était lisse, verni, intact ; on n'y voyait aucune marque d'usage et d'habitude. Leurs meubles semblaient avoir été posés çà et là par hasard. Eux en tous cas paraissaient ravis, et ils me firent les honneurs de leur maison avec une évidente satisfaction que je ne pus m'empêcher de trouver un peu puérile.

Albert tint à me conduire dans les diverses pièces, détaillant ce qui s'y trouvait, et m'exposant leurs projets d'aménagement futurs. Ils avaient un jardin qu'il fallut bien se passer de

me faire visiter, étant donné le froid, la neige et l'obscurité; et, au-devant du jardin, accolée à la maison, une sorte de véranda ou galerie vitrée, qui pouvait servir de serre, et que je dus considérer.

Il me sembla qu'ils s'étaient à l'avance presque concertés pour me laisser l'impression qu'ils jouissaient d'un bonheur exceptionnel... On se rendit dans la salle à manger. Nous nous assîmes autour d'une table ronde, couverte d'une nappe étincelante, en face d'un feu de bois qui flambait. Malheureusement la conversation eut peine à s'établir, il se produisait de longs silences qui me causaient un malaise. Mme Arlet était principalement occupée du service, et elle suivait sans cesse du regard avec un air de crainte une petite bonne qui pouvait bien avoir quatorze ans, paysanne chétive qui semblait, il est vrai, manquer passablement de savoir-faire, mais à laquelle par sa surveillance prolongée elle achevait, je crois, de faire perdre la tête. A tout moment elle éprouvait le besoin de l'excuser, bien qu'Albert et moi l'eussions assurée que nous ne remarquions rien d'insolite.

Comme je lui demandais à quoi elle employait ses journées, cette question l'étonna et la fit

sourire... Eh bien ! mon Dieu ! naturellement... elle s'occupait de son ménage; après quoi elle allait voir sa mère, ou sa belle-mère, ou bien elle recevait leur visite. S'il lui restait du temps, elle jouait du piano, ou peignait à l'aquarelle. Son mari depuis quelques semaines apprenait à sculpter sur bois ; le soir après dîner et les dimanches il s'exerçait près d'elle.

Je voulus poser à Albert quelques questions au sujet de l'usine qu'il dirigeait, sur ses rapports avec les ouvriers, et particulièrement sur ses relations avec M. d'Omeuse. Mais il semblait avoir peu à dire sur ces sujets, et ce peu, encore le disait-il à contre-cœur : visiblement il n'avait point de goût, une fois rentré chez lui, à penser encore à son travail et ses affaires. Il ne me parut pas très actif, ni très animé... La conversation, après chaque effort, retombait dans le néant ; point d'abandon, point d'entente : il serait inexact cependant de dire que la glace ne se brisait pas, car il n'y avait rien de glacé non plus.

Tous les deux du reste, après leurs cinq mois de mariage, étaient loin d'être parfaitement appareillés. Ils n'avaient pas encore ce fonds commun d'habitudes, cette parité de sentiments et même de gestes qui se forment assez vite

dans beaucoup de ménages de la bourgeoisie ; ils ne se devinaient pas. Denise laissait soupçonner un caractère personnel beaucoup plus accusé qu'Albert, et qu'on entrevoyait par instants singulièrement décidé.

Derrière le désir de se montrer gracieuse maîtresse de maison, et aussi de bien traiter un camarade de son mari, je devinais chez elle à mon égard une hostilité nette et certaine... Il était facile du reste de présumer que tout ce qui touchait à l'ancienne liaison d'Albert et aux circonstances de leur mariage devait meurtrir un point particulièrement sensible de sa mémoire. Comment ne pas se tenir en garde contre quelqu'un qui avait connu un passé tout proche, offensant, douloureux, peut-être menaçant encore, contre quelqu'un qui avait vu, qui se souvenait, et — mon Dieu ! peut-on savoir — qui se trouvait peut-être chargé de quelque mission secrète, d'une perfide ambassade ? Je la sentais pour ainsi dire en état de défense, ayant au fond d'elle quelque chose de résolu, de méfiant, d'intraitable, de déterminé, qui n'était plus du tout d'une jeune fille, quoiqu'elle eût gardé sur le visage beaucoup de traits encore presque enfantins. Elle avait des joues rondes au teint fleuri,

le nez mutin, le front bombé ; mais çà et là des signes d'une volonté et d'une nature de femme perçaient ce masque encore puéril.

Comme j'étais venu à demander à Albert des nouvelles de sa sœur Geneviève que je savais être ici, et en particulier comment elle s'était trouvée de son séjour dans le monastère de Bourges, ce fut elle aussitôt qui répondit ; elle donna tous les renseignements d'un seul trait, d'une façon rapide, précise, concluante : Geneviève était à Pougues pour tant de jours ; elle rentrerait au couvent à telle date ; elle était enchantée des religieuses de Bourges, et elle ne demandait qu'à les rejoindre au plus tôt en Belgique... Il était clair qu'il n'y avait pas lieu d'insister. Mais à cause de l'âpreté même de son ton, comment ne pas songer à la relation qui existait entre la vocation de Geneviève et l'abandon d'Isabelle, entre ce sacrifice illimité et leur présente union ? En ce moment elle y pensait donc elle-même, à ce rapport mystérieux ? et elle se trouvait donc offensée, dans son âme brève et aimante, par cette expiation de la faute d'Albert et par ce rachat divin de son bonheur étroit ?

Après le dîner nous retournâmes dans le salon, où la conversation se poursuivit, coupée

des mêmes intervalles de silence. Vers neuf heures je me levai pour partir. Albert voulut m'accompagner ; en dépit des objections de sa femme, il sortit avec moi.

Je me retrouvai dehors avec bonheur. Un vent léger soufflait, qui emplissait les poumons. L'obscurité n'était plus compacte et massive comme quelques heures auparavant. Le brouillard avait disparu ; on voyait des milliers d'étoiles. La nuit était pure, froide, avec un grand ciel libre où de beaux nuages voguaient comme des navires.

Albert marchait près de moi. Après quelques observations touchant l'état de la route et le temps, il se mit à parler de son intérieur, de sa femme, de sa situation, par phrases espacées, moitié affirmations, moitié questions, qui toutes avaient pour objet caché ou apparent de m'amener à convenir qu'il avait eu beaucoup de chance de se marier ainsi ; par des voies obliques et détournées, il insista si bien que je finis par céder ce point ; et même je poussai la faiblesse jusqu'à accorder que son sort était enviable. Ensuite nous parlâmes d'autre chose ; mais je continuai à le sentir préoccupé, et je voyais qu'il avait encore une pensée secrète qui sans cesse

se représentait à son esprit, qui faisait traîner ses phrases, ou même tout à coup les suspendait. Je devinais bien à quoi il tendait : seulement j'étais résolu cette fois à ne lui point venir en aide.

Nous avions déjà traversé Pougues, et nous nous trouvions à l'embranchement du chemin qui conduit à Maille. Nous nous arrêtâmes là.

Alors il aborda par un biais ce sujet qui lui tenait au cœur, revenant pour cela au premier thème de notre conversation : Oui, c'était précisément cette existence-là qu'il lui fallait, c'était la sorte de vie dont il avait besoin... Avec Isabelle, au contraire, jamais il n'aurait pu s'entendre, n'était-ce pas évident ? Elle avait un caractère si bizarre, si difficile, si instable... si différent, n'est-ce pas ? de tout ce que l'on peut imaginer... Elle-même d'ailleurs n'aurait pas été heureuse. Ils n'auraient pas pu vivre ensemble... Véritablement, c'était impossible...

Sans nul doute il sollicitait une approbation, qui peut-être eût délivré sa conscience d'un poids gênant ; mais je ne voulais rien dire, et je parus ne même pas remarquer que les interrogations qui parsemaient son discours n'étaient pas de simples formes de langage, mais s'adressaient directement à moi.

Constatant mon silence, il reprit d'un ton sec :

— Oui, c'était impossible... Voilà !

Ce « voilà » sonna comme une conclusion, une brève note finale, comme le petit choc suprême et net qui fait tomber en poussière une chose déjà morte.

Alors moi je répétai ce mot exactement comme il l'avait dit, reproduisant son ton : voilà !

Peut-être fut-il choqué de ce trop fidèle écho de sa propre voix ; il resta quelques secondes immobile, me regardant... Je lui tendis la main, nous nous dîmes adieu ; je m'éloignai, mais pendant un moment les dernières paroles qu'il avait dites vibrèrent encore dans mes oreilles.

La pensée de cette fin si mesquine d'un événement qui à tant d'égards avait été grave, la pensée de cette fin nécessaire et mesquine me serrait le cœur sous les étoiles. Je le revoyais, lui, rentrant dans sa maison, s'enfermant pour ce soir, pour demain, pour toujours dans son contentement chétif. Pourquoi hier Bonassé disait-il que personne ne sait plus accepter son sort ? est-ce que ce n'est pas la satisfaction qui, au contraire, se manifeste et s'étale partout ?... Est-ce mieux, est-ce pire ainsi ? je ne sais... Je me le demandais, en suivant la route obscure à

travers les champs neigeux... Mais moi, en tous cas, combien je vous aime mieux, Isabelle, vous qui au moins avez la noblesse d'un cœur inquiet, dont l'âme n'est pas juste à la mesure de ce qui l'entoure, mais ajoute quelque chose au monde. Et vous surtout, Geneviève, vous intacte et pure, et qui n'avez jamais bu qu'aux sources de la vie spirituelle, combien je vous suis reconnaissant rien que de ce que vous existez ! Je songeais à votre renoncement mystique, à cette échelle des grandeurs : eux, Isabelle, vous... Je ne me doutais pas alors que j'allais avant votre départ pour une terre étrangère, vous revoir encore une fois ; que le lendemain vous viendriez dans notre maison pour vos derniers adieux — visite si simple, sobre de paroles, mais pleine d'émotion, à laquelle après plusieurs années accomplies, je dédie encore un souvenir émerveillé.

*
* *

Donc le lendemain elle vint chez nous vers trois heures de l'après-midi. Elle ne savait point me trouver là et fut un peu surprise. Elle nous dit qu'elle ne devait plus rester à Pougues que

trois ou quatre jours, et elle s'excusa auprès de ma mère de ne pas être venue la voir plus tôt.

Nous nous assîmes autour de la cheminée dans la petite pièce où ma mère se tenait ordinairement. Geneviève était en face du feu, et quelques reflets des flammes passaient sur son visage. Nous la regardions avec attention, observant, peut-être un peu trop, ses gestes, ses attitudes ; sans doute elle remarqua notre curiosité, car il fut visible au début qu'elle se surveillait comme si elle avait eu peur de ne pas demeurer assez secrète. Aussi la conversation commença par être tendue, un peu glacée, avec une note légèrement fausse, un tour qui ne convenait ni à ses sentiments, ni aux nôtres, ni à sa présence en ce lieu. Puis, au cours de sa visite, lentement cette gêne s'évanouit ; et peu à peu tout alla se perdre dans une émotion unique, à la fois autoritaire et douce qui nous inclinait devant elle, comme si ç'avait été une influence venue d'elle, comme s'il y avait eu une victoire d'elle sur nous ; et cela se fit de soi-même, par transitions insensibles, sans qu'on eût pu dire à quel moment.

Elle était strictement vêtue de deuil, et portait une robe unie qui la serrait un peu. A son cor-

sage s'attachait un lourd chapelet aux grains noirs. Elle avait une légère pâleur sur le visage. Elle parlait, la tête légèrement inclinée ; puis, quand elle avait fini, elle la relevait et arrêtait sur la personne à qui elle s'adressait, ses yeux clairs et un regard reposé. Ses gestes étaient rares, avec des façons contraintes, restreintes, presque chétives, qui serraient le cœur. Sa voix était blanche, morte, sans accent, ou du moins avec un seul accent immobile. Ce qu'il y avait en elle de vie diminuée, ce qu'on devinait d'inclinations condamnées, détruites, sacrifiées, faisait peine ; et néanmoins, au-dessus de toutes ces choses finissantes, apparaissait comme une promesse et une aurore, le reflet d'une suavité et d'une douceur nouvelles.

Pendant un moment d'abord on parla de choses indifférentes, du temps, de la santé de chacun, de cet endroit qu'elle ne connaissait pas encore, où devait se reconstituer son couvent et où elle vivrait désormais.

— Vous êtes contente? — demanda ma mère.

— Très contente, — répondit-elle, toujours de sa voix unie.

Puis tout à coup la conversation fut difficile; il fut visible qu'elle n'intéressait plus ; il sembla

qu'elle était devenue fragile, superflue : il y avait dans l'esprit de chacun trop de pensées, trop de souvenirs. Elle se coupait de silences à chaque instant, mais de silences vivants, frémissants, où les colloques devenaient si rapides et si précipités qu'il était nécessaire de chercher des paroles pour les briser.

Ma mère se leva, elle proposa de sortir et de marcher un peu, car le temps était doux. Nous allâmes dehors, dans notre étroit jardin. Le ciel était tout à fait pur et calme ; le soleil déjà bas sur l'horizon inondait toute la campagne d'une averse de flèches vermeilles. Nous nous promenâmes dans l'allée centrale, allant et revenant depuis la porte encadrée de vigne vierge qui donnait sur les champs, jusqu'au puits rustique presque accolé à la maison.

Le jardin entouré de ses murs blancs avait été tellement dépouillé par l'hiver qu'il semblait encore plus resserré que de coutume. La terre était nue, noirâtre, avec de minces lamelles de glace qui brillaient dans les moindres trous. Le long de l'allée où nous marchions les groseillers étaient enveloppés d'épais manteaux de paille destinés à les garantir contre les gelées; les plates-bandes étaient foulées et jaunies, et

dans le vaste azur limpide les arbres dressaient avec une netteté surprenante leurs branches grêles et noires.

Ma mère interrogea Geneviève sur la vie qu'elle avait menée pendant son séjour au couvent. Geneviève répondait toujours aux questions du même ton posé, serein, donnant exactement l'explication qu'on demandait, sans rien ajouter. Nous apprîmes que là-bas le silence était presque continuel, que dès qu'elle était arrivée elle avait dû se soumettre à une dure obéissance et qu'on l'avait employée aux besognes les plus rudes. Ma mère s'étonnait ; mais chaque fois Geneviève répondait avec simplicité :

— C'est la règle.

Ma mère lui dit son indignation de voir les couvents dispersés et la religion maltraitée. Mais ses sentiments ne rencontrèrent point d'écho ; de cela même Geneviève paraissait n'avoir éprouvé ni surprise, ni mécontentement.

Ma mère lui dit encore :

— Enfin êtes-vous satisfaite ?

Je ne sais pourquoi, c'était ce point qui la préoccupait le plus.

Et Geneviève répondit :

— Oh ! oui... — mais encore avec ce ton mesuré qui ne livrait rien.

— Pourtant, — disait ma mère, presque comme si elle s'était parlé à elle-même, — être séparée ainsi des siens définitivement ! ne plus même les voir !

— C'est la règle, — dit Geneviève de sa voix blanche.

Et ainsi chaque fois c'était la même réponse, avec le même ton calme et pénétré : c'est la règle. C'est-à-dire non seulement l'ordre reçu, l'obligation ; mais on devinait à son accent qu'elle entendait par ce mot beaucoup plus encore : la loi véritable, l'établissement premier et souverain... C'est la règle ; il faut l'aimer.

Et comme déjà j'étais touché de son haut détachement, l'idée me vint de lui parler d'Isabelle. Pour cela je profitai d'un instant où ma mère s'était un peu écartée, car elle ignorait quelle place avait eue Isabelle dans les résolutions de Geneviève ; je crois aussi qu'elle aurait blâmé cette affection sans bornes pour une amie indigne ; que peut-être même elle n'aurait pas compris ce risque, ce rachat... Mais moi qui avais été instruit des circonstances de sa vocation, qui connaissais leur passé commun, leur

amitié, et qui avais deviné cet échange de destins, j'étais curieux de savoir quelle place il occupait encore dans sa vie.

Donc je lui demandai si elle savait quelque chose d'Isabelle. Question cruelle peut-être... Aussitôt je vis ses joues s'empourprer ; elle détourna la tête, et son cœur dut battre très fort, car j'entendis le bruit de sa respiration précipitée.

— Non, non, — dit-elle, — je ne sais rien...

Elle fit comme un geste instinctif pour repousser ma question. Alors je fus pris d'une émotion vive, qui pour moi la grandissait, en voyant que tant de calme apparent et de mystique oubli pouvait si fortement se déchirer et s'entr'ouvrir sur une âme palpitante et blessée.

Nous nous remîmes à marcher; mais je me souviens qu'au bout d'un moment tout à coup elle s'arrêta. Nous nous arrêtâmes également et nous vîmes que ses regards s'étaient portés au bout de l'allée sur une auge de pierre attenant au puits, sur laquelle venait de s'abattre une bande de pigeons. Ceux-ci assez souvent le soir venaient se poser sur la margelle du puits et sur les bords de l'auge pour boire ou se baigner. A peine si nous prenions garde, ma mère et moi,

à ce spectacle familier ; mais Geneviève au contraire parut surprise de les voir ; elle tenait les yeux fixés sur eux, et semblait tout absorbée dans sa contemplation... Il est vrai que ce soir-là, sous les derniers rayons roses du soleil couchant, qui venaient les frapper presque parallèlement au sol, ils composaient un tableau lumineux et magique, comme une aérienne vision. On ne voyait que des chatoiements et des reflets. Ces pigeons aux pattes roses, au teint d'ardoise ou de perle, ou blancs, ou gris, ou bleutés, ou tachés de noir, pour une part nageaient sur l'eau, tandis que d'autres, arrêtés sur les rebords de pierre verdâtres, lissaient leurs plumes. De ceux qui se baignaient à tout instant quelques-uns s'élevaient, battant des ailes avec bruit, et faisant pleuvoir sur les autres une multitude de gouttelettes irisées.

Geneviève, immobile, les bras tombants et les mains unies, les considéra longtemps d'un regard limpide et plein.

— Comme ils sont beaux ! — dit-elle lentement, avec un accent ému.

Il y avait dans sa voix une sorte de regret splendide; elle paraissait à la fois éblouie et rêveuse; ma mère et moi, nous restions silen-

cieux près d'elle avec une déférence secrète.

Encore quelques minutes, puis le soleil disparut au-dessous de la ligne noire de l'horizon. Aussitôt l'obscurité, le froid; les voix sonnèrent étrangement dans le soir vide... Ce fut tout, on se dit adieu... Et pourtant je me souviens encore d'une chose...

Nous avions accompagné Geneviève jusqu'à la petite porte au fond du jardin. Déjà nous avions ouvert cette porte, et Geneviève était debout dans l'embrasure, près de l'un des montants, d'où tombaient presque jusque sur son visage quelques lianes desséchées de vigne vierge.

Ma mère lui dit encore :

— Ce qui me fait plaisir, c'est que vous ayez l'air d'être contente; vous avez le ton, la physionomie, enfin l'extérieur d'une personne contente...

Mais cette fois Geneviève tarda à répondre; elle avait baissé la tête, et ne la relevait plus.

Ma mère comprit plus vite que moi ce long silence; elle jeta de mon côté un regard troublé de compassion.

Quand enfin Geneviève releva la tête, je vis avec surprise, dans la clarté mourante du jour,

que ses yeux étaient mouillés de larmes ; elle fit un brusque mouvement comme pour les chasser. Et alors elle dit une fois de plus les mêmes mots répétés déjà souvent, mais qui étaient lourds maintenant d'une signification autre et d'un aveu presque tragique :

— Cela, — murmura-t-elle, — c'est la règle aussi...

Ce fut un mouvement de sincérité subite. L'émotion étouffait sa voix. Elle serra nos mains et partit.

Ma mère me dit :

— Je me doutais bien qu'elle n'était pas si détachée. Tout n'est pas fini. Elle souffrira encore... Mais après quelques années de lutte, elle deviendra pareille aux autres, dans son couvent.

Geneviève s'éloignait vivement pour ne point se laisser prendre sur la route par la nuit rapide... Nous parlâmes d'elle encore longtemps. Je songeais à ce que m'avait l'avant-veille raconté Bonassé, à tout ce qui à cette heure se tramait dans ce pays, à ces conjurations de la haine, à tant de furieux appétits, à tant de jalousies déchaînées. Voilà donc qu'elle, pure de ces choses, s'en va sur les chemins à travers le cré-

puscule hâtif, portant au front le rayonnement de son abnégation et de ses pensées. Pour compenser le mal du monde, que peut-elle? Est-elle forte? Est-elle faible? Son sacrifice aura-t-il des répondances célestes? Existe-t-il, comme elle le croit, de mystiques échanges? Ou bien n'en peut-il rester que la grandeur d'un exemple, et l'influence tout humaine d'un noble renoncement?

. . . .

(*L'histoire d'Isabelle n'est pas terminée avec* Un petit monde. *Sans doute l'auteur l'aurait-il achevée dans le troisième roman dont nous avons parlé. Quelle destinée finale réservait-il à son héroïne? Il ne nous appartient pas de le dire... mais que les dernières pages que nous ayons d'*Un petit monde *se terminent par l'évocation de la noble et pure figure de Geneviève, c'est là un témoignage saisissant de cette haute beauté morale qui dominait de plus en plus l'âme et la pensée d'Emile Clermont.*)

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PREMIÈRE PARTIE

Le Récit d'Isabelle 5

DEUXIÈME PARTIE

Un Petit Monde 93

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-six juin mil neuf cent dix-sept

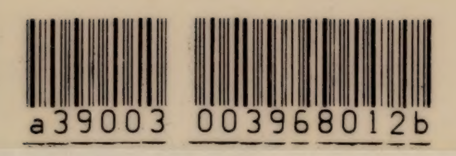
PAR

CH. COLIN

A Mayenne

pour

BERNARD GRASSET


a39003 003968012b